



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

L E T T R E S
PHILOSOPHIQUES

*Sur l'origine des Préjugés, du Dogme de
l'Immortalité de l'Ame, de l'Idolâtrie
& de la Superstition; sur le Système de
Spinoza & sur l'origine du mouvement
dans la matiere.*

TRADUITES DE L'ANGLAIS DE

J^{NI} T O L A N D.
Par le Baron d'Holbach.

*Opinionum commenta delet dies, natura judicium
confirmat.*

CICERO DE NAT. DEOR. LIB. II.



à L O N D R E S.
M D C C L X V I I I.

www.libtool.com.cn

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage du célèbre Toland est devenu très-rare en Anglois. Il parut à Londres en 1704. sous le titre de *Letters to Serena*; on a lieu de croire que c'est à la Reine de Prusse que ces lettres furent adressées; cependant M. Mosheim n'est point de cet avis. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage fit beaucoup de bruit dans le tems de sa publication & a depuis été très-recherché par les curieux. Il contient:

1°. Une Préface dans laquelle l'Auteur rend compte des motifs qui l'ont déterminé à faire les cinq Dissertations ou Lettres contenues dans cet ouvrage.

2°. La première traite de l'origine & de la force des Préjugés.

3°. Dans la seconde, l'Auteur fait l'histoire du Dogme de l'Immortalité de l'Âme chez les Payens.

4°. Dans la troisième, il examine l'origine de l'Idolâtrie & les fondemens de la Religion Payenne.

II. AVERTISSEMENT.

5°. Dans la quatrième, qui est adressée à un ami Hollandois, M. Toland réfute le système de Spinoza & prouve qu'il peche dans ses principes.

6°. Enfin, dans la cinquième, l'Auteur prouve que le mouvement est essentiel à la matiere ; sentiment que le Docteur Samuel Clarke a tâché en vain de réfuter dans son *Traité de l'Existence de Dieu.* chap. IV. page 35. Edition de 1717.



P R É F A C E

Ou

www.libtool.com.cn
Lettre à un Ami, en lui envoyant
les Dissertations suivantes, dans la-
quelle l'Auteur rend compte des
motifs qui les ont fait écrire.



PAR toutes vos lettres, Monsieur,
P il me semble que vous croyez que,
ou l'endroit où je suis & les com-
pagnies que je fréquente, je dois
négliger l'étude & oublier mes anciens amis.
Sans m'approuver en cela, vous avez néan-
moins la bonté de m'excuser. Je me flatte
cependant que ma dernière Lettre vous aura dé-
trompé, & dans celle-ci, au lieu de vous man-
der des nouvelles, je veux vous rendre compte
de mes occupations. J'avoue que l'objet en
est stérile & peut-être peu amusant; mais c'est
à vous-même qu'il faut vous en prendre, &
j'espère que vous sentirez que ce travail n'é-
toit pas de mon choix. Avant tout, je dois
vous dire que vous êtes injuste dans les juge-
mens que vous portez sur les personnes de ce
pays. Pour vous faire revenir de vos préju-
A

gés, il n'est besoin que de vous-rappeller les noms de plusieurs hommes célèbres dans la profession des armes, dans la politique, dans les Sciences, les Lettres & les Arts, que ce pays a produits, qui lui font honneur à présent, & avec lesquels vous seriez charmé de converser, si vous étiez moins prévenu contre Londres & ses habitans. J'ose vous assurer que, quoique cette ville soit le centre des affaires, de la dissipation & du luxe, on ne laisse pas d'y rencontrer des hommes appliqués à l'étude & un grand nombre de Bibliothèques tant publiques que particulières où l'on peut puiser des connoissances propres à rendre la conversation plus instructive & plus amusante.

Ca seroit donc ma faute si dans un lieu si favorable je négligeois les études que vous savez m'être si chères & qui sont ici interrompues par des intervalles agréables & variées. Je puis vous assurer que tant que je jouirai de la liberté & de la santé, rien ne sera capable de me détourner de la lecture & de l'étude, dans lesquels je trouve les plaisirs les plus purs. Sans être ennemi des amusemens honnêtes, je trouve qu'il n'en est point de plus propres à satisfaire l'esprit que la culture des Lettres, qui par le bonheur actuel qu'elles nous procurent, nous font oublier le passé & l'avenir. J'ai donc le pouvoir & la volonté de continuer les études auxquelles je me suis précédemment li-

urés; je veut tâcher d'augmenter des connoissances qui font l'ornement & les délices de la nature humaine; si je n'y réussis pas, vous ne devez point en accuser les circonstances où je me trouve, mais mon peu de talent & de capacité.

Quoique j'aye peu d'affaires, cependant en arrivant ici j'avois pris la résolution de me borner uniquement à la lecture & à la conversation, sans jamais succomber à la tentation d'écrire; mais je me suis bientôt trouvé forcé de renoncer à mon projet, par les sollicitations réitérées d'une personne à qui je ne puis rien refuser. Cette personne est dans ce pays, quoiqu'elle n'habite point cette ville; & ce qui mortifiera encore plus votre partialité, cette personne est une femme aimable, qui a bien voulu me consulter sur les objets que j'ai traités dans les trois premières Dissertations du paquet que je vous adresse, pour vous prouver que je ne suis point aussi désœuvré que vous vous l'êtes imaginé. Cette personne est la femme d'un homme très-distingué, c'est tout ce qu'il est nécessaire que vous sachiez sur son compte pour le présent.

Je vois d'ici tout ce qui se passe dans votre esprit. Vous pouvez vous souvenir que, contre vos préjugés, j'ai souvent plaidé la cause des femmes. Il est vrai que j'avois la conscience de la bonté de cette cause; mais, sans

m'en faire accroire , quand elle n'eût pas été si bonne , je crois que j'aurois pu la défendre avec succès contre les argumens ordinaires , tirés de la mauvaise éducation qu'on donne aux femmes , & des exemples journaliers qu'elles ne fournissent que trop souvent. Je leur ai souvent opposé l'exemple d'un grand nombre d'hommes sans culture , sans éducation & sans connoissances dont les femmes avoient beaucoup d'esprit & de finesse. Je n'examine point ici si c'est pour se conformer à l'usage ou par politique que l'on exclud les femmes de l'étude des Sciences ; je ne décide point si c'est avec raison que l'on se plaint du ton impertinent & décidé que l'on prétend trouver aux femmes qui s'appliquent aux Lettres ou qui donnent dans le bel-esprit ; je n'entre point dans la question si les hommes sont fondés dans la haute opinion qu'ils ont de leur propre supériorité pour le génie & le jugement ; tout cela ne fait rien à la chose , & l'on peut opposer à ces exemples ceux d'un grand nombre d'hommes qui pour peu qu'ils aient lu , annoncent des prétentions aussi impertinentes , & se rendent ridicules par leur affectation & leur pédanterie. Je ne vous répéterai point ici ce que je vous ai dit en faveur de l'égalité & de la conformité qui se trouvent entre les organes intellectuels des deux sexes ; il doit suffire pour prouver que les femmes seroient susceptibles de perfectionner leur esprit &

ſ'acquérir des connoiſſances tout comme nous, ſi on ne les privoit pas des avantages qui peuvent réſulter d'une bonne éducation, des converſations intéreſſantes, des voyages, & ſi on leur donnoit part aux affaires.

Je pourrois me diſpenſer de la peine d'alléguer bien des raiſonnemens, vû que j'ai l'expérience pour moi. Vous ne pouvez point avoir oublié que les livres ſont remplis des noms de femmes qui, tant parmi les anciens que parmi les modernes, ſe ſont diſtinguées dans les Arts, dans les Lettres, dans les Sciences, dans la Politique, dans le commandement des armées, dans la Philoſophie. Diogène Laërce dédie à une femme ſon hiſtoire de la vie & des opinions des Philoſophes, ce qui nous donne lieu de ſuppoſer qu'elle entendoit leurs ſyſtèmes, quelque abſtraits qu'ils puſſent être. M. Ménage a fait un livre entier en l'honneur des femmes philoſophes, qu'il a dédié à Madame Dacier, qui étoit elle-même une femme très-ſavante & très-célebre. Sans recourir aux Dames Pythagoriciennes de l'ancienne Italie, je pourrois vous citer, ſans ſortir d'Angleterre, un grand nombre de femmes très-inſtruites & très-éclairées, & ſur-tout vous parler de celle qui a depuis peu pris la plume pour défendre l'Eſſai de M. Locke ſur l'entendement humain, comme un très-ſavant Théologien.

A l'égard de la capacité des femmes pour

gouverner des Empires & même pour conduire des guerres, je n'ai pas besoin de vous rappeler les noms fameux de Sémiramis en Assyrie, de Thomyris en Scythie, de Boadicea en Angleterre, de Zénobie Reine de Palmyre. Je vous parlerai seulement de Margueritte d'Autriche qui gouverna si sagement les Pays-Bas Espagnols; de l'immortelle Elizabeth, qui porta notre nation à un si haut point de richesse & de gloire; de la Reine Anne, qui de nos jours fait la loi à l'Europe entière, & dont le règne n'est aucunement obscurci par celui de Guillaume III. d'immortelle mémoire. Si tous ces exemples ne suffisoient point pour vous convertir, vous seriez un hérétique opiniâtre, qui pour être puni, mériteriez d'être livré au mépris d'un sexe enchanteur, à qui vous refuseriez la justice qui lui est due.

Quoi qu'il en soit de vos idées là-dessus, le nombre & la longueur des discours que je vous envoie, suffiront, je pense, pour vous apprendre à quoi je m'occupe ici. La Dame à qui je les adresse a tout ce qu'il faut pour les entendre; ce ne sont que des réponses à des questions qu'elle m'a proposées. J'ai mis en notes les passages & les autorités sur lesquels je me fonde; dans mes Lettres originales je les avois insérés dans le texte. En un mot je puis vous assurer que la personne à qui mes Lettres sont adressées est infiniment éclairée, & qu'en

rendant justice aux gens de mérite parmi les modernes & les vivans, elle fait un très-grand cas des anciens & des morts.

Quelqu'un croira peut-être que Serena est une Dame imaginaire; mais je puis vous assurer qu'elle existe très-réellement; je vous le répète avec plaisir, tant pour vous faire prendre une meilleure opinion des femmes & vous exciter au mariage, que pour vous engager à donner à vos filles, si jamais vous en avez, une éducation qui serve d'exemple à d'autres. En effet une methode embrassée par un homme qui a de la naissance & de la fortune, suffit quelquefois pour contribuer à la réforme de tout un pays. Quant aux autres, il m'est assez indifférent qu'ils regardent Serena comme un personnage romanesque, semblable à la Marquise à qui M. de Fontenelle adresse son traité de la pluralité des mondes. En tout cas, ils trouveront que la Dame enfantée par mon imagination est bien différente de ces femmes frivoles qui ne s'occupent que de bagatelles, faites pour ne plaire qu'un moment, & qui sont incapables de procurer des agrémens solides à la société. En parlant sur ce ton, je ne prétends pas plus faire la satire de la plupart des femmes que du plus grand nombre des hommes. En effet ceux-ci ne donnent que trop souvent dans les frivolités & les extravagances que l'on reproche à l'autre sexe :

d'ailleurs cela ne doit pas vous dégoûter du mariage; comme vous n'êtes pas de ces hommes futiles vous êtes en droit d'espérer une femme sensée qui vous ressemble.

Mais en voilà assez sur les femmes. Il est bon, Monsieur, que je vous prépare à la lecture des Lettres cy-jointes, en vous mettant au fait des circonstances qui les ont fait écrire. L'objet de la première Lettre est d'examiner l'origine & la force des préjugés, & d'en chercher non les causes physiques, mais les causes morales. Je l'ai fait à l'occasion du passage suivant de Cicéron que j'avois fait lire à Serena. „ Ce ne sont, dit cet Orateur, „ ni nos Parens, ni nos Nourrices, ni nos „ Instituteurs, ni nos Poëtes, ni nos Acteurs „ qui nous corrompent, ce n'est pas le consentement de la multitude qui nous entraîne; de toutes parts des pièges sont tendus „ à nos esprits, & ce sont les personnes que „ je viens de dire qui en s'en emparant dans „ l'âge tendre les dépravent & leur donnent „ les impressions qu'ils veulent: ou bien ces „ pièges nous sont tendus par la volupté, „ dont nos sens sont occupés sans cesse, „ qui en nous flattant d'un bien-être „ dont elle n'a que l'apparence, est la source „ de tous les maux; enivrés de ses charmes „ nous ne sommes point en état de discerner „ les choses qui sont bonnes par leur nature,

P R E F A C E.

9

lorsqu'elles n'ont pas les mêmes attrait
 qu'elle & ne flattent point autant nos
 sens (1). Elle admira la beauté de ce
 passage, après quoi elle m'avoua que, même
 après être parvenue à découvrir qu'un grand
 nombre de ses opinions n'étoient que des pré-
 jugés, elle ne laissoit pas d'en ressentir quel-
 quefois les influences, & d'en être tour-
 mentée. En conséquence elle me pria de lui
 faire part de mes idées sur ce sujet; je l'ai
 fait le plus brièvement qu'il m'a été possi-
 ble, & j'ai pris pour texte le passage de Ci-
 céron qui vient d'être rapporté. Je fais voir
 dans cette première Lettre la naissance & l'ac-
 croissement progressif des préjugés pendant tout
 le cours de notre vie. Je prouve que tous les
 hommes sont ligüés & conspirent pour dépra-
 ver la raison. Je fais une peinture en petit
 des préjugés attachés à chaque état. Je n'ai
 attaqué que les choses que les hommes blâ-

(1) Sensus nostros non Parens, non Nutrix,
 non Magister, non Poëta, non Scena depravat,
 non multitudinis consensus abducit: at verò animis
 omnes tenduntur insidiæ, vel ab iis quos modo
 enumeravi, qui teneros & rudes cum acceperunt
 inficiunt & flectunt ut volunt; vel ab ea quæ peni-
 tus in omni sensu implicata insidet, imitatrix
 boni voluptas, malorum autem mater omnium,
 cujus blanditiis corrupti, quæ naturâ bona sunt,
 quia dulcedine hac & scabie carent, non cernimus
 satis. *Cicor. de Legibus. Lib. I. cap.*

ment dans les autres, quoiqu'ils ayent de l'indulgence pour leurs propres erreurs. Si quelqu'un m'accusoit d'être l'ennemi de la Science, de la Religion ou du Gouvernement, à cause des reproches que je fais à nos Ecoles, à nos Universités, à nos Ecclésiastiques, à nos Politiques, il auroit autant de raison de conclure des choses que je blâme, que je prétends que l'on ne doit ni donner des nourrices aux enfans, ni les élever, ni leur apprendre aucune profession, ni les faire vivre dans la société, attendu qu'il n'y a aucune de ces choses qui ne soit sujette à des abus.

La seconde Lettre contient l'histoire du Dogme de l'Immortalité de l'Ame chez les Payens. Je l'ai faite à la priere de Serena qui, m'ayant un jour demandé si la traduction françoise du Phœdon de Platon, que je lui avois conseillé de lire, étoit exacte; je lui dis que le sens de l'Auteur y étoit assez bien rendu, quoique l'on n'eût rendu que foiblement l'élégance de l'Original. Elle fut surprise que la lecture de cet ouvrage eût pu fortifier dans Caton la résolution de se donner la mort, pour ne point tomber entre les mains de César; elle fut encore bien plus étonnée que cette lecture eût transporté Cléombrote d'Ambracie au point de le déterminer à se précipiter dans la mer pour arriver plutôt à l'état heureux annoncé dans cet ouvrage, où elle me

dit n'avoir point trouvé de preuves convaincantes, mais une foule de suppositions hazardées dont cet ennuyeux Dialogue est rempli. Je lui répliquai que l'autorité divine étoit le fondement le plus solide de nos espérances, en même tems que la meilleure & l'unique démonstration de l'Immortalité de l'Ame; j'ajoutai qu'il n'étoit point surprenant qu'un grand nombre de grands hommes parmi les Payens eussent douté de cette opinion, ou même eussent refusé de l'admettre, & que la plupart d'entre eux l'eussent regardée comme une chose totalement indifférente, sur-tout si l'on considère la façon dont cette opinion s'étoit répandue parmi eux, & les foibles raisons qu'on leur donnoit pour la croire. Je conclus que Caton n'auroit pas survécu à la liberté de Rome, quand même il n'eût jamais lû les ouvrages de Platon; qu'à l'égard de l'aventure de Cléombrote elle ne me paroissoit pas bien attestée; que les anciens eux-mêmes ne faisoient pas grand cas des raisonnemens que Platon dans son Dialogue met dans la bouche de Socrate; que Cicéron qui étoit un des plus grands enthousiastes de Platon, & qui faisoit un cas particulier de cet ouvrage, s'en étoit expliqué d'une façon qui montre qu'il ne l'approuvoit pas. „ Je ne sais, „ dit-il, comment il arrive que lorsque je lis „ cet ouvrage, j'y souscris, mais quand je „ mets le livre de côté, & que je réfléchis à

„ l'Immortalité de l'Ame, mon assentiment „ disparoit ” (2). Serena fut surprise de me voir parler d'un tems où cette opinion avoit commencé à s'établir parmi les Payens, & avoit trouvé des partisans ainsi que des contradicteurs. Je lui dis que la chose étoit pourtant ainsi, & que j'étois en état de lui faire voir la manière dont cette doctrine s'étoit répandue par degrés dans les différentes parties du monde qui pour lors étoient connues ; ainsi que de lui montrer l'origine de ce que les Poëtes ont dit dans leurs fables des Champs Elysiens, des Fleuves des Enfers, des Juges des Morts, des Portes, du Nautonnier Caron, des Ombres errantes & inquiettes faite d'avoir reçu la sépulture ; enfin qu'on pouvoit prouver que les anciens Egyptiens avoient été les inventeurs de la science & de la religion du monde payen. J'ai donc tâché de remplir ces engagemens en m'appuyant, si non d'autorités incontestables, du moins des livres les meilleurs & les plus anciens qui nous soient demeurés. En effet, en pareil cas, les suppositions doivent n'être comptées pour rien ; ainsi lors que nous disons que tels ou

(2) Sed nescio quomodo, dum lego, assentior: cum posui librum & mecum ipse de immortalitate animarum cœpi cogitare, assensio omnis illa elabitur. TUSCUL. QUÆST. LIB. I. cap.

tels personnages ont été les premiers qui enseignèrent l'Astronomie, qui bâtirent des Temples, qui pratiquerent la Magie, nous ne prétendons point affûrer que ces personnes furent absolument les premières qui ayent fait ces choses, ce qu'il seroit impossible de prouver avec certitude; nous voulons simplement indiquer que, d'après les plus anciens monumens, ces personnes paroissent avoir les premières exercé ces arts divers; voilà comment il faut entendre la chose.

J'ai encore fait voir dans cette Lettre que la doctrine de l'Immortalité de l'Ame n'est point d'origine à des Philosophes qui ayent conclu que cette ame étoit immortelle d'après ses mouvemens spontanés, d'après sa raison, d'après la faculté de parler dans les hommes; au contraire j'ai prouvé que cette opinion est originellement venue du peuple chez les Payens, vu que souvent des traditions & des notions populaires sont devenues la doctrine & le système des Philosophes, qui se sont efforcés d'appuyer par des argumens solides ce que le peuple avoit admis sans raisons ou du moins sans en avoir de bonnes. Si ce que j'ai dit est vrai, il servira à réfuter l'opinion de ceux qui supposent que les Payens avoient appris des Juifs la doctrine de l'Immortalité de l'Ame, ainsi que celle qu'a embrassée le Docteur

Coward, qui croit que la doctrine de l'existence des ames séparées des corps, étoit due aux Philosophes Payens, & non à d'autres. (3) Cependant, dans le tems où j'ai écrit ma Lettre, son ouvrage m'étoit encore totalement inconnu, & l'ayant lu depuis je n'y ai rien trouvé dont je puisse faire usage.

Dans la troisieme Lettre qui est pareillement adressée à Serena, & qui fut écrite à son instigation, vous trouverez mes idées sur l'origine de l'Idolâtrie, que j'ai expliquée d'une façon très-différente de celle qui est communément reçue. Vous y verrez ce qui a donné lieu à la construction des Temples, à l'établissement des Prêtres, des Autels, des Fêtes & des Sacrifices, des Images, des Statues; aux notions sur les Dieux tutélaires, les Esprits, les Spectres, les Oracles, la Magie, l'Astrologie judiciaire. J'y donne la raison pourquoi les peuples se sont imaginé que le Ciel, ou le Palais des bons, étoit au dessus de leurs têtes, & l'Enfer ou la Prison des méchans, au dessous de leurs pieds. Je dis pourquoi ils levent les yeux pour prier, & j'explique la cause de plusieurs autres usages semblables, dont communément l'on ne nous rend d'autre rai-

fon quo de dire qu'elles font dûes à l'usage ,
& que leur origine se perd dans la nuit des
tems. Dans la même Lettre je rends en-
core raison des principaux rites du Paganif-
me, des Peintures bizarres que les Payens
nous ont laissées de leurs Divinités, de l'his-
toire scandaleuse qu'ils nous en ont transmî-
se, & de beaucoup d'autres particularités
que l'on avoit longtems regardées comme des
fictions poétiques ou comme des productions
extravagantes de l'imagination en délire,
que l'on ne pouvoit concilier avec la vérité
historique. Enfin, je rends compte de la
triple distinction de la Théologie Payenne
en naturelle, en civile, & en poétique,
& je donne l'explication allégorique des
Mysteres, ainsi qu'un parallele des Prati-
ques & des Cérémonies du Paganisme avec
celles du Christianisme depuis qu'il s'est cor-
rompu. On verra par là que la superstition
est la même dans tous les tems, quoiqu'elle
se présente sous des noms différens. C'est
la partie de cette Lettre sur laquelle j'ai le
plus insisté. Vous sentirez que j'ai été for-
cé de m'étendre sur des objets si variés, afin
de me rendre intelligible pour une femme ;
cependant je n'ai pas dit à beaucoup près
tout ce que l'on pouvoit dire sur une matiere
si ample. Ne croyez donc pas que j'aye
manqué d'autorités pour appuyer mes rai-

sons; ces raisons pourront paroître des paradoxes dangereux à ceux qui sont toujours effrayés quand on s'écarte d'un pas de la route battue, ~~lors même qu'on ne se propose que de leur présenter une voie plus courte, plus facile & plus sûre que celle qu'ils sont accoutumés de suivre à travers des déserts, des précipices & des rochers.~~

Vous serez peut-être surpris de voir combien mes idées sur l'origine de l'Idolâtrie different de celles d'un auteur qui a traité le même sujet & à l'ouvrage duquel vous m'avez vu donner de grands éloges. Je veux parler de l'ouvrage de M. Antoine van Dale, laborieux antiquaire qui pratique la Médecine à Harlem. Je fais toujours le même cas de son livre, j'observe néanmoins qu'au lieu de l'intituler de l'Origine & du progrès de l'Idolâtrie, il auroit dû l'annoncer comme une collection complète des plus anciennes superstitions Payennes, Judaïques & Chrétiennes. En effet, elles y sont décrites avec la plus grande exactitude; mais on y dit très-peu de choses sur leur origine, & il ne renferme rien qui contredise les autorités dont je me suis appuyé, à l'exception du Système que j'ai réfuté sur l'origine du culte rendu aux Astres; & celui du passage de l'Idolâtrie de la Chaldée en Syrie & en d'autres contrées de l'Asie; & sur-tout en Jonie, d'où il prétend qu'elle s'est répandue dans la

Grec

Grece, & de là, plus loin encore; ce que M. van Dale n'a pas même essayé de prouver. Je ne doute pas que ce savant ne consente à préférer de bonnes autorités, quoiqu'on n'y fasse pas communément autant d'attention qu'elles en méritent, à des erreurs vulgaires qui ont l'approbation générale. Vous avez sans doute lu avec plaisir l'Histoire des Oracles de M. van Dale, il a depuis peu publié onze dissertations qui ont sur-tout pour objet les fonctions Sacerdotales chez les Payens; il y donne de très-grands éclaircissmens sur l'Antiquité à l'aide de Médailles, d'Inscriptions & d'un grand nombre de passages des Auteurs. Il est actuellement sur le point de mettre au jour une réfutation du prétendu Aristée; & par conséquent de l'histoire de la version grecque de l'ancien Testament, faussement attribuée aux Septante. Dans ce même ouvrage il traite des anciens rites pour la purification & la régénération; de l'usage de jeter de l'eau ou du sang sur les hommes, ainsi que de les plonger & de les laver; il faut donc s'attendre à y trouver des recherches curieuses sur le Bap-tême des Chrétiens, faites avec autant de candeur que de liberté; car quoique M. van Dale soit Mennonite ou Anabaptiste, je le connois pour un homme sincèrement attaché à la vérité & à ses amis; son ame est grande malgré la médiocrité de sa fortune; il a

l'esprit trop éclairé pour soutenir rien de contraire à la raison & à des preuves solides.

J'ai adressé d'autres Lettres à Serena sur des objets très-intéressans ; mais comme je n'ai point encore eu le tems de les transcrire, je vous envoie pour y suppléer deux Lettres Philosophiques que j'ai écrites à des personnes qui vous sont inconnues. La première, qui fait la quatrième de ce Recueil, est adressée à un partisan outré de Spinoza, qui est totalement imbu de ses principes, & qui passe pour un de ceux qui entendent le mieux son système. Un jour après avoir longtems disputé avec lui sur différens points de ce système, je lui dis qu'il péchoit par les fondemens ; il saisit ce que je lui avois dit, & ne voulut point me donner de repos jusqu'à ce que je l'eusse convaincu par cette Lettre que je lui écrivis pendant un séjour que je fis dans une campagne agréable. Comme j'avois affaire à un homme plein de bonne foi & de droiture, il reconnut très-franchement que Spinoza s'étoit trompé dans ses principes, &, par conséquent, sur les inductions qu'il en avoit tirées ; il avoua ne s'en être point aperçu jusque-là ; d'autres Spinosistes se sont conduits avec la même franchise. Cependant un homme aussi distingué par ses connoissances que par son rang ayant eu ma réfutation de Spinoza qui étoit passée de

main en main, fit des éloges que vous me dispenserez de répéter de la portion de ma Lettre qui regarde ce Philosophe directement, mais il parut mécontent de la partie de cette Lettre où je déclare mon opinion propre en disant que le mouvement est aussi essentiel à la matiere que son étendue; que la matiere n'est point & ne peut point être inerte, morte, dépourvue d'action, ni dans un repos absolu. Je répondis article par article aux objections qu'il me fit dans la seconde Lettre qui est la cinquieme & la dernière de ce Recueil. Je vous renvoie à la Lettre même pour justifier un sentiment si contraire aux idées tant des Anciens que des Modernes. Je me flatte que vous demeurerez convaincu que mon opinion ne peut point être accusée des dangereuses conséquences auxquelles elle paroît au premier coup d'œil exposée. Je ne veux point anticiper ce que vos propres réflexions vous feront découvrir sur les avantages que ce système peut procurer à la Philosophie, où qu'il ne s'agit point d'examiner l'utilité mais la vérité de la chose.

Je ne m'excuserai pas non plus auprès de vous pour avoir écrit si simplement sur les mysteres de la Philosophie; je suis fâché que le tems ne m'ait point permis de rendre ces matieres plus intelligibles & plus à la portée de tout le monde, où qu'il est plus aisé de les

traiter en se servant des termes de l'art; mais aussi moins de gens sont à portée d'en juger, & le sujet en devient plus aride & moins agréable. www.libtool.com.cn

J'espère que si le Docteur Coward, dont j'ai lu depuis peu le dernier ouvrage, vient à voir cette Lettre, il n'affirmera plus comme il a fait qu'il est évident que le mouvement n'est point matière, quoique, dit-il, quand nous venons à le définir nous avons de la peine à trouver des mots pour exprimer ce que c'est ou sa quiddité. (4) En effet, je crois avoir prouvé clairement que le mouvement est la matière envisagée sous un certain point de vue, qui ne renferme & n'épuise pas plus toutes les idées de la matière, que ne fait l'étendue. Un homme qui, comme lui, a vu la possibilité que Dieu ait donné à la matière le pouvoir de se mouvoir elle-même (5) ne peut point soutenir que cela soit philosophiquement impossible, ni prétendre que ce pouvoir ne se déploie point toujours pour des raisons cachées ou pour des causes réglées par la sagesse divine (6). Il présume que ces raisons sont de maintenir l'ordre & l'arrangement dans l'univers qui, selon lui, seroient totalement

(4) V. Grand Essay pag. 74.

(5) Ibidem, dans la préface.

(6) Ibidem pag. 153.

détruits si toutes les matieres alloient d'elles-mêmes se mettre en mouvement, ce qui fait que Dieu les en empêche. S'il daigne faire attention à mes raisonnemens, il verra que l'univers ne seroit point en danger, comme il paroît le craindre, si la matiere exerçoit constamment la faculté qu'elle a de se mouvoir. En effet, ce seroit une contradiction de dire que le mouvement est essentiel à la matiere, & de prétendre en même tems qu'il n'y a que quelques parties de la matiere qui dans de certaines occasions fussent douées du pouvoir de se mouvoir elles-mêmes, attendu que, selon moi, il seroit aussi raisonnable de dire que la matiere peut quelquefois être privée d'étendue, que de dire qu'elle peut être privée de mouvement, quoique les directions particulieres de ce mouvement ne soient point essentielles à cette matiere, mais dépendent entièrement des déterminations qui résultent de l'action mutuelle des corps les uns sur les autres, ou du pouvoir immédiat d'un Dieu sage & tout-puissant : mais dire que Dieu puisse ôter le mouvement à la matiere, quoique ce mouvement lui soit essentiel, c'est prétendre que Dieu peut lui ôter son étendue & sa solidité, ce qui ne signifie rien sinon que Dieu peut faire que la matiere ne soit point de la matiere.

Au reste, Monsieur, vous êtes le maître de

montrer des Lettres à toutes les personnes de votre connoissance qui sont curieuses de ces sortes de matieres, sans qu'il soit besoin de vous informer si elles sont de mes amis ou de mes ennemis ; si elles sont Whigs ou Toris, attachées ou non à quelque secte. Il n'y a rien dans ce Recueil qui touche aux objets qui les divisent soit en matiere de Religion soit en matiere de Politique, & qui ne puisse être lu sans colere par les gens de toute secte, de toute faction, de tout parti. Mes Lettres ne contiennent que des recherches innocentes dans les ruines vénérables de l'Antiquité, ou de petits Essais Philosophiques qui ne sont faits pour offenser personne, & qui peuvent amuser, s'ils ne sont point capables d'instruire. Quant à ceux qui s'allarment de tout, personne ne fait cas de leurs censures ; il est bon de traiter ces Chevaliers-errans, bargneux & querelleurs qui cherchent des exploits & des aventures & qui voyent des monstres par-tout, comme on fait les enfans qui crient, & que l'on fait taire en ne les écoutant pas. Ce seroit en effet une méthode très-sûre pour empêcher les progrès de l'Esprit Humain que de craindre les clameurs des modernes lorsqu'ils prétendent que c'est eux à qui l'on en veut quand on offre au public les opinions, les mœurs, les systèmes religieux ou les gouvernemens des anciens. Je ne me point que l'on ne

puisse trouver des applications très-naturelles à faire, même dans un ouvrage dont l'Auteur n'a eu aucun dessein de blesser personne; & je déclare ici que c'est-là la disposition où je suis constamment, excepté dans les cas où j'ai fait moi-même des applications & des parallèles. Ce sont les personnes qui se croient intéressées qui sont les plus promptes à découvrir les ressemblances; mais ici il me paroît qu'il ne leur reste que deux partis à prendre; c'est ou de rejeter les opinions qu'ils défendent, si elles ne sont pas mieux fondées que celles qu'ils condamnent dans les anciens, ou qui peut-être elles sont dérivées, ou bien de faire passer en loi que l'on ne dira point au public ce que les anciens ont cru, & que les modernes n'en ont jamais rien emprunté que ce qui étoit utile & bon, & ont laissé tout ce qui étoit mauvais ou erroné.

A l'égard des invectives & du mal que vous craindrez peut-être d'entendre dire de moi à des personnes de mauvaise humeur, je vous supplie de ne point vous occuper de semblables bagatelles. Des personnes les plus constituées en dignité dans l'Eglise & dans le Gouvernement, sont ainsi que moi exposées à la calomnie & à la médisance de ceux qui sont intéressés à décrier leurs personnes ou leurs actions. Le genre humain est le même dans tous les siècles; on s'est en tout tems servi des

mêmes artifices pour exciter les passions des hommes, pour allumer leur zèle & pour les égarer; il est inutile de vouloir se justifier auprès de ceux qui sont fâchés sans raisons ou qui sont animés par des haines personnelles. Aussi tous les sages ont-ils toujours méprisé les clameurs de cette espece, & quand ils ont fait quelque chose de louable, ils ont eu toujours lieu d'être bien plus étonnés de n'être point blâmés & déchirés, (ce qui est rarement arrivé) que de voir la malice déchaînée contre eux. Le silence des méchans leur a fait souvent croire qu'il falloit que leurs ouvrages fussent mauvais, & l'approbation générale leur a fait craindre de n'avoir pas dit la vérité. Mais quel qu'ait été leur sort dans le tems où ils ont vécu, la postérité plus équitable rend justice à leur mémoire, tandis que les noms de leurs adversaires sont entièrement oubliés; ou sont accompagnés de l'opprobre qui doit être le partage des hommes qui, soit par envie, soit par ignorance, se sont élevés contre des ouvrages qui méritoient leur approbation & leur reconnaissance. De toutes les faiblesses la vanité est celle qui convient le moins à un homme sensé qui jouit d'un mérite réel. Quand un homme dit des injures, on est tenté de croire qu'il n'a pas de bonnes raisons à dire; quand il se fâche, on croit qu'il ne sait que répondre; on pense qu'il n'a rien d'intéressant à rappor-

ter, lorsqu'il s'écarte de son sujet pour se jeter sur des objets étrangers, en un mot, lorsqu'il élève de la poussière, on suppose que c'est pour aveugler & pour s'échapper à la faveur du nuage qu'il a formé. Il y a des gens qui ne peuvent se passer de se quereller les uns les autres; si la chose est nécessaire à leur santé ou si leur tempérament exige qu'ils se débarrassent ainsi de leur bile, nous ne devons pas leur en savoir plus mauvais gré qu'à ceux qui ont la patience de les écouter.

Cela posé, je ne suis nullement choqué des injures qui me sont prodiguées par des personnes dans les querelles desquelles je ne devois point me trouver mêlé. Je crois dans mon *Vindicius Liberius* m'être assez justifié des accusations qui m'ont été intentées au sujet de mon livre du *Christianisme sans Mysteres* (7) par des gens qui montrent plus de méchanceté que de zèle, plus d'hypocrisie que de charité ou d'intérêt au salut de mon ame, plus d'envie de cabaler que de desir de servir l'Eglise. Ce sont eux qui ne peuvent me pardonner le tort qu'ils ont fait au Clergé, car je

(7) Livre de M. Toland qui parut en 1695. qui fit beaucoup de bruit, & qui excita les clameurs du Clergé contre l'Auteur. Ce livre fut brûlé par ordre du Parlement d'Angleterre en 1702. Toland publia son apologie sous le titre de *Vindicius Liberius*.

suis bien éloigné d'imputer à ce corps respectable les fautes d'un petit nombre de ses membres qui écrivent sans son aveu...

Après vous avoir ainsi préparé à la lecture des Dissertations cy-jointes, il ne me reste plus qu'à vous exprimer le desir que j'ai de vous voir & les sentimens que je vous ai vus pour toujours. Je suis &c.



PREMIERE LETTRE.

www.libtool.com.cn

DE L'ORIGINE ET DE LA FORCE
DES PRÉJUGÉS.



§. I. **V**OUS vous plaignez, Madame, d'être encore sous l'empire de plusieurs Préjugés; pour moi je suis très-surpris que vous ayez même pu en écarter un si grand nombre; vous vous consolez facilement & vous prenez une meilleure opinion de vous-même, quand vous considérez avec attention la malheureuse condition où tous les hommes se trouvent réduits par la naissance; combien il leur est impossible de se défendre de l'erreur; combien il est difficile de se défaire dans l'âge mûr des préventions dont on a été abreuvé dans l'enfance; enfin combien il est dangereux d'y renoncer, même lorsque nous avons découvert la vérité.

§. 2. Néanmoins, puisque vous l'ordonnez, je vais examiner cette matière

en peu de mots; je remonterai à la source des Préjugés; je ferai voir comment ils se fortifient. Nous ne sommes que trop disposés à prendre les impressions de ceux à qui nous devons le jour; & à recevoir les passions inhérentes au sang qui coule dans nos veines ou qui nous est transmis par nos parens. Si nos traits & notre conduite n'étoient déjà des preuves convaincantes que nous sommes susceptibles d'être modifiés en bien ou en mal dans le sein de nos meres, les marques extraordinaires que les desirs de ces meres impriment sur notre corps, & qui sont des effets de leur imagination, suffiroient pour prouver que, même avant de naître, nous sommes disposés aux Préjugés. Le tempérament que nous recevons, dès le premier moment de notre formation, contribue non seulement à cette disposition & décide de notre humeur, de nos penchans, de notre caractère, mais encore est le principe de la plupart de nos actions & de la conduite de notre vie, & ces choses ne peuvent être combattues & déracinées que par les plus grands efforts & par l'exercice de la raison.

§. 3. A peine avons-nous ouvert les yeux à la lumière que nous sommes de toutes parts exposés à l'illusion. La Sa-

ge-femme qui nous met au monde fait sur nous des cérémonies superstitieuses, & les bonnes femmes qui assistent à l'accouchement ont une infinité de charmes qu'elles croient propres à procurer du bonheur à l'enfant qui vient de naître ou à en écarter les accidens ; elles ont des présages ridicules d'après lesquels elles prétendent connoître son fort futur. Dans quelques endroits le Prêtre n'est pas moins alerte que ces Commeres, il s'empare promptement de l'enfant pour le mettre dans l'esclavage, il l'initie à ses mysteres, en prononçant de certaines formules qui ressemblent à des enchantemens, en lui appliquant ou du sel ou de l'huile, ou de l'eau, ou même, comme il arrive dans de certains pays, en lui appliquant le fer ou le feu, il annonce qu'il en prend possession & lui fait porter les marques de l'empire qu'il exercera sur lui. Il est vrai que l'enfant n'est pas encore affecté de ces cérémonies futiles qu'on fait sur lui à son insçu, quelque vertu qu'il y attache par la suite; mais cela nous prouve que ceux qui l'entourent s'y prennent de très-bonne heure pour tâcher de l'infester de leurs propres opinions & pour dépraver sa raison; ensorte que devenu grand & ne se rappelant plus ni le tems où il a reçu la

plupart de ses notions, ni les personnes qui les lui ont données, il est tenté de croire qu'elles lui viennent de la nature même, & il est tout surpris de voir quelqu'un qui doute de leur certitude. C'est ce que je vais montrer plus clairement d'après les réflexions suivantes.

§. 4. Immédiatement après notre naissance on nous livre à des Nourrices, choisies dans la partie la plus grossière & la plus ignorante du peuple, qui nous font sucer leurs erreurs avec le lait, qui nous effrayent pour nous tranquiliser, qui nous menacent de fantômes & de *loups-garoux*; qui pour nous empêcher de nous éloigner d'elles nous font peur des esprits, & des revenans, nous inspirent de la terreur pour la solitude & les ténèbres, en nous disant que des puissances invisibles y exercent leur pouvoir. Toutes ces choses ont été imaginées pour gouverner les enfans dont on commence ainsi par faire des esclaves misérables. Quand ils sont plus avancés en âge, ils croient tout de bon à la réalité des chimères qu'on leur a inspirées dans l'enfance. C'est ainsi que toutes les générations d'un pays entier se trouvent infectées de vaines terreurs, qui vont au point que des personnes sensées d'ailleurs n'osent pas coucher seules dans

une chambre, craignent d'aller dans un endroit obscur, & pour tout au monde n'entreroient pas dans une Eglise ou ne passeroient pas par un Cimetiere.

§. 5. En quittant les Nourrices on nous ramene dans la maison paternelle, où nous tombons dans des mains plus mauvaises encore; ce sont celles des Domestiques oisifs & ignorans, qui ne nous parlent que de Fées, de Revenans, d'Esprits, de Devins, de Sorciers & d'autres chimeres; ils prennent plaisir à s'effrayer les uns les autres & à se faire illusion à eux-mêmes, ce qui ne manque pas de faire des impressions fâcheuses sur les enfans, & souvent nos parens ne sont pas eux-mêmes plus sensés que leurs domestiques.

§. 6. On nous envoie ensuite aux Ecoles publiques où se rendent de toutes parts de jeunes gens qui ont été également empoisonnés dans la maison paternelle. Là on ne nous entretient que d'histoires de Démons, de Nymphes, de Génies, de Satyres, de Visions, de Prophéties, de Métamorphoses & d'autres événemens merveilleux ou miraculeux. Les jeunes gens répètent entre eux les contes qu'on leur a faits, & ce qu'on a pu dérober à la connoissance d'un enfant dans une famille sensée, il est sûr de l'apprendre à l'é-

cole où tant d'enfans viennent se rendre non pour se perfectionner l'esprit , mais pour se transmettre réciproquement leurs opinions ridicules & leurs mauvaises habitudes , pour se rendre plus stupides , & pour prendre de mauvais exemples. On nous fait dévorer les Poètes , les Orateurs , les Fabulistes & les Mythologues ; nous apprenons par cœur leurs fictions ; nous sommes séduits par leur stile & par leurs images ; ainsi nous avalons avec plaisir le poison de leurs mensonges ; nous jettons par là les fondemens de notre crédulité future ; nous nous accoutumons à prêter l'oreille à des récits merveilleux & incroyables , à nous imaginer que nous croyons ce que nous ne faisons que désirer ou craindre , à penser que nous sommes convaincus quand nous ne sommes réellement que dans la perplexité , enfin à adopter comme des vérités ce que nous ne comprenons pas.

§. 7. Dans les Universités , & sur-tout dans les étrangères , nous ne devenons ni plus éclairés ni plus sages ; les Pédagogues qui nous instruisent sont forcés de s'accommoder aux loix & à la religion du pays ; si par hazard ils nous enseignent de la Philosophie , la leur donne toujours dans des extrêmes ; ils nous inspirent trop

ou trop peu de confiance pour le témoignage de nos sens, ou ils nous occupent de subtilités abstraites, qui réduisent à rien les objets à force de les placer hors de notre portée. Les Universités sont les vraies pépinières des préjugés; le plus fâcheux de ceux que nous y prenons consiste à croire que nous apprenons quelque chose, tandis que dans le vrai nous n'y apprenons rien; nous ne faisons que répéter des mots vuides de sens, & nous parlons d'un ton décisif de systêmes peu fondés & de notions fausses, & dès qu'on nous contredit, nous ne savons plus que répondre; mais nous nous consolons par l'idée d'en savoir tout autant que nos maîtres, qui affectent de parler un langage barbare & dépourvu de sens, & qui n'apprennent à leurs élèves qu'à se servir de termes extraordinaires & intelligibles pour traiter les matieres les plus communes. Cependant ces choses ne les rendent pas à beaucoup près aussi insupportables aux personnes sensées que leur pédanterie, leur opiniâtreté & leur humeur querelleuse. J'évite à dessein de vous dire que l'on profite communément alors de la confiance que la jeunesse est forcée d'avoir dans ses maîtres pour lui inspirer de bonne heure l'esprit de parti,

des animosités , de la mauvaise humeur, de la bigoterie. En un mot à peine apprend-on quelque chose dans les Universités qu'un homme de sens ne soit obligé d'oublier quand il veut se faire entendre ou quand il ne veut pas paroître incommode ou ridicule à la bonne compagnie.

§. 8. Comme si tout cela ne suffisoit pas encore pour nous dépraver le jugement, il y a des hommes payés par la société & séparés des autres dans presque toutes les nations, non pour détromper ou éclairer leurs concitoyens, mais pour entretenir les peuples dans leurs erreurs. On trouvera peut-être ceci très-injurieux; mais il ne peut point s'appliquer à un Clergé *Orthodoxe*. Quant aux Prêtres des autres Religions, on peut sans témérité le leur appliquer, vû qu'ils sont *hétérodoxes* ou *hérétiques*. On nous répète tous les jours dans la chaire des choses étranges & des histoires merveilleuses qui souvent n'ont aucun rapport avec notre Religion; tout ce que dit le Prédicateur est regardé comme des vérités par son auditoire; il n'y a personne qui ait la liberté de le contredire; il profite de leur silence pour faire passer ses propres opinions pour des oracles divins. Chacun ne conviendra pas de ce que je dis pour

sa propre secte, & nous savons, Madame, que cela n'est point applicable à la Religion que nous professons; cependant chacun dira la même chose, & se croira très-fondé à le dire en parlant de la secte dont il n'est point. En effet, il est impossible que toutes les sectes aient raison; il n'y en a jamais qu'une seule qui jouisse de cet avantage, ce qui doit nous convaincre que toutes les autres ont tort & par conséquent que presque toute la masse du genre-humain est retenue dans ses erreurs par ses Prêtres. Les doutes & les incertitudes où sont les hommes sur les joyes du Paradis & sur les tourmens de l'Enfer suffisent pour rendre sacrée l'autorité de ces Prêtres, malgré leurs contradictions & leurs disputes continuelles; tant est grande la force des espérances & des craintes qui sont fondées sur l'ignorance des humains!

§. 9. Lorsque nous entrons dans le monde, nous trouvons les erreurs si bien établies que l'on regarde comme un motif tout homme qui ne se conforme point à la façon de penser des autres; si par quelque hazard heureux nous parvenons à nous détromper, notre intérêt ou, si vous voulez, notre prudence nous rend hypocrites & nous oblige de parler & d'agir

contre notre pensée dans la crainte de nuire à notre fortune , à notre avancement , à notre repos , à notre réputation. Alors par notre exemple nous confirmons les autres dans les préjugés où nous étions nous-mêmes autrefois. * Ils ignorent notre façon de penser & n'en jugent que par nos actions qu'ils trouvent si conformes aux leurs, qu'ils nous supposent les idées qu'ils ont eux-mêmes. Joignez à cela que l'on nous accuseroit de présomption & d'insulter les autres, si nous prétendions qu'ils ont tort & que nous seuls avons raison, ce qui, pour peu qu'on connoisse les hommes, suffit pour troubler la tranquillité.

§. 10. La plupart de ceux qui vivent dans le monde veulent y jouer un rôle en embrassant quelque profession ; par là ils se trouvent forcés d'adopter un grand nombre de préjugés favorables à leur profession, & lorsqu'ils n'en sont pas dupes eux-mêmes, ils sentent qu'il est de leur intérêt que d'autres y croient afin d'obtenir leur confiance, d'acquérir de la considération & de prendre de l'autorité. Caton le Censeur croyoit qu'un (*) Au-

(*) Vetus autem illud Catonis admodum sci-

gure ne pouvoit point en rencontrer un autre sans rire de la simplicité de ceux qui croyoient à leur art. L'histoire nous montre en effet qu'ils en rioient quelquefois entre eux; mais nous ne devons pas croire qu'ils fussent pour cela plus disposés à découvrir les impostures de leur Corps au peuple, qui les regardoit comme les interprètes infailibles du ciel, & qui les payoit richement des nouvelles qu'ils en apportoient. De là vient que les personnes de tout rang & de toute profession se font un langage particulier que le vulgaire, qui n'y comprend rien, croit renfermer des choses très-importantes & fort au dessus de la portée ordinaire. La Noblesse, les Gentilshommes campagnards, les Maquignons, les Petits-mâtres ont un jargon entre eux, qui cependant n'est point si barbare que celui des Théologiens, des Jurisconsultes, des Médecins, des Philosophes. Tous, à l'exception d'un petit nombre qui sont plus éclairés que les autres, se regardent comme des hommes bien supérieurs à ceux qui ignorent leur sublime jargon. J'ai souvent vû un chasseur mépriser au-

tum est, qui mirari se aiebat, quod non rideret Haruspex, Haruspicem cum vidisset. Apud Cic. de Divinat. Lib. 2. Cap. 24.

tant ceux qui n'entendoient point son langage bruyant, qu'un Astrologue peut mépriser la canaille à qui il débite des choses qu'il n'entend pas lui-même. Dans la plupart des métiers on n'admet communément dans le Corps que des hommes à qui l'on fait jurer de ne point révéler le mystere de la profession; l'idée seule du secret suffit pour faire supposer quelque chose d'extraordinaire dans les choses les plus communes. Les mysteres de la politique, dans lesquels il n'est point permis à des yeux vulgaires de pénétrer, & qui ne sont faits que pour admirer, sont quelquefois aussi futiles que les autres mysteres que le peuple révere.

§. II. De tous les préjugés, les plus difficiles à déraciner sont toujours ceux de la société où nous vivons, & où nous avons reçu notre éducation. Cela est également vrai pour les opinions & les pratiques. On a bien de la peine à nous persuader que nos ancêtres se soient souvent trompés, & bien plus encore que les personnes avec lesquelles nous conversons journellement soient peu fondées à penser ou à agir comme elles font; nous sommes portés à faire autant de cas des opinions que des personnes avec qui nous vivons; d'autant plus que nous avons été nous-mêmes.

mes élevés dans les mêmes principes. D'un autre côté, nous haïssons souvent une opinion à cause de la personne pour ses opinions. Cette aversion n'est communément fondée que sur ce que nous avons été différemment éduqués & accoutumés à croire qu'un homme qui a des opinions erronées ne peut point avoir une conduite honnête. C'est ainsi que partout nous nous attachons à tout ce qu'on nous apprend à imiter ou à respecter dès l'enfance, & sans autre preuve l'on est prêt à mourir dans un âge plus avancé pour soutenir la vérité de ses opinions. C'est le hazard qui nous rend martyrs d'une habitude & non de la vérité ou de la religion. Bien plus l'habitude, que l'on appelle avec assez de raison *une seconde nature*, influé tellement sur le langage de la société, que certains mots, quelque abstraits ou inintelligibles qu'ils soient, passent pour désigner des vérités constantes; mais si vous changez ces mots & si vous faites usage des termes du parti opposé, quand même vous prononceriez des oracles, tout ce que vous direz passera pour faux ou du moins paroîtra très-suspect. Il est bien difficile que la chose ne soit point ainsi, puisque l'on établit pour règle que ces sortes de préjugés ne doivent

jamais être examinés. Il vous est, par exemple, très-permis de raisonner pour vous convaincre de telle religion que vous adopterez; mais quelle est la religion qui vous permette de raisonner pour vous en détromper? Je sçai que quelques religions se vantent de permettre la liberté de l'examen; mais les partisans de ces religions prouvent par leur conduite qu'ils ne permettent point sincèrement cet examen: en effet pour peu qu'après avoir examiné vous doutiez de quelques-uns de leurs dogmes ou que vous refusiez de les adopter, on vous fera éprouver de mauvais traitemens & des persécutions de toute espece; vous serez excommunié, privé de vos emplois, banni, & même exterminé suivant que l'Eglise aura plus ou moins de pouvoir; ou si l'on n'en vient point à ces extrémités, vous serez abhorré & fui par les autres membres de la société, traitement que peu de gens ont le courage de soutenir, même pour la défense des plus importantes vérités. L'attachement pour ceux qui nous entourent a souvent forcé les personnes les plus éclairées de faire profession à l'extérieur de croire les erreurs les plus absurdes & les plus ridicules.

§. 12. Ajoutez à tout cela nos propres

craintes & notre propre vanité , notre ignorance du passé , nos incertitudes sur le présent , notre curiosité inquiète sur l'avenir , notre précipitation à juger , le peu de réflexion que nous employons avant que d'acquiescer , & le peu de tems que nous donnons à l'examen ; toutes ces causes réunies font que nous sommes entraînés par les erreurs du vulgaire , que nous nous laissons égarer par nos sens & par nos desirs , & que nous prenons une infinité de faussetés pour des vérités démontrées. En même tems nous devenons injustes lorsque nous jugeons du mérite des autres ; nous confondons l'innocent & le coupable , & gouvernés par nos préjugés , nous sommes dans une incapacité totale de décider avec candeur sur la bonté d'une cause. La première question que nous faisons n'a pas pour objet de savoir ce qu'un homme a fait , mais qui il est & quelle est sa façon de penser ; nous approuvons ou nous condamnons son ouvrage , nous lisons son livre ou nous le rejettons avec dédain suivant les opinions & le parti qu'il embrasse. Une pareille conduite n'est ni juste ni honnête ; elle ne peut assurément pas nous conduire à la découverte de la vérité , ni nous donner le courage de la défendre. En effet ,

comment concevoir qu'un Turc puisse se détromper des rêveries de l'Alcoran, s'il ne lui est jamais permis de lire nos Livres Saints? *Si un Mahométan est obligé de lire la Bible, pourquoi un Chrétien craindrait-il de lire l'Alcoran?* On peut en dire autant de tous les livres du monde. Il seroit inutile de parler ici de l'influence de nos passions, de la contagion qui résulte du consentement de la multitude, du pouvoir de l'usage; ce tyran qui subjugué également les Princes, les Prêtres & les Peuples.

§. 13. Ces réflexions suffisent pour faire sentir la position périlleuse & précaire dans laquelle chaque homme se trouve, & pour montrer combien il lui est difficile ou même impossible d'échapper à la contagion générale & de conserver sa liberté, vû que tous les autres hommes semblent ligués pour le tromper. Cependant quoiqu'une personne exempte de préjugés semble à l'extérieur avoir peu d'avantages sur les autres, néanmoins le soin de cultiver sa raison sera pour elle une occupation agréable pendant tout le cours de sa vie; elle s'applaudira elle-même en comparant la tranquillité intérieure dont elle jouit avec les inquiétudes, les embarras & les craintes qui tourmentent les autres;

& auxquelles la mort même ne doit point mettre fin ; elle se voit par un usage convenable de sa raison rassurée contre les vains fantômes & les chimères qui infestent sans relâche la plupart des mortels ; content de ce qu'il lui est permis de connoître & des découvertes qu'il fait chaque jour , un tel homme ne se croit point intéressé à fonder des profondeurs impénétrables ; il n'est point comme un animal stupide entraîné par une autorité impérieuse ; libre lui-même , il conforme ses actions aux règles de la raison.

§. 14. Je sens très-bien , Madame , que vous n'avez pas besoin que je m'étende davantage sur cette matiere. Vous avez déjà tant de lumieres & si peu de préjugés , vous raisonnez avec tant de justesse , vous pensez d'une façon si saine , vous vous exprimez avec tant de précision que je croirois vous faire injure si je m'arrêtois plus longtems là - dessus. Ce n'est pas dans la vue de vous instruire que je cede à vos ordres & que je prens la plume ; c'est plutôt pour vous montrer que mes idées sont conformes aux vôtres , & pour faire connoître que je me fais gloire de penser comme vous. Vous verrez du moins par cette lettre qu'en fait de préjugés , s'il vous en restoit encore

quelques-uns, vous seriez à cet égard au même point où se trouvent beaucoup d'autres personnes; si vous êtes plus heureuse qu'elles, comme je ne puis en douter, vous devez vous contenter du plaisir & de la satisfaction intérieure dont vous jouissez, sans vous attendre aux applaudissemens du vulgaire qui seroit plutôt capable de vous blâmer que de rendre justice à vos vertus. Cependant cela ne doit point vous empêcher de vous livrer au plaisir qui résulte de converser librement avec ceux que vous jugerez dignes d'être admis à cet honneur, & en qui vous trouverez autant de lumieres & de raison, que j'ai d'attachement & de respect pour vous. Je suis, &c.



SECONDE LETTRE.

www.libtool.com.cn

HISTOIRE DU DOGME DE L'IM-
MORTALITÉ DE L'ÂME CHEZ
LES PAYENS.



§. I. **S**I l'on doit reconnoître la meilleure des Religions à la bonté de sa morale ainsi qu'à la vérité & l'utilité de ses préceptes, je ne connois personne, Madame, qui ait une Religion plus sincère que la vôtre. C'est un témoignage que feront obligés de rendre à vos vertus tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître. Je suis assuré que vous n'avez aucuns doutes sur l'Immortalité de l'Âme. La Religion Chrétienne en fournit la plus forte preuve, puisqu'elle fonde ce dogme sur la révélation de Dieu lui-même; mais vous êtes surprise, dites-vous, de voir que les Payens soient parvenus à découvrir cette importante vérité, vû qu'ils n'avoient point reçu de révélation de

ciel, & que l'on est aussi fondé à nier qu'à assurer qu'ils l'ayent apprise des Juifs. En effet rien n'autorise cette opinion; les livres des Juifs ne nous disent rien de positif là-dessus, & le Pentateuque, aussi bien que les autres histoires, nous font voir que plusieurs nations avoient des religions & des loix différentes longtems avant que Moÿse devint le Législateur des Hébreux. Cette opinion n'est pas plus autorisée que la prétendue prédication d'Abraham & que la tradition transmise par les enfans de Noé, qui n'est rien moins qu'appuyée sur des faits, & que plusieurs circonstances rendent même fort improbable. Cela posé, Madame, pour obéir à vos ordres, je vais vous faire part de mes idées sur ce sujet. Je ne partirai point de suppositions ou de conjectures; elles ne seroient propres à convaincre personne quand même elles seroient capables d'amuser; je ne me fonderai que sur des raisons, & sur le consentement unanime des Ecrivains de l'Antiquité.

§. 2. Des personnes moins éclairées & plus prévenues que *Serena*, trouveroient fort étrange, peut-être, de me voir parler du Dogme de l'Immortalité de l'Âme comme d'une opinion qui semblable à

quelques autres de la Philosophie ; a pu commencer dans un certain tems, avoir quelqu'homme pour auteur ou pour inventeur, & qui ait été admis ou rejeté par les peuples d'après leurs passions, leurs inclinations & leurs intérêts. Cependant ce dogme fut dans ce cas chez les Payens, & j'ai souvent été surpris de la foiblesse l'esprit de ceux qui, en dépit de leurs propres lumières, refusoient de reconnoître la vérité de ce fait ; comme si les erreurs dans lesquelles on a pu tomber à ce sujet portoient quelque atteinte à la certitude de ce dogme ; ou comme si les Payens n'avoient point eu des opinions tout aussi extravagantes sur l'essence de Dieu même aussi bien que sur beaucoup d'articles de notre religion ; opinions que personne néanmoins ne regarde comme capables d'ébranler sa solidité, ou de rendre sa vérité douteuse.

§. 3. Les Prêtres Egyptiens, les Magiciens de la Chaldée, & les Brachmanes Indiens, se sont disputé l'honneur d'avoir inventé ce dogme, avec autant de charité que les villes de Mayence & de Harlem se sont disputé l'invention de l'Imprimerie, ou comme les Chinois disputent aux Européens l'invention de la poudre à canon & de l'artillerie. Cependant A-

ristote assure très-positivement, & son sentiment est confirmé par les anciens Ecrivains, que dans l'antiquité la plus reculée les Philosophes Grecs n'avoient point imaginé qu'il y eût un principe actif ou un esprit moteur dans l'Univers non plus que dans aucun des êtres qui en font partie; ils expliquoient tous les phénomènes de la nature par la matière, le mouvement, la gravité & la légèreté; &c. (1) ils rejettoient tout ce que disoient les Poètes sur les Dieux, les Démons, les Ames, les Esprits, le Ciel, l'Enfer, les Visions, les Prophéties, les Miracles &c., comme des fables inventées à plaisir ou comme des fictions qui n'étoient propres qu'à amuser leurs lecteurs.

Après que Thalès, Anaximandre, Anaximène, & bien d'autres eurent enseigné que l'univers étoit infini & que la matière existoit de toute éternité, quoique ses formes fussent sujettes au changement, selon l'aveu unanime de tous les Auteurs
tant

(1) Τῶν δὲ πρώτων φιλοσοφούντων, οἱ πλείστοι τὰς ἐν ὕλης εἶδει μόνον ἀθήσαν αρχὰς εἶναι πάντων. Plurimi igitur eorum qui primò philosophati sunt, solas illas existimarunt omnium esse principia, quæ in materiæ specie sunt. Aristot. Metaphysic. Lib. I. Cap. 3.

tant Payens que Chrétiens, (2) Anaxagore fut le premier qui ajouta à la matière un autre principe qu'il nomma **ΝΟΥΣ** ---- *Esprit* ou *Intelligence* qu'il regarda comme le moteur ou l'ordonnateur de la matière. Cette invention ; qui parut très-étrange, fit donner à ce Philosophe le surnom ou le sobriquet de **ΝΟΥΣ** ---- ou d'*Esprit*, à cause d'une idée qui quoiqu'adoptée par quelques-uns ; paroissoit très-ridicule à d'autres (3). Nous allons voir bientôt comment Anaxagore parvint à cette découverte ; tandis que la plupart de ceux qui l'avoient précédé avoient regardé la matière infinie comme le principe de toutes choses. Il est vrai que Thalès soutenoit que l'eau étoit le principe de toute matière ; Anaximéné prétendoit que cet honneur étoit dû à

(2) V. Aristot. Métaphysic. Lib. I. — Plato in Phædone. — Cicero de naturâ Deorum, Lib. I. — Diogen. Laërt. in Anaxagorâ — Plutarch. in Pericl. & in placit. Philosoph. — Tertullian : de animâ. — Clem. Alexandr. in Stromat lib. 2. — Euseb. de præpar. Evangel. lib. 14. — Augustin. de Civitate Dei lib. 8. — Themist. orat. 15. — Proclus. — Simplicius &c, ainsi que beaucoup d'autres Auteurs tant Chrétiens qu'à Payens.

(4) V. Diogen. Laërt. in Anaxagor. — Suidas in Anaxagor. — Plutarch. in vitâ Pericl.

l'air ; ces Philosophes croyoient que tout étoit produit par la raréfaction & la condensation de ces élémens dans lesquels tout étoit ensuite forcé de se résoudre. Mais tous deux ont voulu indiquer que les molécules de la matiere sont extrêmement subtiles & sont , comme l'air & l'eau , dans un mouvement continuel. C'est de ce mouvement & de l'immensité de l'univers que tous les Philosophes s'étoient servi , comme on vient de le dire , pour rendre raison de tous les phénomènes de la nature , jusqu'à ce qu'Anaxagore vint y joindre l'Esprit ou l'Intelligence motrice qui régloit ou ordonnoit les mouvemens de l'univers.

§. 4. On seroit tenté de croire qu'un homme , qui avoit si bien mérité des Grecs , a dû recevoir des applaudissemens proportionnés à l'importance de sa découverte ; mais soit qu'il excitât l'envie des autres Philosophes , soit qu'ils desirassent qu'il n'existât point d'Esprit , soit qu'Anaxagore ne fût pas en état de répondre à leurs objections d'une maniere satisfaisante , il est certain qu'il eut le malheur d'être peu estimé de son vivant & il fut maltraité par tous les partis qui sont venus depuis ; à quoi je ne puis voir d'autre

cause sinon par ce qu'il n'étoit pas en tous points d'accord avec leurs opinions. Quelques-uns disent qu'il n'étoit point au fait de la Philosophie corpusculaire ; mais qu'il avoit adopté l'idée d'un esprit ou d'une intelligence motrice, dont il n'étoit point lui-même l'inventeur, pour s'épargner l'embaras d'étudier la nature & son énergie. Pour confirmer ce qu'ils avancent, ils nous disent qu'Anaxagore étoit très-ignorant dans la Physique ; qu'il prétendoit que le soleil n'étoit guere plus grand que le Péloponèse, que la Terre étoit platte & qu'elle n'étoit point sphérique, que le Firmament étoit de pierres ; que leur mouvement rapide de rotation empêchoit de tomber ; que dans la génération les mâles venoient du côté droit de la mere & les femelles du côté gauche ; que la neige étoit noire ; que les particules dont tous les corps tels que l'or, le sang, les os, le lait sont composés, existoient de toute éternité ; mais qu'elles ne constituoient du sang, de l'or, du lait, du noir ou du verd que lorsque le hazard venoit à en rapprocher une quantité suffisante dans un corps pour y surpasser les particules d'un autre genre, opinion que les Grecs ont désignée

sous le nom d'*Homéoméries* (*). D'ailleurs Anaxagore sembloit ridicule à ses concitoyens ; parcequ'il abandonnoit ses terres à la discrétion de ses moutons, pour se livrer à l'étude de l'Astronomie, dans laquelle ses idées sur le Soleil & sur la voute de pierres du Firmament prouvent qu'il n'étoit pas fort avancé. On le blâmoit de négliger ce qui étoit utile & nécessaire à la vie pour s'occuper uniquement de spéculations abstraites qui sont totalement inutiles & douteuses. On disoit que s'il manquoit de pain dans sa vieillesse il le méritoit bien, vû que sans les secours de Périclès, qui avoit été son disciple, il feroit mort de faim. Ceux qui admettoient un être intelligent & divin regardoient Anaxagore comme un Philosophe amphibie qui allioit leurs opinions avec celles de la Secte Ionique, & se fâchoient de ce qu'il ne faisoit point usage en toute occasion de son *Intelligence* ou *Esprit* ordonnateur. En effet il n'y avoit point recours (†) toutes les fois

(*) Voyez une curieuse & savante exposition du système des homéoméries dans Lucrece Liv. I. vers. 830. & seqq. Voyez aussi Bayle Diction. crit. voce *Anaxagoras*.

(†) Aussi Aristote dit-il de lui : *Anaxagoras*

qu'il pouvoit s'en passer ; alors il expliquoit tous les phénomènes de la nature par l'action & la réaction réciproques des corps. libPlaton dans son *Phædon* fait parler Socrate qui blâme Anaxagore par ce côté & qui montre du mépris pour ses ouvrages. Par la même raison plusieurs Peres de l'Eglise ne l'ont point regardé comme orthodoxe , quoiqu'il joignit un *Esprit* à la matiere. S. Irénée dans son second livre *contre les hérésies* non seulement l'appelle impie , mais encore l'accuse formellement d'Athéisme , & dit que d'autres l'en taxoient pareillement. Clément d'Alexandrie fait sur lui des plaisanteries fort vives que je traduis ici mot à mot ; „ Anaxagore , dit-il , fut le premier qui joignit un *Esprit* à la nature des choses ; mais il n'a point eu des idées convenables de la cause efficiente ; il parle de tourbillons dépourvus d'intelligence , & suppose en même tems une absence d'intelligence & une

tanquam machinâ utitur intellectu ad mundi generationem , & cum dubitat propter quam causam necessario est , tunc eum attrahit. In cæteris vero , magis cætera omnia , quam intellectum , causam ebrum que sũnt , ponit. Métaphysic. Lib. I. cap. 4.

„ inaction dans l'intelligence ” (4). Aristote compare Anaxagore à un Poëte tragique qui tire d'affaire son héros à l'aide d'un miracle lorsqu'il ne peut le sauver par des voies naturelles. En effet, il dit qu'Anaxagore se sert de l'intelligence comme d'un instrument dans la formation du monde & n'en fait usage que lorsqu'il est incertain de la cause par laquelle il existe nécessairement ; dans d'autres occasions il aime mieux assigner aux phénomènes toute autre cause que l'esprit (5). Il y eut néanmoins chez les Anciens & les Modernes des gens qui ont eu des idées plus favorables d'Anaxagore, & le savant Docteur Burnet dans son *Archéologie* (6) trouve que le surnom de l'Esprit qui lui avoit été donné étoit bien plus honorable que les surnoms d'Africain ou d'Asiatique donnés à des Généraux Romains. Anaxagore lui-même étoit assez épris de son propre mérite ; car ayant été exilé, soit comme Athée, pour avoir refusé de regarder les Planetes comme des Dieux, soit comme traître pour avoir conspiré

(4) Stromat. lib. II. pag. 364.

(5) V. Aristot. Métaph. lib. I. cap. 4. J'ai cité ci-dessus le passage d'Aristote en latin.

(6) Liv. I. chap. 10.

avec Périclès, & étant ensuite revenu de son exil, quelqu'un lui dit qu'il avoit eu le malheur d'être privé des Athéniens; à quoi il répondit sur le champ, *ce n'est pas moi qui ai été privé d'eux, mais ce sont eux qui ont été privés de moi* (7).

§. 5. Phérécide de l'Isle de Syros, comme Cicéron & d'autres nous l'apprennent, fut le premier parmi les Philosophes Grecs, qui enseigna par écrit la doctrine de l'Immortalité de l'Ame humaine (8). Cependant Thalès passe pour avoir enseigné la même opinion; mais il ne publia rien (9); & Maxime de Tyr dans sa XXVIII. Dissertation assure avec Cicéron *que Pythagore le Samien, qui étoit disciple de Phérécide, fut le premier parmi les Grecs qui osa soutenir ouvertement qu'il n'y avoit que le corps qui mourût, tandis que l'ame étoit immortelle, n'étant sujette ni à la vieillesse ni à la corruption, & qu'elle existoit avant que de se joindre au corps.* Cela vous prouve que cette opinion est si neuve que l'on trouvoit

(7) Diogen. Laërt. in Anaxagor.

(8) Credo equidem etiam alios; sed (quod literis extet) Pherecydes Syrus primum dixit animos hominum esse sempiternos. Hanc opinionem discipulus ejus Pythagoras maximè confirmavit. *Tusculan. quest. lib. 1. cap.*

(9) V. Diogen. Laërt. in Thalete. segm.

Je ne parle point ici des Poëtes tels qu'Orphée, Homere, ou les plus anciens d'entre eux, qui tous ont visiblement emprunté leurs fictions des Egyptiens, comme on peut s'en convaincre en lisant le premier livre de Diodore de Sicile. Anaxagore avoit pu apprendre sa doctrine des Mages, vû qu'il avoit vingt ans dans le tems de l'expédition de Xerxès, & suivant le rapport de Denis de Phalere, ce fut à cet âge qu'il commença à enseigner la Philosophie dans Athenes (13). Il avoit écouté les leçons d'Anaximene, comme nous l'attéstant Théodoret & Ammien-Marcellin; il avoit aussi voyagé en Egypte; (14) ce qui nous fait voir clairement les sources où il avoit puisé ses notions sur l'*Esprit* ordonnateur ou l'*Intelligence*. Les Grecs avoient appris un grand nombre de dogmes des Mages; c'est-là ce qui fit naître à beaucoup de Savans l'idée d'aller dans leur

hist. nat. lib. 36. & lib. 25. — Diogen. Laërt. in Pythagor. — Isocrat. in laude Busiridis, &c. &c. Clem. Alex. Theodoret. in sermo. contr. Græcos.

(13) V. Diogen. Laërt. in Anaxagor. segm.

(14) V. Theodoret de Græc. affect. Serm. 2. — Idem Melitenior. procem. in Astronom. — Ammian. Marcell. lib. 22. cap.

pays pour se perfectionner dans les sciences.

§. 7. Mais tout cela ne nous apprend point encore quels ont été les premiers inventeurs de la doctrine des Esprits chez les Prêtres Egyptiens, chez les Mages Chaldéens, chez les Brachmanes Indiens & chez les autres Payens. Pausanias décide formellement la question en faveur des Indiens & des Mages; „ *car*, dit-il, „ (15) je sçai que les Chaldéens & les Indiens sont les premiers qui aient avancé que l'ame humaine est immortelle, opinion qu'ils ont persuadée aux Grecs, & sur-tout à Platon fils d'Ariston”. Plusieurs autres Ecrivains Grecs & d'après eux les Romains ont cru comme Pausanias que les Chaldéens étoient du moins les inventeurs de l'Astrologie, sinon de l'Immortalité de l'Ame; mais je pourrois, s'il en étoit besoin, produire une foule de témoins qui attestent que les Chaldéens, dont les Brachmanes étoient les disciples (16), tenoient toute leur

(15) Enim vero primos omnium Chaldæos, & Indorum Magos memoriæ prodidisse novi. esse hominum animos immortales. Assensu deinde sunt eis tum alii Græcorum, tum Aristonis filius Plato. Pausan. in Messenic. lib. 4. pag. 329. édit. Basil. 1557.

(16) V. Diogen. Laërt. in præmio hist. philosoph.

science & leur religion, & par conséquent la doctrine de l'Immortalité de l'Ame, aussi bien que l'Astrologie elle-même, des Egyptiens. Je pourrois faire voir que Macrobe n'a rien dit de trop quand il a nommé l'Égypte *la mere des sciences*, & ses habitans, *les peres des Arts & de la Philosophie*, *les premiers des hommes qui osèrent mesurer les Cieux*, & *les seuls qui fussent versés dans les choses divines*. Ce qui signifie qu'ils étoient les plus grands Théologiens de l'univers (17): mais une pareille recherche n'est point ici nécessaire, il faut se borner à notre sujet.

§. 8. Ceux qui ont attribué aux Chaldéens l'invention de la religion, n'ont point eu d'autre raison de le dire que parce qu'ils s'étoient rendus fameux par l'Astrologie qu'ils apprirent aux Grecs, & par le bruit que firent leurs notions sur les Esprits & les Démons, leur hiérarchie des Anges, la conflagration généra-

(17) Dies quidem hic intercalaris, antequam quintus annus incipiat inferendus, cum Ægypti matris artium ratione consentit. *Macrob. Saturnal. lib. I. cap. 15.* Plato Ægyptios, omnium philosophiæ disciplinarum parentes, secutus est. *Somnium Scip. lib. I. cap. 10.* quos constat primos omnium cælum scrutari & metiri ausos. *ibidem cap. 21.* Imitatus Ægyptios solos divinarum rerum omnium confcios.

le du monde, & d'autres opinions pareilles. Mais cette assertion est renversée par plusieurs autorités plus anciennes & plus nombreuses. Hérodote, le pere de l'histoire, dit que les Egyptiens furent les premiers qui instituerent des assemblées, des cérémonies pompeuses, des processions en l'honneur des Dieux, & que ce fut d'eux que les Grecs les apprirent ; il en donne pour preuve que ces choses étoient en usage parmi les Egyptiens de tems immémorial, tandis que les Grecs ne les pratiquoient que depuis peu de tems.

Tout le monde convient que les Athéniens tenoient une grande partie de leur culte de Cécrops leur premier Roi, qui étoit un Egyptien. Ils tenoient encore plusieurs usages de Danaüs & de ses filles qui étoient du même pays ; les mysteres d'Eleusis & de Samothrace n'étoient que des imitations de ceux d'Isis & d'Osiris. A l'égard de l'Astrologie, Hérodote (18) prétend que, „ les Egyptiens imagine-
 „ rent les premiers de consacrer des mois
 „ & des jours à chaque Divinité, & que
 „ d'après le jour auquel un homme étoit
 „ né ils décidoient quel devoit être son
 „ sort, comment il devoit vivre & quel

(18) V. Herodot. lib. II. cap.

„ doit être son genre de mort ; & que
 „ ceux d'entre les Grecs qui se livrerent
 „ à la Poësie firent usage de leurs idées ”.
 Cela est encore confirmé par Dion Cas-
 sus (19) qui dit que la disposition des
 „ jours suivant les sept Planetes étoit
 „ une invention des Egyptiens , qui ne
 „ fut communiquée aux autres Peuples
 „ que fort tard , & qu'elle étoit totale-
 „ ment inconnue des anciens Grecs. Hé-
 „ rodote nous apprend encore que les
 „ Egyptiens furent les premiers qui dis-
 „ tinguerent par des surnoms les douze
 „ grands Dieux que les Grecs ont em-
 „ pruntés d'eux , & qu'ils furent pareille-
 „ ment les premiers qui dressèrent des
 „ Autels, des Statues, des Chapelles aux
 „ Dieux & qui sculpterent des animaux
 „ en pierre (20). Ce sentiment est con-
 „ firmé par Lucien dont voici les propres
 „ paroles. „ On prétend que les Eryp-
 „ tiens furent les premiers qui eurent la
 „ connoissance des Dieux , qui bâtirent
 „ des Temples, & des Chapelles, & qui
 „ établirent des assemblées; ils furent en-
 „ core les premiers qui entendirent les
 „ noms ou les mots sacrés, & qui ensei-
 „ gnerent le langage sacré ; mais peu

(19) V. Dio Cass. hist. lib. 37.

(20) V. Hérodote. lib. II. cap.

„ après les Assyriens apprirent des Egyptiens la doctrine des Dieux ; alors ils bâtirent comme eux des temples & des chapelles ou niches où ils placèrent des images & des statues ; cependant dans les anciens tems les temples des Egyptiens n'avoient point de statues (21). Voilà des passages qui sont décisifs contre les Assyriens & les Grecs. Mais voyons ce que Diodore de Sicile nous dira des Mages en particulier. „ Les Egyptiens, dit-il, assurent que plusieurs colonies sont sorties de leur pays pour se répandre dans le monde. Belus, qui passe pour le fils de Neptune & de Libye, conduisit une colonie dans le pays de Babylone, & ayant fixé son séjour sur les bords de l'Euphrate, suivant la maniere des Egyptiens il institua des Prêtres, qu'il exempta de toutes les charges publiques. Ceux-ci sont appelés *Chaldéens* par les Babyloniens, ils observent les astres à l'exemple des Prêtres, des Philosophes & des Astrologues d'Egypte”. (22) Cela est encore appuyé par Pausanias qui dit *que Belus*

(21) V. Lucian de Deâ Syriâ. princip. pag. 656, 657. tom. 2. Edit. varlor.

(22) V. Diodor. Sicul. lib. I. Sect.

le Babylonien reçut son nom d'un autre Babilus Egyptien, qui étoit fils de Libye (23). Diodore de Sicile répète encore ailleurs que les Egyptiens affuroient que les Chaldéens de Babylone descendoient d'eux ; & qu'ils avoient appris de leurs Prêtres l'Astrologie qui leur avoit acquis tant de réputation (24).

Je ne vous fatiguerai point d'un plus grand nombre de preuves. Il est certain que les Egyptiens ne manquèrent pas d'occasions pour répandre leur doctrine en Asie aussi bien qu'en Afrique, sur-tout avant la fondation de la Monarchie Assyrienne, par les conquêtes de Sésostris & de ses successeurs, qui pénétrèrent jusqu'aux Indes & allèrent plus avant qu'Alexandre le Grand ne fit plusieurs siècles après. Sésostris fut aussi dans la Thrace & dans quelques parties de l'Europe. Necessos, autre Roi d'Egypte, passe pour avoir enseigné des rites mystérieux aux Mages ; pour lors les Princes ne dédaignoient point les sciences (25). En effet

(23) V. Pausanias Messeniæ. sive lib. 4.

(24) V. Diodor. Sicul. lib. I. Sect. °

(25) V. Quique magos docuit mysteria vana
Necessos.

» fet Porphyre nous dit que la race des
 » Mages étoit si respectée chez les
 » Perfes que Darius fils de Hyftas-
 » pe voulut que l'on gravât sur son tom-
 » beau qu'il avoit été le chef des Ma-
 » ges (26).

Je ſçai que les Juifs & une foule de
 Chrétiens prétendent que les Egyptiens
 reçurent toutes leurs ſciences d'Abraham
 qui étoit Chaldéen de nation & non de
 profeſſion ; c'eſt-à-dire d'un étranger qui
 ne vécut que deux ans chez eux. Ce-
 pendant la Génèſe ne fait pas mention de
 ſon grand ſavoir, & ſ'il eût eu des con-
 noiſſances ſi merveilleuſes dans l'Aſtrono-
 mie ou dans toute autre ſcience, pour-
 quoi ne prit-il pas la même peine pour les
 enſeigner à ſes compatriotes qu'aux Égypti-
 tiens ? en effet les Hébreux ſes descen-
 dans furent le peuple le plus ignorant des
 Orientaux, au point que dans les actes
 des Apôtres il eſt dit de Moÿſe non qu'il
 étoit verſé dans les ſciences d'Abraham,
 mais qu'il avoit été élevé & inſtruit dans
 les ſciences des Egyptiens. Le Pentateu-
 que lui-même fait mention de leur reli-
 gion & de leurs ſciences qui étoient anté-
 rieures de beaucoup à la loi de Moÿſe ;

(26) V. Porphyr. de abſtinent. animal. lib. 4.
 ſect.

ce qui prouve incontestablement l'antiquité de cette nation.

§. 9. Après avoir ainsi rendu justice aux Egyptiens, & après avoir prouvé que ce sont eux qui ont enseigné la religion & les sciences aux Chaldéens & à tous les peuples de l'Orient ainsi qu'aux Grecs, je vais actuellement faire voir que ces mêmes Egyptiens furent parmi les Payens les premiers qui enseignèrent le dogme de l'Immortalité de l'Ame, ainsi que les doctrines qui en dépendent ; telles que celles du Paradis, de l'Enfer, des Séjours intermédiaires, des Spectres, des Visions, de la Magie, de la Nécromancie, des différentes especes de Divinations. Hérodote, qui vécut longtems dans leur pays, qui avoit conversé familièrement avec leurs Prêtres, qui distingue avec soin ce qu'il a vu & examiné par lui-même de ce qu'il n'avoit qu'entendu dire, & de ce qui étoit fondé sur des bruits populaires, qui eut occasion de faire des recherches exactes dans leurs antiquités & leurs opinions s'exprime là-dessus de la façon la plus positive. „ Les „ Egyptiens, *dit-il*, ont été les premiers „ qui aient soutenu que l'ame de l'homme est immortelle, qu'après la mort „ du corps elle passe dans quelqu'animal

qui vient de naître, & que quand elle a parcouru successivement toutes les especes d'animaux de la terre, de l'air & des eaux, elle rentre de nouveau dans le corps d'un homme qui vient de naître; cette révolution se fait dans l'espace de trois mille ans. Quelques Grecs ont fait usage de cette doctrine, qu'ils ont donnée comme de leur propre invention, les uns plutôt, les autres plus tard; mais quoique leurs noms me soient très-bien connus je m'abstiens de les écrire" (27). Diodore de Sicile y supplée & nous apprend qui étoient ces Grecs: c'étoit Orphée, Musée, Mésampe, Dédale, Homere, Licurgue, Solon, Platon, Pythagore, Eudoxe, Démocrite, Anopis, auxquels quelques-uns en joignent d'autres. (28) Mais, sans faire mention des autres, nous voyons que c'est chez les Egyptiens que Pythagore avoit puisé sa doctrine de la *Métempseuse* ou transmigration des ames, dont j'aurai occasion de parler encore avant de finir ce que j'ai à dire sur cette matiere. Il en fut de même de beaucoup d'autres dogmes; cependant, comme je

(27) V. Herodot. lib. II. cap.

(28) V. Diodor. Sic. lib. I. sect.

J'ai déjà fait entendre , les Grecs ayant appris des Mages la plus grande partie de ce qu'ils savoient en Astronomie & en Astrologie , les prirent pour les inventeurs de ces Sciences. En effet leurs colonies en Asie & dans les Isles Ioniennes les mettoient à portée de converser avec les Mages bien plus aisément qu'avec les Egyptiens , qu'ils connurent très-peu jusqu'à ce que leur pays eût été conquis par les Perses & jusqu'au tems d'Alexandre le Grand ; ce ne fut qu'alors qu'ils y voyagerent en grand nombre.

§. 10. Les Getes tenoient le dogme de l'Immortalité de l'Ame de Zamolxis leur compatriote qui avoit été l'esclave & le disciple de Pythagore , & qui trouva le moyen de devenir non seulement le Législateur des Scythes , à qui il porta la doctrine de la vie future ; mais encore qui par ses bienfaits excita tellement leur reconnaissance & leur respect qu'après sa mort ils lui rendirent un culte comme à un Dieu (29). L'idée d'échanger la vie présente pour une meilleure les rendoit intrépides dans les combats & leur faisoit

(29) V. Herodot. lib. IV. — Strabo. lib. 16.
 — Mnafeas & Hellanicus in etymologico magno.
 — Porphy. in vita Pythagor. — Diogen. Laërt.
 in Pythagorâ. segm.

braver les dangers les plus grands ; ils étoient durant la mêlée encouragés par leurs Poëtes, qui, de même que les *Bardes* des Gaulois, étoient la mémoire des Guerriers qui périssoient à la guerre (30).

Les Druides des Gaulois dont étoient descendus ceux de la Grande-Bretagne, qui admettoient la même doctrine que les Getes, & qui enseignoient la métempychose, (31) avoient emprunté leurs lettres des Grecs & probablement leur philosophie, comme Jules César le dit en termes exprès (32). Cela pouvoit s'être fait à l'aide de Marseille, colonie très-ancienne des Grecs, fameuse par ses arts & ses connoissances. D'ailleurs ils pouvoient avoir eu quelque communication avec les habitans de la grande Grece, qui faisoit partie de l'Italie, ainsi qu'avec les Germains, qui de même que les Gaulois étoient souvent compris sous le nom de Celtes, & qui pouvoient avoir reçu de

(30) V. Pomponius Mela lib. II. cap. 2.

(31) César de Bello Gallico lib. VI. Pompon. Mela lib. III. cap. 2. — Amulian. Marcell. lib. 15 cap.

(32) Cum in reliquis ferè rebus, publicis privatisque rationibus, Græcis litteris utantur. lib. VI. de Bello Gallico. cap. 13.

proche en proche la doctrine de Zamolxis. De quelque maniere que les Gaulois eussent reçu cette doctrine, voici ce que Lucain dit de ces peuples. „ Les peuples du Nord sont heureux dans leur erreur ; „ la crainte de la mort ne fait aucune impression sur eux ; de-là vient l'ardeur „ avec laquelle ils s'exposent dans les „ combats ; leurs âmes hautaines leur „ font braver la mort & ils regardent „ comme une lâcheté d'épargner une vie „ dont ils jouiront encore par la suite ” (33).

§. III. Quoique j'aye suivi cette opinion jusques dans la source ; cependant, Madame, votre question n'est point encore résolue ; il faut que je vous explique comment les Egyptiens, sans le secours de la révélation divine, ont pu enfanter ce système. Je répons que leurs cérémonies funebres, leur méthode pour transmettre la mémoire des hommes qui s'étoient distingués par leur mérite, paroiss-

- (33). — Certè populi, quos despicit Arctos :
 Felices errore suo, quos ille timorum
 Maximus haud urget lethi metus, inde
 ruendi
 In ferrum mens prona viris, animæque capaces,
 Mortis, & ignavum reditura parcere vitæ,
 Lucanus, Pharsal. Lib. I. vers.

sent avoir donné lieu à cette opinion. Vous sçavez qu'ils étoient dans l'usage d'embaumer les corps des morts , qu'ils dépofoient dans des grottes fouterraines , où ils se confervoient entiers pendant des milliers d'années ; de sorte que même avant que l'on eût inventé l'idée de la féparation de l'ame du corps ou de son immortalité , on difoit dans le langage ordinaire qu'un tel homme étoit fous terre , qu'il avoit été transporté de l'autre côté de la riviere d'Achéruſe par *Charon* ; c'étoit le nom du Nautonnier chargé de cette fonction publique ; qu'il refoit dans les Champs Elyfiens , qui étoient le lieu de la fépulture des habitans de Memphis.

Une maniere que les Egyptiens avoient de perpétuer les événemens confiftoit à donner aux conftellations les noms des perſonnes & des chofes mémorables ; ces monumens étoient en effet les plus propres à en éternifer le fouvenir , vû qu'ils font à l'abri de la violence des hommes , des animaux & des injures du tems. Cette coutume paſſa des Egyptiens à d'autres nations qui donnerent pareillement & dans la même vue de nouveaux noms aux aftres . C'eſt ainſi que dans les commencemens on monroit dans le ciel *Isis* , *Oſiris* , *Anubis* , *Tauth* , & l'on expliquoit

leur histoire; on disoit que Suphis, Séthos, Phanès, & Mofès étoient sous terre: le vulgaire, toujours dépourvu de réflexion, entendant les Savans parler continuellement de quelques personnages résidans dans les étoiles, se persuada qu'ils y faisoient réellement leur séjour, & que les autres demeuroient sous la terre; parceque, comme dit Cicéron, *les corps morts tombant à terre & étant couverts de terre, on croyoit que les morts passoient là le reste de leur vie* (34). Il remarque que cette croyance donna lieu à un grand nombre d'erreurs, & sur-tout à toutes les fables effrayantes des Enfers.

§. 12. Je parlerai dans une autre occasion plus au long de la vie de ceux qu'on croyoit placés dans les astres; ce sera dans la dissertation que je vous ai promise sur l'origine de l'idolâtrie. Quant à présent je vais continuer à examiner les cérémonies funebres qui ont donné lieu à tant d'opinions relatives à un état futur en Egypte, dans plusieurs contrées de l'Asie, en Europe & particulièrement dans la Grèce. Diodore de Sicile dans le premier livre de sa Bibliothèque, qui est un

(34) *In terram cadentibus corporibus, hinc homo testis, sub terrâ censent reliquam vitam agi mortuorum.* Tusculan. quæst. lib. I. cap.

ouvrage très-précieux, rapporte au long les cérémonies pratiquées dans les funérailles des Egyptiens ; il nous apprend qu'ils avoient le secret d'embaumer les corps si parfaitement qu'au bout de plusieurs siècles on y trouvoit les mêmes traits ; après quoi il continue en ces termes. „ Les parens du mort qui doit être „ enterré avertissent les Juges, aussi bien „ que la famille & les amis, du jour de ses „ funérailles ; après avoir donné son nom „ ils certifient qu'il sera transporté dans „ tel tems au-delà, du Lac. Pour lors il „ s'assemble plus de quarante Juges qui „ prennent séance en demi-cercle dans un „ lieu préparé sur le bord du Lac ; pendant „ ce tems la barque est conduite vers cet „ endroit par un Nautonnier que les E- „ gyptiens nomment *Charon* dans leur lan- „ gue. Voilà, selon eux, surquoi Or- „ phée, qui avoit vu cet usage lorsqu'il „ voyageoit parmi eux, avoit composé „ sa fable des Enfers, qui est en partie „ fondée sur ce qu'il avoit vu réellement „ & en partie sur des inventions de son „ propre cerveau ” (35).

Diodore continue ensuite à raconter que chacun étoit en droit d'accuser le

(35) V. Diodor. Sicul. Biblioth. lib. I. sect.

„ les fictions des Enfers”. Un peu plus
 „ bas il nous assure comme témoin oculaire
 „ que „ la prairie que l'on feignoit être la
 „ demeure des morts étoit un lieu placé
 „ près du Lac d'Achéruſe à peu de diſ-
 „ tance de Memphis, dont les environs
 „ étoient remplis de prairies charmantes
 „ & de bocages plantés de Lotos & de
 „ Calamus ; & ce n'eſt point impropre-
 „ ment que ces lieux paſſoient pour être
 „ le ſéjour des morts, vû que c'étoit là
 „ que ſe trouvoient les plus belles ſépul-
 „ tures des Egyptiens, dont les cadavres
 „ transportés au delà de la riviere & du
 „ Lac Achéruſe étoient placés dans des
 „ grottes ou niches deſtinées à cet uſa-
 „ ge. Les autres fictions des Grecs ſur
 „ l'Enfer s'accordent encore avec ce qui
 „ ſe pratique en Egypte juſqu'à ce jour ;
 „ car la barque deſtinée à transporter les
 „ corps eſt appellée *Baris*, & l'on don-
 „ ne une piece de monnoie de la valeur
 „ d'une obole pour le paſſage au Nauton-
 „ nier, que l'on nomme *Charon* dans la
 „ langue du pays. On dit auſſi que près
 „ de ces lieux eſt le temple de la téné-
 „ breuſe *Hécate*, & qu'on y voit les por-
 „ tes du *Cocyste* & du *Létbé*, fermées par
 „ des verroux d'airain. On y trouve
 „ encore les portes de la Vérité près des-

„ quelles est la statue de la justice, qui est sans tête. On voit beaucoup d'autres choses parmi les Egyptiens qui ont donné lieu à nos fables, elles sont désignées par les mêmes noms, & l'on y observe les mêmes usages ” (36).

Voilà une façon toute naturelle de rendre compte de l'origine des fictions poétiques sur les Champs Elysiens, sur *Charon*, sur la pièce de monnaie, sur les différentes demeures des ames séparées des corps & sur les portes des Enfers. Toutes les autres origines sont fausses ou du moins évidemment absurdes & incertaines. Tout l'ouvrage de Diodore de Sicile mérite d'être lu, mais j'en ai tiré ce qui avoit rapport à mon sujet.

§. 13. Je crois, Madame, vous avoir montré la maniere dont l'opinion de l'Immortalité de l'Ame & les conséquences qu'on en a tirées, sont passées des Egyptiens aux Grecs, qui les ont répandues dans leurs colonies d'Europe & d'Asie, & qui les ont communiquées aux Romains dont la religion & les loix venoient des Grecs. Je vous ai fait voir les progrès de ce dogme chez les Scythes, les Germains, les Gaulois & les Britons. J'ai

encore montré que d'Egypte où il avoit été enfanté, ce dogme étoit passé aux Chaldéens & aux Indiens qui l'ont répandu chez tous les peuples Orientaux. Il n'est point surprenant que cette doctrine ait été reçue avec un empressement universel, quoiqu'elle ne fût pas fondée pour les Payens sur des motifs aussi réels, que pour nous. En effet, elle flattoit les hommes de l'espoir d'obtenir ce qu'ils desiroient le plus fortement, c'est-à-dire de continuer à exister au delà même du trépas. En effet il est peu d'hommes qui puissent supporter l'idée de cesser d'exister quelque part; la plupart même préfèrent une existence malheureuse à la non-existence.

Tel étoit le fondement du dogme de l'Immortalité de l'Âme chez les peuples qui n'étoient point éclairés des lumières de la révélation. Les peres adopterent cette doctrine, ils l'enseignèrent à leurs enfans, elle fit partie de l'éducation de tous les hommes, comme il arrive à toutes les opinions qui sont universellement reçues; ainsi les Savans eux-mêmes la crurent avant d'avoir des motifs pour la croire. Il est vrai que le vulgaire, qui n'est point dans l'usage de réfléchir, reçut cette doctrine, comme il fait encore aujourd'hui, sur parole & en s'en rapportant à

l'autorité ; mais il n'en fut pas de même des Philosophes qui imaginerent un grand nombre d'argumens pour prouver l'existence ~~separée des ames~~ & leur éternelle durée. Ils comprirent que leurs propres pensées ou que leurs idées étoient immatérielles & n'avoient rien de commun avec l'étendue. Ils découvrirent de la liberté dans leurs volontés, & des mouvemens spontanés au dedans de leurs propres corps ; ils virent un conflit continuel entre leurs passions & leur raison ; ils firent un grand fond sur leurs rêves, & ils crurent quelquefois éveillés qu'ils avoient eu des présages des dangers qui les menaçoient. Ils s'appercurent que les hommes avoient une soif inextinguible pour la science, des idées confuses de l'avenir, & desiroient une félicité qui n'eût jamais de fin ; ils conclurent que toutes ces choses procédoient nécessairement d'un être distingué du corps, qui se mouvoit de lui-même & qui par conséquent devoit être immortel, vu que chaque molécule de matiere est mise par quelque cause extérieure, & que ce qui se meut de soi-même ne peut jamais perdre la faculté de se mouvoir.

Le dogme de l'Immortalité de l'Âme fut pareillement soutenu chez les Payens.

par des Législateurs, dont plusieurs ne le croyoient point eux-mêmes; mais ayant remarqué qu'il y avoit des hommes vertueux naturellement ou par tempérament, tandis que d'autres ne pouvoient être rendus tels que par le moyen des récompenses & des châtimens, ils adopterent cette opinion comme propre à influer sur les hommes dans toutes les circonstances, & ils leur persuaderent que les méchans étoient assurés d'être punis de leurs crimes dans une autre vie, quand même ils auroient trouvé le secret d'échapper dans celle-ci à la rigueur des loix; & que les bons y recevroient pareillement la récompense que souvent en ce monde on refuse à la vertu.

D'autres ont cru que cette opinion étoit plutôt fondée sur la raison que sur des vues politiques, & ils se sont efforcés de prouver que cette doctrine étoit vraie, parcequ'elle étoit conforme à la bonté & à la justice du plus sage des êtres. Il y eut de grandes disputes au sujet de la préexistence de l'ame, de son essence, de sa durée, de sa jonction avec le corps & de sa séparation d'avec lui; on écrivit là-dessus un grand nombre d'hypothèses ingénieuses & subtiles; mais un plus grand nombre encore qui furent absurdes, ex-
tr

travagantes & impossibles. Les philosophes modernes n'ont pas mieux réussi sur ce point que ceux de l'antiquité; à peine s'en trouve-t-il deux qui soient du même avis là-dessus; cependant il me paroît que les modernes n'ont pas le même droit que les anciens d'examiner cette matiere; ils devroient humblement se soumettre à l'autorité de notre Sauveur Jésus-Christ, qui est venu nous manifester l'immortalité & la vie.

§. 14. Il n'est pas surprenant qu'une opinion qui n'étoit pas mieux fondée que celle de l'Immortalité de l'Âme ne l'étoit chez les Payens; parût douteuse ou même entièrement absurde à beaucoup d'entr'eux. Des Sectes entieres, & entre autres celle des Epicuriens, rejetterent ce (*)

(*) Voyez Lucrece de *rerum naturâ*. Lib. 3. vers. 418. & seqq. Il y prouve par trente argumens la plupart très-solides, que l'ame meurt avec le corps; & cette doctrine si vraie, si conforme à la saine raison, en un mot si utile aux hommes (car la vérité ne peut jamais nuire) ne sauroit leur être enseignée de trop bonne heure. Toutes les idées religieuses, même les plus consacrées chez toutes les nations policées, sont incompatibles avec une bonne morale & une législation sagement instituée, & les Théologiens ignorans ou de mauvaise foi qui font tant d'efforts pour prouver l'immortalité de l'ame, la liberté de l'homme, la nécessité d'un culte extérieur ou intérieur, la vérité

système; dans d'autres Sectes on détruit
 soit totalement l'existence séparée de l'a-
 me après la mort en supposant qu'elle se
 réunissoit à l'ame du monde; par qui el-
 le étoit absorbée. Mais dans toutes les
 Sectes il se trouva toujours des hommes
 qui nierent l'immortalité de l'ame, quoi-
 que dans leurs écrits ils s'accommodaient
 au langage & à la croyance du peuple.
 En effet nous trouvons que la plupart des
 Philosophes avoient deux sortes de doc-
 trines, l'une intérieure & cachée, &
 l'autre extérieure ou publique; la dernie-
 re étoit destinée à tout le monde indis-
 tinctement, tandis que la première n'é-
 toit communiquée qu'aux amis avec pré-
 caution ou à des personnes capables de la
 recevoir & qui ne pouvoient pas en fai-
 re un mauvais usage. Pythagore lui-mê-
 me ne croyoit point à la Métempychose
 ou transmigration des ames qui le rendit
 si fameux à la postérité. Suivant la doc-

de la révélation & l'existence d'un Régulateur uni-
 versel, ne sont pas seulement les détracteurs de la
 raison humaine, ils sont encore les plus grands en-
 nemis du bonheur de leurs semblables; puisqu'ils
 s'opposent aux progrès de la vérité & de la vertu
 sans lesquelles il n'y a point de félicité pour
 l'homme. Note de Mr. Fréret trouvée sur son
 exemplaire Anglois de ces *Lettres* de Toland &
Serena.

trine secrète il ne vouloit indiquer par là que la révolution éternelle des formes de la matiere, ces vicissitudes & ces changemens continuels qui dénaturent les êtres & les transforment les uns dans les autres. C'est ce qu'on voit dans les animaux & les végétaux qui deviennent des parties de nous-mêmes, comme nous devenons des parties d'eux, & qui contribuent à la formation d'une infinité d'êtres dans la nature, dans la combinaison desquels ils entrent. C'est ainsi que la terre se change en eau, l'eau se change en air, l'air en matiere Ethérée, &c. Mais dans la doctrine extérieure ou populaire, Pythagore, à l'aide d'une façon de s'exprimer équivoque, faisoit entendre au vulgaire que les hommes seroient transformés en des animaux de différentes especes après leur mort, afin de les détourner efficacement du crime.

Faites attention, Madame, à la façon dont s'exprime Timée de Locres, le disciple & l'ami de Pythagore ; „ si quel-
 „ qu'un, *dit-il*, s'obstine dans ses dérè-
 „ glemens il sera puni par les loix, &
 „ suivant la doctrine qui le menace de
 „ châtimens célestes dans les enfers ; &
 „ qui annonce que les esprits malheureux

subiront des supplices cruels & tous les
 tourmens que le Poëte d'Ionie a décrits
 d'après les anciennes traditions. Car
 comme nous employons toutes sortes
 de remedes pour guérir les personnes
 malades lorsqu'elles refusent ceux qui
 sont les plus salutaires, nous retenons
 dans l'ordre par des raisons fausses les
 esprits des hommes, lorsqu'ils ne veu-
 lent point se laisser gouverner par des
 raisons véritables. Il est donc néces-
 saire d'employer ces supplices *étrangers*
 & de dire qu'il y aura une transmigra-
 tion des ames, que celles des lâches
 passeront dans des corps de femmes,
 que celles des assassins passeront dans
 des animaux féroces pour être châtiés,
 que celles des débauchés passeront dans
 des boucs & des pourceaux, que cel-
 les des hommes vains & inconstans pas-
 seront dans des animaux qui volent dans
 les airs, que celles des gens oisifs,
 paresseux, indisciplinables passeront
 dans les poissons qui vivent sous les
 eaux " (*).

Quant aux fictions qu'Homere nous a

(*) Timée de Locres *de animâ mundi* pag. 565.
 566. Inter opuscula mythologica, physica & Ethî-
 ca. Edit. Thom. Gale. Amst. 1688.

différes sur les tourmens des Enfers, j'ai déjà fait voir qu'il les avoit empruntées des Egyptiens. Timée de Locres les appelle *des supplices étrangers*, parce que Pythagore tenoit cette doctrine des Prêtres Egyptiens.

§. 15. Quoique quelques-uns d'entre les Poètes enseignassent dans leurs ouvrages le dogme de l'Immortalité des Ames, embelli par leurs fictions, plusieurs d'entre eux le rejettoient entièrement. Il est aisé de le prouver par leurs propres paroles. „ Il n'y a rien après la mort, dit „ Seneque; la mort elle-même n'est „ rien, elle n'est que le dernier terme „ d'une course rapide; que les gens avides de l'avenir perdent leurs espérances, que les lâches se défassent de „ de leurs craintes. Si vous demandez „ où vous serez après votre mort, c'est „ où sont les êtres qui ne sont point encore nés. Le tems avide & le chaos nous dévorent; la mort en même tems qu'elle détruit le corps, n'épargne pas „ plus l'ame; ce qu'on raconte du Ténare, de l'Empire cruel de Pluton, de „ Cerbere qui défend l'entrée de son séjour, sont de vains bruits, des mots „ vuides de sens, & ne sont que des ré-

„ ves semblables à ceux qui troublent un
 „ sommeil inquiet ” (37).

Il me paroît que la raison la plus forte
 que *w/ on puisse alléguer* de l'incrédulité
 des Poëtes, c'est la conscience qu'ils a-
 voient d'être eux-mêmes les inventeurs
 des fictions, qu'ils débitoient sur l'état
 futur des ames. En effet il n'est pas pro-
 bable qu'un seul d'entre eux pût croire les
 descriptions qu'ils faisoient des Champs
 Elysiens, ni celles qu'ils donnoient en ter-
 mes si énergiques des tourmens de l'En-
 fer. Virgile qui nous a donné la descrip-
 tion la plus exâcte & la plus détaillée des
 régions infernales, ne laisse pas de suivre
 le sentiment d'Epicure & de s'écrier avec
 un enthousiasme philosophique : „ heureux

- (37) Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil,
 Velocis spatil meta novissima.
 Spem ponant avidi; solliciti metum.
 Quæris quo jaceas post obtum loco ?
 Quo non nata jacent.
 Tempus nos avidum devorat & chaos.
 Mors individua est noxia corpori,
 Néc parcens animæ. Tanara, & aspera
 Regnum sub domino, limen & obsidens
 Custos non facill Cerberus ostio,
 Rumores vacui, verbaque inania
 Et par sollicito fabula somnio.

TROAD. ACT. 2. in fine.

PHILOSOPHIQUES. 27

» celui qui a su approfondir les vraies
 » causes ! qui a pu fouler aux pieds les
 » terreurs & les décrets du Destin inexo-
 » rable, & mépriser les bruits de l'avare
 » Achéron (38).

Ja ne finirois point si je vous rappor-
 » tois tous les passages d'Horace, de Juve-
 » nat & de beaucoup d'autres Poëtes qui
 » tournent en ridicule les fables sur l'Enfer.
 » Cornelius Severus s'est expliqué là- dessus
 » d'une façon si positive dans son Poëme sur
 » le Mont Etna, qu'il ne reste rien à y
 » ajouter. „ La plupart des choses que
 » l'on nous raconte sont, dit-il, des faus-
 » setés; ce sont les Poëtes qui ont vu
 » dans leurs vers les Mânes errans dans
 » les tristes royaumes de Pluton. Ce
 » sont les Poëtes dont les mensonges ont
 » inventé les ondes du Styx, & le chien
 » des Enfers. Ce sont eux qui ont étendu
 » du Titye sur sept arpens de terre; ce
 » sont eux, pauvre Tantale, qui te tour-
 » mentent par la faim & la soif; ce sont
 » eux qui vantent vos jugemens, Minos

(38) Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
 Atque metus omnes & inexorabile fatum
 Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis
 avari.

VIRGIL. GEORG. LIB. II, V. 450.

„ & Æacus, sur les ombres; ce sont eux
 „ qui font tourner la roue d'Ixion; ce
 „ sont eux qui forgent toutes les fables
 „ dont ils placent la scène dans les en-
 „ traîlles de la terre, qui fait qu'il n'en
 „ est rien. La terre ne leur suffit point;
 „ ils veulent approfondir la nature des
 „ Dieux, ils ont l'audace de vouloir avec
 „ leurs yeux pénétrer jusques dans les
 „ cieus qui leurs sont étrangers & dont
 „ ils seront exclus (39). Vous m'accu-
 „ serez peut-être de manquer de charité
 „ en excluant ainsi les Poètes du Paradis;
 „ mais indépendamment qu'ils le méritent,
 „ pour les outrages qu'ils ont faits à la vé-

- (39) Plurima pars scenæ rerum est fallacia: vates
 Sub terris nigros viderunt carmine Manes,
 Atque inter cineres Ditis pallentia regna.
 Mentiti vates stygias undasque, canesque,
 Hi Tityon septem stravere in jugera frædum;
 Sollicitant magna te circum, Tantale,
 pœna,
 Sollicitantque siti; Minos, tuaque, Æace,
 in umbris
 Jura canunt: iidemque rotant Ixionis or-
 bem;
 Quidquid & interius falsi sibi conscia terra est.
 Non est terra fati: speculantur numina di-
 vûm,
 Nec metuunt oculos alieno admittere cælo.

V. CORNEL. SEVER. ETNA. VER.

rité, je ne leur fais pas grand tort, vu qu'ils n'ont point à craindre un Enfer qu'ils ont eux-mêmes inventé.

§. 16. Les raisons sur lesquelles s'appuyoient ceux qui nioient l'immortalité de l'ame, soit qu'ils fussent Poètes ou Philosophes, sont rassemblées en peu de mots dans un passage du septieme livre de Pline l'ancien. „ Il y a, dit-il, plusieurs opinions & conjectures incertaines sur le sort des ames après la sépulture des corps. Mais après la mort l'état de tous les hommes est le même qu'avant leur naissance; & à la suite du trépas le corps ou l'ame sont aussi dépourvus de sentiment qu'avant de naître. Cependant la vanité des hommes s'étend encore aux siecles futurs, & fait qu'ils se promettent une vie nouvelle au moment de leur mort; les uns supposent l'ame immortelle, d'autres disent qu'elle passe dans d'autres corps, d'autres donnent du sentiment à ceux qui seront dans les Enfers & rendent un culte aux Mânes en faisant un Dieu de celui qui a déjà cessé d'être un homme. Comme si la maniere de respirer de l'homme différoit de celle des autres animaux; & comme si plusieurs êtres auxquels on n'accorde point l'im-

» mortalité ne duroient pas plus long-
 » tems que lui. Mais quelle consistance
 » ou quel corps l'ame a-t-elle par elle-
 » même ? De quelle matiere est-elle com-
 » posée ? D'où lui vient la pensée ? Com-
 » ment peut-elle voir, entendre, tou-
 » cher ? Quelles sont ses fonctions ? Quels
 » biens peut-elle éprouver sans avoir l'u-
 » sage des sens ? Quel peut être son sé-
 » jour ? Quelle multitude d'ames a-t-il dû
 » s'amasser depuis tant de siècles ? Ce
 » sont-là, sans doute, des fables propres
 » à endormir des enfans ; ce sont des fic-
 » tions qui n'ont pour base que le desir
 » de ne jamais cesser d'exister. Nous vo-
 » yons la même extravagance dans l'usa-
 » ge de conserver les corps & dans l'i-
 » dée qu'ils revivront un jour, comme
 » l'a promis Démocrite, qui n'est pas lui-
 » même ressuscité. Peut-il y avoir rien
 » de plus insensé que d'imaginer que la
 » vie puisse se renouveler par la mort ?
 » quel repos les hommes auront-ils si l'a-
 » me conserve la faculté de sentir lors-
 » qu'elle s'est élevée en haut ou lors-
 » qu'elle n'est plus qu'une ombre dans les
 » enfers ? Il est certain que ces idées flat-
 » teuses, fondées sur la crédulité, nous
 » font perdre les avantages de la mort
 » qui est un des plus grands biens de la

PHILOSOPHIQUES. 99

, nature; elles ne servent qu'à doubler
 , les chagrins d'un mourant lorsqu'il se
 , persuade qu'il peut encore souffrir dans
 , l'avenir. **libi** En effet, s'il est doux de vi-
 , vre, à qui peut-il être avantageux d'a-
 , voir vécu? Combien est-il plus aisé &
 , plus sûr de s'en rapporter à soi-même,
 , à sa propre expérience, & de se rassu-
 , rer par l'idée de ce qu'on étoit avant de
 , naître" (40)!

(40) Post sepulturam variæ manum ambages.
 Omnibus à supremâ die eadem quæ ante primum;
 nec magis à morte sensus ullus aut corpori aut
 animæ, quàm ante natalem. Eadem enim vani-
 tas in futurum etiam se propagat, & in mortis quo-
 que tempore ipsa sibi vitam mentitur: alias im-
 mortalitatem animæ; alias transfigurationem; alias
 sensum inferis dando, & manes colendo, Deum-
 que faciendo qui jam etiam homo esse desierit.
 Cæu verò ullo modo spirandi ratio homini à cæ-
 teris animalibus distet; aut non diuturniora multa
 in vita reperiantur, quibus nemo similem divinat
 immortalitatem. Quod autem corpus animæ per
 se? quæ materia? ubi cogitatio illi? Quomodo
 visus, auditus, aut qui tangit? Quis usus ejus?
 Aut quod sine his bonum? Quæ deinde sedes?
 Quantavæ multitudo tot sæculis animarum velut
 umbrarum! puerilium ista deliramentorum, avidæ-
 que nunquam desinere mortalitatis commenta sunt.
 Similis & de afferendis hominum corporibus, ac
 reviviscendi promissa Democrito vanitas, qui non
 revixit ipse. Quæ (malum) ista dementia est,
 iterari vitam morte? Quæve genitis quies unquam,
si in sublimi sensus animæ manet inter infernos.

§. 17. Mais je fors de ma sphère d'historien ; joint à ce que vous n'avez pas besoin d'antidote contre le poison que ~~pourroit vous présenter~~ même un homme plus redoutable que Pline. Je vous ai exposé avec franchise la façon dont les Payens ont acquis l'idée de l'immortalité de l'ame ; je vous ai rapporté les autorités sur lesquelles je me fonde, & si j'attribue l'invention de cette doctrine aussi bien que de l'Astrologie & de la plupart des autres sciences aux Egyptiens, ce n'est pas pour faire honneur à une nation qui n'existe plus, quelque savante, sage & policée qu'elle ait été, mais parceque les preuves historiques m'ont pleinement convaincu. En faisant des recherches dans les sentiers tortueux de l'antiquité, je me crois à couvert de soupçon de flatterie, d'intérêt ou de crainte. Ce n'est pas pour flatter Necepsos que je le fais passer pour le Monarque des Astrologues. Je suis venu trop tard au monde pour astendre des récompenses de Sésostris, qui, selon moi, a surpassé tous les Héros & les Conquérens de l'Antiquité. En faisant mes recherches, je n'ai voulu que découvrir la vérité & obéir à vos ordres qui ont plus de pouvoir sur moi que ceux du plus puissant Monarque de l'univers. Je suis, &c.

TROISIEME LETTRE.

**SUR L'ORIGINE DE L'IDOLATRIE
ET SUR LES FONDEMENS DE LA
RELIGION PAYENNE.**



J E me trouve, Madame, doublement engagé à vous communiquer mes idées sur l'origine de l'Idolâtrie ; d'abord pour remplir la promesse verbale que je vous ai faite & ensuite par ce que je vous ai depuis écrit dans ma lettre sur l'histoire du dogme de l'Immortalité de l'Ame chez les Payens. Cependant ne vous attendez pas à trouver ici un détail de toutes les superstitions des anciens , qui demanderoit un grand nombre de volumes, ni même des pratiques superstitieuses d'aucune religion particulière. Je vais seulement tâcher de vous faire voir par quels moyens la raison humaine s'est dépravée au point d'admettre des Divinités fabulées

tes, & de rendre un culte à plusieurs Dieux. J'examinerai ce qui a pu porter les hommes à décerner des honneurs divins à des Créatures de leur espece, soit qu'elles fussent dans le Ciel ou sur la Terre. J'expliquerai ensuite les fables des Payens d'après des principes sûrs & je ferai voir ce qui a donné lieu à bâtir des Temples, élever des Autels, établir des Prêtres, à faire des Images & des Statues. Je montrerai l'origine des Oracles, des Sacrifices, des Expiations, des Solemnités, de l'Astrologie judiciaire, de la croyance des Fantômes & des Esprits, des Dieux tutélaires de chaque pays. Je dirai ce qui fit naître dans l'esprit des hommes l'idée que le Ciel est au-dessus de leurs têtes & l'Enfer sous leurs pieds. Enfin je ferai connoître la source d'un grand nombre d'usages que nous trouvons dans les ouvrages des Grecs & des Romains. Cependant il me seroit facile de prouver clairement ce que dit Ammien Marcellin qu'en Egypte on étoit parvenu bien plutôt que dans les autres pays à retrouver, pour ainsi dire, le berceau des différentes religions, & que les Egyptiens conservoient soigneusement dans leurs livres secrets l'origine & les motifs

des usages sacrés (1). Mais je ne vous fatiguerai point en vous répétant les preuves de cette vérité que je vous ai déjà rapportées en vous faisant l'histoire du dogme de l'Immortalité de l'Ame, & que j'ai tirées d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Lucien, de Dion Cassius, de Macrobe, &c. Je ne m'appuyeraï pas non plus des exemples & des loix rapportés dans les cinq livres de Moÿse, qui nous font voir évidemment que la Magie, l'Art d'interpréter les songes, l'Astrologie, la Nécromantie ont été long-tems en usage en Egypte avant d'être connus en Chaldée ou dans tout autre Pays.

§. 2. Dans l'antiquité la plus reculée les Egyptiens, les Perses & les Romains, non plus que les Patriarches des Hébreux & les autres Sectes & Nations, n'avoient point d'images sacrées ou de statues, ni de lieux destinés au culte, ni de rites pompeux. Leur religion, toute simple qu'elle étoit, n'en étoit que plus conforme

(1) Hic primum homines, longè ante alios, ad varia religionum incunabula, ut dicitur, pervenerunt; & initia prima sacrorum cautè tuerentur *condita scriptis arcanis*. Lib. XXII. cap. 1.

mé à la simplicité de la Divinité ; rien n'étoit en effet plus propre à annoncer sa toute-puissance & sa présence partout que l'indifférence sur le lieu & sur le tems où on l'honoroit. Mais comme a dit le plus sage des Rois d'Israël, *quoique Dieu eût fait l'homme juste il inventa bien des choses* (2). Il n'est pas douteux que quand un homme a consenti une fois à se soumettre à des pratiques arbitraires & précaires, il n'a plus de motifs pour s'arrêter, & si l'une de ces pratiques lui paroît bonne, toutes les autres doivent l'être pareillement. Je crois qu'il me seroit aisé de prouver que ceux qui les premiers formerent des projets funestes contre la liberté des hommes ont été les premiers qui s'efforcèrent de dépraver leur raison. En effet nul homme de bon sens ne peut se départir de l'usage de sa liberté; celui qui emploie la force pour l'en priver doit préalablement en avoir gagné ou séduit beaucoup d'autres pour les engager à soutenir ses injustes prétentions. C'est en s'appuyant de leurs forces qu'il vient à bout de séduire, d'effrayer, de subjuguier les autres. Il ne doit donc pas sembler improbable que l'on ait appris de

(2) Ecclésiast. chap. VII. v. 29.

très-bonne heure aux hommes à se f. de Dieu les mêmes idées qu'ils avoient de leurs souverains. En conséquence durent le regarder comme fantasque changeant, jaloux, vindicatif, despitue, & ils firent des efforts pour gagner les bonnes grâces de la même façon pour gagner celles de ceux qui prétendoient être ses représentans & ses lieutenans sur la terre, ou même qui se faisoient passer pour des Dieux ou pour rejettons d'une race céleste, comme les anciens souverains étoient dans l'usage de le faire.

§. 3. Les monumens historiques les anciens semblent prouver évidemment que dans l'origine toutes les superstitions ont eu pour objet les honneurs rendus aux morts, vû qu'elles étoient dérivées des cérémonies funéraires. Quoique dans l'origine primitive ces cérémonies fussent innocentes & louables & ne consistassent que dans des Oraisons Funébres ou Panégyriques, tels que ceux que nous voyons vus chez les Egyptiens, ou se bornassent à élever des statues avec des ornemens pompeux en l'honneur des morts, elles dégénérèrent bientôt en abus. La flatterie pour les Princes & les Grands dans la personne de leurs prédécesseurs; l'as-

tion excessive pour les Parens ou les Amis, l'intérêt des Prêtres, qui sçurent toujours tirer parti de la crédulité des simples, firent pousser les choses très-loin. On rendit ces honneurs non-seulement à des Rois & à des Reines, à d'habiles Généraux, à de grands Législateurs, aux Protectors & aux Inventeurs des sciences & des arts, mais encore à des particuliers qui s'étoient distingués par des actions vertueuses; & ils furent proposés comme des exemples à suivre à leurs concitoyens. Voilà, comme j'aurai occasion de le prouver par la suite, ce qui fit que toutes les nations eurent des Dieux tutélaires. (*Divi indigetes*). De-là sont encore venus les Cultes religieux particuliers à de certaines familles. (*Sacra Gentilitia*.)

Pline dans le second livre de son histoire naturelle dit „ que la maniere la plus ancienne de témoigner sa reconnaissance à ceux dont on avoit reçu des bienfaits étoit de les mettre au nombre des Dieux, après leur mort, & que les différens noms des Divinités & des Astres étoient fondés sur les actions vertueuses des hommes ” (3). Cicé-

(3) Hic est vetustissimus referendi bene meren-

ron & beaucoup d'autres ont dit la même chose (4).

Ainsi dans son origine l'Idolâtrie ne fut pas, comme on le suppose pour l'ordinaire, fondée sur l'éclat, la beauté, l'ordre & l'influence des astres; mais, comme je vous l'ai dit dans la lettre précédente, les hommes s'étant aperçu que les monumens historiques & les écrits périssoient par le feu, par la pourriture ou par les vers; & que même le fer, l'airain, le marbre ne résistoient point aux injures du tems, donnerent aux astres, comme aux seuls monumens durables, les noms de leurs héros ou de quelque événement mémorable de leur histoire. Eratosthene le Cyrénéen, Philosophe très-ancien & fort savant, écrivit sur les Constellations un livre qui subsiste encore & dans lequel il rend raison de leurs noms, qui sont des allusions continuelles à l'histoire ancienne

tibus gratiam mos, ut tales Numinibus adscribant; quippe & omnium aliorum nomina Deorum, & quæ supra retuli Syderum, ex hominum nata sunt meritis.

(4) *Suscipit autem vita hominum consuetudoque communis, ut beneficiis excellentes viros in cœlum fanâ ac voluntate tollerent; hinc Hercules, hinc Castor & Pollux, &c.*

V. CICERO DE NATUR. DEOR. LIB. II. cap. I.

déjà merveilleusement obscurcie & déguisée par des fables. Le savant M. Le Clerc nous a donné l'extrait du livre d'Ératosthène, qu'il a publié dans le huitième volume de sa *Bibliothèque universelle*, avec quelques autres traités de Mythologie; il y joignit de plus une épigramme dont voici la traduction. *L'Antiquité sachant que les monumens en pierre ou en métaux étoient sujets à périr, s'est sagement servie des feux éternels des cieux pour transmettre son histoire aux âges futurs* (5).

Dans d'autres endroits M. Le Clerc adopte ce sentiment sur les noms donnés aux astres, & même il explique plusieurs fables d'après cette hypothèse. Comme différentes nations apprirent cet usage les unes des autres, elles n'eurent point toutes la même sphère; chacune donna aux corps célestes des noms relatifs à ceux de sa propre histoire. Nous en avons une preuve convaincante dans les sphères des Grecs & des nations barbares; c'est pour cela que les Crétois disoient que *la plupart des Dieux étoient nés parmi eux* &

(5) Tempore, cum lapidum sciret monumenta vestitas,

Atque perire suo cuncta metalla ferri;
Cauta, suam, ætates fecit docuisse futuras
Cælorum æternis ignibus, historiam.

V. Biblioth. univ. vol. 7.

avoient été des hommes qui pour leurs bien-faits avoient mérité des honneurs immortels (6). En effet ils croyoient que les Dieux des Grecs étoient ceux de tout le Genre-Humain; & ils ne savoient pas que dans d'autres pays cette méthode d'imposer des noms aux constellations, & de diviniser des hommes illustres avoit été longtemps en usage avant eux. Il s'est même trouvé quelqu'un parmi les Chrétiens qui, approuvant cette méthode, s'est efforcé d'abolir les noms payens comme inintelligibles & peu intéressans pour nous, afin de donner aux astres des noms tirés de l'Ancien & du Nouveau Testament; mais comme il n'a pu venir à bout de faire entendre raison aux Astronomes, je ne m'arrêterai pas sur ce sujet. A la fin ceux qui ignoroient ou qui rougissoient des vraies raisons de ces choses, s'efforcèrent de justifier leur culte en disant qu'il étoit fondé sur l'ordre constant & périodique avec lequel les astres faisoient leurs révolutions, sur les avantages que procuroient le soleil, la lune, les planetes & les étoiles. Cela donna lieu aux Philosophes d'expliquer les mouvemens des Planetes en supposant qu'elles étoient habitées par des Intelligences qui régloient

(6) V. Diodore de Sicile Liv. V. Sect.

perpétuellement leur cours. C'est-là, sans doute, la raison pour laquelle le soleil & la lune sont représentés comme ayant des faces **humaines**.ol.com.cn

§. 4. L'opinion qui admettoit douze grands Dieux étoit fondée sur quelques histoires dont le souvenir avoit été attaché aux douze signes du Zodiaque; il en est de même des sept planetes qui portent les noms d'autant de personnages à qui l'on consacra pareillement les jours de la semaine qui furent regardés comme plus ou moins saints, comme heureux ou malheureux, suivant le caractère du Dieu dont ils portoient le nom. Ainsi la méthode qu'avoient les Egyptiens de diviser le tems en mois & en semaines, & les histoires qu'ils voulurent perpétuer à l'aide des astres, ont donné la naissance aux plus grands Dieux des Payens.

C'est de cette source que sortit très-naturellement l'Astrologie judiciaire. En effet, comme je le ferai voir plus loin, le peuple s'étant imaginé que ces Dieux étoient en commerce avec les Prêtres, & supposant qu'il leur étoit aussi facile de prédire tous les événemens cachés que les éclipses, ne manqua pas de les consulter sur toutes les choses qu'il pouvoit desirer ou craindre. Une des principales sources

de la superstition vient de ce que l'esprit des hommes est toujours flottant entre l'espérance & la crainte ; incapables de prévoir les événemens qui les intéressent le plus, tantôt ils se flattent d'un bon succès & tantôt ils craignent des infortunes ; ce qui les porte à prendre pour un bon ou un mauvais augure tout ce qui leur est précédemment arrivé d'heureux ou de malheureux, & à saisir avidement tous les conseils que leur donnent les Astrologues, les Devins & les Prophètes qu'ils consultent. Il en est du vulgaire comme d'un malade qui souvent préfère un sorcier, un devin, un charlatan au meilleur médecin & un charme ridicule ou amulette au plus excellent remède. Suivant Pline „ la Magie elle-même dut indubitablement sa naissance à la Médecine, & elle s'introduisit à sa place comme étant plus salutaire & possédant des secrets plus merveilleux & plus divins. A ses prouesses flatteuses elle sçut joindre les forces de la religion, à laquelle les hommes sont toujours très-soumis, & celles de l'art des Mathématiciens, c'est-à-dire, de l'Astrologie ; vû que chacun desire de savoir son sort futur & croit que le ciel peut l'en instruire avec certitude. C'est ainsi que

PHILOSOPHIQUES. Voy

„ la Magie , par la force de ce triple
„ lien , s'est acquis la force que nous lui
„ voyons ” (7).

Indépendamment des impressions de la religion masquée sous des mots barbares, sous des cérémonies, sous des enchante-mens, & appuyée des secours de l'Astrologie ou de l'influence des astres, les Magiciens sembloient avoir des fondemens raisonnables de leur art, vû qu'ils employoient des plantes, des pierres, des métaux & d'autres choses difficiles à se procurer, auxquels ils attribuoient des vertus connues d'eux seuls. J'ai déjà fait voir dans ma dernière lettre que les Egyptiens ont été les inventeurs de l'Astrologie; & , quoique Cicéron, qui étoit disciple des Grecs, semble plutôt en attribuer l'invention aux Chaldéens d'Assyrie, il est néanmoins bon que vous vo-

(7) *Natam primum è medicinâ nemo dubitat, ac specie salutari irrepisse velut altiore sanctorumque, quàm medicinam; ita blandissimis desideratissimisque promissis addidisse vires religionis, ad quas maximè etiamnum caligat humanum genus; atque ut hoc quoque suggererit miscuisse artes mathematicas, nullo non avidè futura de sese sciendi, atque ea è cælo verissimè peti credente. Ita possessis hominum mentibus triplici nodo, in tantum fastigium adolevit. V. Plin. hist. natur. lib. 30. cap. 1.*

yez avec quelle précaution il s'explique sur ce sujet. „ Les Chaldéens, dit-il, „ (non ceux qui sont ainsi nommés d'a- „ près leur profession, mais d'après leur „ nation) à cause du soin avec lequel ils „ ont constamment observé les astres, sont „ regardés comme les inventeurs d'une „ science à l'aide de laquelle on peut pré- „ dire à chacun ce qui doit lui arriver & „ le sort qui lui est destiné dès sa naissan- „ ce. On dit aussi que les Egyptiens ont „ eu la même science dans l'antiquité la „ plus reculée & depuis des siècles pres- „ que innombrables ” (8).

§. 5. Après vous avoir rendu compte de l'origine de la Magie & de l'Astrologie judiciaire; avant que d'aller plus loin, je dois vous dire deux mots de l'usage où sont les hommes de porter les yeux en haut quand ils prient, dans l'idée que le Ciel est au-dessus de leurs têtes & que l'enfer est au-dessous de leurs pieds. Je vous ferai connoître aussi ce qui a donné

(8) Chaldæi, non ex artis sed ex gentis vocabulo nominati, diuturnâ observatione syderum scientiam putantur effecisse, ut prædici posset quid cuique eventurum, & quo quisque fato natus esset. Eandem artem etiam Ægyptii longinquitate temporum innumerabilibus penè sæculis consequuti putantur.

PHILOSOPHIQUES. 107.
lieu à la croyance des esprits, des ombres & des spectres; car toutes ces choses sont venues de la même source que l'Idolâtrie, *li c'est-à-dire*, des rites que les anciens pratiquoient sur les corps des morts.

Dans la Lettre précédente sur l'Immortalité de l'Ame, je vous ai fait voir par quels degrés le peuple parvint à se persuader qu'il y avoit des êtres vivans dans les astres; je vais ici vous montrer comment ces mêmes êtres sont devenus des Dieux. Vous sentez, Madame, que cette opinion dut naturellement engager les hommes à lever les yeux & à tendre les mains vers le Ciel dans leurs prieres, c'est-à-dire, en s'adressant à ces divinités qu'ils croyoient voir au-dessus de leurs têtes.

D'après les mêmes rites & cérémonies funebres, ils crurent que les Enfers étoient au-dessous de leurs pieds, & qu'ils étoient la demeure des bons ainsi que des méchans, quoiqu'ils y eussent un fort bien différent. En effet ils voyoient que tous les hommes étoient également mis en terre, & il n'y en avoit qu'un petit nombre qui étant déifiés étoient supposés avoir monté au Ciel. Cependant, à proprement parler, il ne peut y avoir ni haut ni bas, ni côté droit ni côté gauche, ni

orient ni occident, ni septentrion ni midi dans l'univers; ces mots ne désignent que des notions abstraites, qui indiquent des rapports subsistans entre certains corps & leur position relativement à nous.

Les idées des esprits, des spectres, des fantômes tirèrent pareillement leur origine des Momies Egyptiennes, qui se conservoient si longtems entieres non seulement dans les grottes ou niches près de Memphis, mais encore dans quelques appartemens des maisons particulieres. Ces Momies, soit en conservant leurs traits naturels; soit en les défigurant à la longue, dûrent devenir assez hideuses & effrayantes pour faire peur à des enfans, à des étrangers & sur-tout au vulgaire ignorant. Quoique la méthode d'enfouir les corps en terre dans leur entier fût la plus ancienne & la plus universelle, & quoique les Athéniens l'eussent apprise des Egyptiens, vous savez que les Romains étoient dans l'usage de brûler les corps des morts; cependant, comme Cicéron l'a très-bien remarqué, cet usage ne les détrompa nullement de leurs notions au sujet des esprits & des fantômes, vû que dans l'origine ils avoient aussi pratiqué la méthode d'inhumer. „ L'erreur, dit-il, eut tant de force que, quoiqu'ils scus-

sent que les corps avoient été brûlés ,
 ils ne laissoient pas de croire que l'on
 remplissoit aux Enfers les fonctions qui
 ne peuvent se remplir sans corps & qui
 ne peuvent être conçues sans lui. Car
 comme ils ne pouvoient se faire des
 idées d'Ames vivantes par elles-mê-
 mes, ils cherchoient à leur donner quel-
 que forme ou figure. C'est là-dessus
 qu'est fondée toute la divination par
 les morts dont parle Homere ; de-là
 ces cérémonies de la Nécromantie que
 pratiquoit mon ami Appius ; de-là tou-
 tes les idées que l'on s'est faites du Lac
 Averne dans notre voisinage, d'où l'on
 dit que l'on voit sortir dans les téné-
 bres de la nuit des ames qui s'y ren-
 dent des portes du profond Achéron
 qui s'ouvrent pour laisser sortir les om-
 bres des morts " (9).

(9) *Tantumque valuit error — ut corpora cre-
 mata cum scirent, tamen ea fieri apud inferos finge-
 rent, quæ sine corporibus nec fieri possent nec in-
 telligi. Animos enim per seipfos viventes non po-
 terant mente complecti. Formam aliquam figu-
 ramque quærebant. Inde Homeri tota Νεχρυσια:
 — inde ea quæ meus amicus Appius Νεχρρομαντια
 — faciebat: inde in vicinia nostra Avernæ Lacus,
 unde animæ excitantur obscura umbra, aperto
 ostio
 alti acherontis, falso sanguine imagines mor-
 tuorum.*

Tuscul. quest. l. cap.

Vous voyez, Madame, comment les Anciens prirent le soin de peupler les Enfers; le fait est que le Ciel lui-même étoit habité par des colonies qu'on y avoit envoyées de la terre. Cicéron dans le premier livre de ses Tusculanes dit très-hardiment: „ Le Ciel n'est-il pas entièrement rempli d'êtres de l'espece humaine? si je me donnois la peine de fouiller dans l'antiquité & sur-tout dans les écrits des Grecs, je trouverois que même les grands Dieux des nations sont partis de la terre pour habiter le Ciel. Demandez à qui appartiennent les tombeaux que l'on montre dans la Grece; puisque vous êtes initié, rappelez-vous ce que l'on découvre dans les mysteres & vous verrez jusqu'ou ce que je dis peut s'étendre ” (10).

Ce n'étoit pas seulement aux mysteres d'Eleufis que l'on révéloit ces choses; ceux des Egyptiens représentoient la mort

(10) Totum penè cœlum nonne humano genere completum est? si verò scrutari vetera, & ex his ea quæ Scriptores Græci prodiderunt eruere coner: ipsi illi majores gentium Dii qui habentur hinc à nobis profecti in cœlum reperientur. Quare quorum demonstrantur sepulchra in Græciâ. Reminiscere, quoniam es initiatus, quæ traduntur mysticis: tum denique quàm larè hoc pateat intelliges.
V. CICER. TUSCULAN. QUEST. LIB. I. cap.

PHILOSOPHIQUES. III

d'Osiris leur Roi dont on avoit fait un Dieu & de sa femme Isis. Je ne vous parle point des cérémonies pratiquées en Syrie en l'honneur d'Adonis, que le Roi David appelle avec raison *des sacrifices de morts*. L'on peut appliquer en général à tous les mysteres ce que Cicéron dit dans un autre endroit de ceux d'Eleufis, de Samothrace & de Lemnos, que *quand on en a entendu l'explication & quand on s'en est fait des idées raisonnables, on est plus instruit de la nature des choses que de la nature des Dieux* (11).

Euhemere, ancien Poëte & Philosophe de Sicile, écrit l'histoire de Saturne, de Jupiter & des autres Dieux en rapportant les détails de leur naissance, de leur pays, de leurs actions & le lieu de leur sépulture; en un mot, pour me servir de l'expression de Plutarque, *il humanisa les Dieux*, c'est-à-dire, il en fit des hommes tels qu'ils avoient été réellement autrefois (12).

Mais les Payens, peu contens de déi-

(11) Quibus explicatis ad rationemque revocatis, rerum magis natura cognoscitur quam deorum. V. CICER. DE NATUR. DEOR. LIB. I.

(12) Ab Euhemero autem & mortes & sepulturae demonstrantur Deorum. CICER. DE NATUR. DEOR. LIB. I. cap.

fier les morts , leur attribuoient encore
 les mêmes inclinations & les mêmes fonc-
 tions qu'ils avoient eu pendant leur séjour
 sur la terre. Il en étoit d'eux comme des
 guerriers dont Virgile dit (13) *que leur*
gout pour les courses & pour les armes ; que
leurs passions pour les chevaux les suivent
même au delà du trépas. Hésiode confir-
 me ce que nous disons ; il représente les
 heureux personnages qui vécurent sous
 l'âge d'or comme les plus anciens des
 Princes, jouissans encore dans les cieus
 de leur pouvoir primitif , & distribuans
 les richesses & les honneurs aux habitans
 de la terre. „ Ils sont , dit-il , par les
 „ décrets de Jupiter devenus des Démons
 „ ou Génies célestes & bons , qui veil-
 „ lent à la sûreté des hommes , qui obser-
 „ vent leurs bonnes & leurs mauvaises
 „ actions ; ils sont revêtus d'air & par-
 „ courent la terre pour distribuer des ri-
 „ chesses & des honneurs à ceux qu'ils fa-
 „ vorisent ; car ils exercent toujours leurs
 „ fonctions de Rois ” (14). C'est d'a-
 près

(13) ————— Quæ gratia currûm
 Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
 Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.

VIRGIL. ÆNEID. LIB. VI. vers. 653.

(14) V. Hésiod. oper. & dies. vers.

près les mêmes idées, que, comme nous l'apprend Strabon, *les anciens Ethiopiens croyoient que leurs bienfaiteurs & les personnes du sang royal étoient des Dieux* (15) dont, suivant les apparences, ils attendoient des bienfaits de leur céleste séjour comme lorsqu'ils vivoient sur la terre.

§. 7. Je ne prétends point, Madame, que ces fausses idées des Payens sur les morts aient été les uniques sources de l'Idolâtrie; je dis seulement qu'elles furent celles qui y conduisirent le plus naturellement & le plus universellement. Le respect excessif que l'on avoit pour les Dieux ou pour les Hommes divinifiés fut peu-à-peu transféré à d'autres choses à cause de leur utilité & parce qu'on les regardoit comme des présens de ces Dieux.

» Il y a, dit Cicéron, beaucoup d'autres
 » choses que l'on fit participer à la natu-
 » re divine, à cause des grands avanta-
 » ges que l'on en retiroit; & ce ne fut
 » pas sans raison qu'elles furent regardées
 » comme divines & sacrées par les plus
 » sages d'entre les Grecs; vû qu'ils cro-
 » yoyent que tout ce qui procuroit un
 » très-grand bien aux hommes ne pou-
 » voit être que l'effet de la bonté di-

(15) Strabo. lib. 17. pag. ~

„ vine ” (16). Mais ils ne bornoient point cette idée aux choses utiles qui sont hors de nous, ni aux corps célestes, ils l'étendoient aux dispositions de l'ame, à ses facultés, à ses vertus. En effet, suivant le même Cicéron, *les choses dans lesquelles on trouve une grande force sont appellées divines à cause de leur excellence, comme l'esprit, la bonne foi, &c.* (17). C'est ainsi que les Payens sont parvenus à faire des Divinités de la vertu, de l'honneur, de la concorde, de la chasteté, de la liberté, de la victoire, de la clémence, de la piété & des autres qualités morales. Il ajoute „ qu'on fit des Divinités de ces choses, parce qu'on trouva qu'elles ne pouvoient venir que de Dieu; c'est ce qui a fait diviniser le desir sous le nom de Cupidon & la volupté sous le nom de Vénus (18).

(16) *Multæ autem aliæ naturæ Deorum ex magnis beneficiis eorum, non sine causâ, & à Græciæ sapientissimis & majoribus nostris constitutæ nominatæque sunt: quidquid enim magnam utilitatem generi afferret humano, id non sine divinitate erga homines fieri arbitrabantur. DE NATUR. DEOR. LIB. II. cap.*

(17) *Tum autem res ipsa, in quâ vis inest major aliqua, sic appellatur, ut ea ipsa vis nominetur Deus, ut fides, ut mens &c. IBIDEM.*

(18) *Quarum omnium rerum, quia vis erat tan-*

Il n'est pas douteux que lorsque des hommes éclairés & bons s'aperçurent que le peuple vouloit à toute force avoir plusieurs Dieux auxquels on dédiait des temples, ils prirent le parti de diviniser ces choses pour se conformer à sa foiblesse & pour l'amener à des idées plus relevées. Cela peut nous faire connoître comment un si grand nombre de choses parvinrent à être déifiées, quoiqu'elles n'eussent point de forme ou d'existence réelle, & ne soient que des propriétés, des modes, des accidens. Voilà pourquoi Cicéron vouloit que l'on divinifât les choses pour lesquelles on étoit admis dans le Ciel; ainsi que cela s'étoit pratiqué avant lui dans Rome. „ Il est, *dit-il*, très-fa-
 „ ge que l'intelligence, la piété, la ver-
 „ tu, la bonne foi soient regardées com-
 „ me des choses sacrées auxquelles on a
 „ élevé des temples à Rome, afin que
 „ ceux qui comme les gens de bien posse-
 „ dent ces qualités se persuadent que les
 „ Dieux mêmes résident en eux ” (19).

ta ut sine Deo regi non posset, ipsa res Deorum
 nomen obtinuit, quo ex genere Cupidinis & volup-
 tatis & lubentinx Veneris vocabula consecrata sunt.
 I B I D E M.

(19) Propter quæ datur homini ascensus in cœ-
 lum — bene verò quod mens, pietas, virtus, si-

C'est dans cette même source que les Poëtes ont puisé pour augmenter le catalogue des Dieux ; ils ont adressé la parole dans leurs vers aux vents, aux météores, aux nuées, aux rivieres, aux fontaines, en un mot à toutes les parties de l'univers ; ils ont pareillement apostrophé les facultés intellectuelles, les passions, les vertus, qu'ils ont personifiées, & ils en ont fait des Dieux ou des Déeses, guidés uniquement par le genre du mot dont ils étoient occupés.

§. 8. Mais comme les superstitieux pervertissent tout & dans le ciel & sur la terre, ils ne manquèrent pas de pervertir ces idées & d'en abuser en divinifant les choses les plus criminelles & les plus abominables, comme Cicéron le leur reproche avec très-grande raison. Les Athéniens s'étoient fait deux étranges Divinités de l'impudence & de l'opprobre. Les Romains avoient divinifié la crainte, l'espérance, la pâleur & le tremblement ; la fièvre même avoit des autels ; en un mot ils admettoient une foule de Dieux ignobles qui présidoient aux plus vilaines maladies

des consecrantur manu, quarum omnium Romæ
 dedicata publicè templa sunt : ut illa qui habeant
 (habent autem omnes boni) Deos ipsos in animis
 suis collocatos putent. De Legib. lib. II. cap.

& à des actions obscenes & cruelles.

Indépendamment du culte des Dieux célestes, c'est-à-dire, des astres & des planetes, les Egyptiens en rendoient un symbolique aux êtres terrestres. Ils attribuoient des vertus divines aux animaux les plus abjects & les plus méprisables ainsi qu'aux plantes, & leur montroient un respect religieux. Néanmoins toutes les parties de l'Égypte n'adoroient pas les mêmes objets. Pour se justifier, ils alléguoient leur utilité & prétendoient que les Dieux manifestoient leur pouvoir par quelques-uns de ces objets préférablement aux autres; ou bien ils expliquoient leur culte par des allégories empruntées de la Morale ou de la Physique. Plutarque dit „ que dans leurs cérémonies sacrées „ il n'y avoit rien de déraisonnable, comme quelques-uns se l'imaginent; mais „ qu'elles étoient fondées sur des motifs „ utiles & moraux, & que plusieurs de „ ces cérémonies renfermoient des vérités morales, historiques & physiques „ (20). Cicéron dit aussi que les Egyptiens, qui paroissoient si ridicules, n'avoient divinisé aucun animal qu'en vue „ de l'utilité que l'on en retiroit” (21).

(20) V. Plutarch. de Iside & Osiride. pag.

(21) *Ipse illi, qui irridentur, Ægyptii, nullam*

Cette Théologie symbolique a fait croire à bien des favans que toutes les autres parties de la religion payenne devoient être expliquées de la même manière ; mais avant de terminer cette lettre je ferai voir que c'est une erreur. Il est bien vrai que les Egyptiens ont poussé le symbolisme beaucoup plus loin que tous les autres ; non seulement ils rendoient un culte à l'Ibis , aux Faucons , aux Chats , aux Chiens , aux Crocodiles , aux Hippopotames , aux Boucs , aux Taureaux , aux Vaches , aux Oignons &c. mais suivant Porphyre on adoroit un homme dans la ville d'Anubis , & on lui offroit des sacrifices & de l'encens (22).

§. 9. Dans d'autres pays on rendoit un culte philosophique aux quatre élémens & à quelques parties du corps humain. Des villes furent aussi bien que celle de Rome révéérées comme des Déeses. Enfin certains peuples , dans la crainte d'offenser quelques Dieux , élevoient des autels aux Divinités inconnues (23). Les Romains

Belluam , nisi ob aliquam utilitatem quam ex ea caperent consecraverunt. DE NATUR. DEOR. LIB. I. cap.

(22) V. Porphyr. de abstinent. Lib. IV. §.

(23) V. Diogen. Laërt. in Epimenide ———
Pausanias in Attic. — Lucianus in Philopat. pag.

naturalisoient avec facilité tous les Dieux des autres nations, & tomboient à genoux même aux pieds de ceux qui n'avoient pu défendre leurs adorateurs contre le pouvoir de leurs armes. Cependant cette conduite pouvoit être plutôt l'effet d'une tolérance politique que d'une dévotion sincère. Quoi qu'il en soit, tout cela nous prouve clairement que non seulement les Dieux étoient en très-grand nombre & surpassoient les hommes en pouvoir & en dignité; mais encore que, quoiqu'il fût impossible de contenir la superstition dans des bornes, cependant toute Idolâtrie tiroit son origine des opinions que les hommes avoient des morts & des cérémonies qu'ils pratiquoient à leur égard. Mais de toutes les absurdités, il n'en est point qui me paroisse plus grande que d'attribuer la Divinité au hazard, qui est directement opposé à tout ordre, à toute intelligence, à tout plan. Cependant le hazard, sous le nom de *fortune* bonne ou mauvaise, avoit des temples; on lui rendoit un culte en même tems qu'on lui donnoit les épithètes offensantes de *légere*, d'*inconstante*, d'*aveugle*, & tandis qu'on l'accusoit de favoriser les méchans, de persécuter les bons & de se jouer de tout le monde.

Mais, comme nous le ferons voir, ces idées ne sont venues qu'après coup & toute Idolâtrie dans l'origine fut fondée sur le culte des morts.

§. 10. Je n'ai nul dessein de rapporter toutes les preuves dont je pourrois me servir pour appuyer mon sentiment sur l'origine de l'Idolâtrie ; cependant je ne puis m'empêcher de citer un exemple qui montre à quel degré d'extravagance l'esprit humain est capable de se porter. Quoique bien des Chrétiens aient voulu faire de Socrate un martyr en supposant qu'il mourut victime de la croyance d'un seul Dieu, & quoiqu'on lui ait fait un crime dans son pays d'avoir voulu introduire d'autres Dieux que ceux qui étoient admis dans l'Etat ; cependant il est aisé de montrer que ces deux sentimens sont également faux, vû que ce Philosophe adhéra jusqu'à la mort au culte de son pays, persuadé qu'un particulier ne doit point se séparer de la religion publiquement établie. Quoiqu'il pût très-bien se faire qu'il n'admit intérieurement qu'un seul Dieu, nous ne voyons pourtant pas que ses accusateurs lui en fissent un crime auprès des Juges. Cependant en considérant les idées que tous les hommes se sont formées de Socrate, il paroît bien dif-

ficile de croire que ce Pere de la saine
 Morale, ce Prince des Philosophes, cet
 habile médecin des ames ait pu lui-même
 obtenir un culte, un temple & des hon-
 neurs divins après sa mort, & qu'on ait
 consacré une fontaine sous son nom. Il
 est vrai que nous lisons que les Athéniens
 se repentant de leur sentence- injuste &
 pour reconnoître son mérite, éleverent
 une statue pour perpétuer sa mémoire, &
 nous savons que ses partisans célébroient
 sa fête, ce qui est assez naturel, & por-
 toient sa figure en bagues ou en cachets.
 Mais peu-à-peu ces signes de vénération
 se changerent en un culte. En effet Ma-
 rinus le disciple & le successeur de Pro-
 clus à Athenes, qui écrivit la vie de son
 maître, en rapportant les heureux présa-
 ges qui accompagnerent Proclus quand il
 fut mis à la tête de l'Ecole de Platon, dit
 que „ lorsqu'il fut arrivé au Pyrée, Ni-
 „ colaüs, qui par la suite devint fameux
 „ dans l'art de la déclamation, mais qui
 „ pour lors étudioit sous les professeurs
 „ d'Athenes, alla au port & reçut Pro-
 „ clus comme un homme de sa connois-
 „ sance & le logea chez lui comme un de
 „ ses compatriotes; vñ que Nicolaüs é-
 „ toit comme lui de Lycie, & il le con-
 „ duisit, ainsi dans la ville. Mais Pro

tinguerent que par leurs crimes, leurs débauches & leurs cruautés. Ils firent le même honneur à leurs femmes, à leurs parens, à leurs favoris; les Empereurs imiterent en cela les Rois Barbares qui par de semblables artifices tenoient leurs sujets dans un esclavage perpétuel, vû que ceux-ci n'osoient point se révolter contre des Dieux ou contre ceux qui par leur choix avoient été élevés à ce rang.

Il n'y a rien de mieux prouvé dans l'histoire que les honneurs divins rendus à des Princes après leur mort par les Egyptiens, les Assyriens, les premiers Grecs & par d'autres nations. On fit encore des Dieux & des Déeses de leurs femmes, de leurs amis, de leurs parens, de leurs sœurs; le Monarque successeur étoit toujours intéressé à entretenir ces idées sublimes de sa race dans l'esprit de ses sujets. Que dis-je! il y eut des Princes à qui l'on rendit des honneurs divins même de leur vivant, comme on fit à Auguste. Plutarque, au témoignage duquel je pourrois joindre celui de beaucoup d'autres auteurs, rapporte qu'Artaban, grand Seigneur de Perse, disoit à Thémistocle, qui pour lors étoit fugitif: „ parmi le „ grand nombre de bonnes loix que nous

„ avons, la plus excellente de toutes est
 „ celle qui nous ordonne d'honorer le
 „ Roi & de le regarder comme l'image
 „ de Dieu (25). Personne n'ignore
 que la race Ottomane est regardée comme sacrée, quoique cette opinion ne la garantisse pas toujours de la fureur d'une soldatesque insolente ou des sujets outragés. Le *droit divin* que depuis quelque tems des Rois Chrétiens ont prétendu leur appartenir, & l'obéissance passive & illimitée qu'un Clergé mercénaire assure leur être dûe, tendent au même but & sont des notions plus propres que celles des Payens mêmes à appuyer la tyrannie; mais à mesure que les hommes se sont éclairés ils ont cessé d'admettre ces idées avilissantes; & plus ils ont eu les yeux ouverts sur la conduite de leurs Princes, plus ils sont devenus jaloux de leur liberté, de leur bonheur & des droits du genre-humain. La religion & la raison sont des obstacles odieux pour l'erreur & la superstition: Cicéron remarque que de son tems plusieurs oracles cessèrent de donner des réponses, parce que les peuples étoient devenus moins crédules & moins faciles à tromper.

(25) V. Plutarch, in Themistocle. pag.

§. 12. Après avoir montré la véritable origine de l'Idolâtrie, je vais, en partant des mêmes principes, rendre raison des rites du Paganisme, s'il est possible de rendre raison de pratiques qui souvent étoient absurdes & extravagantes. Les hommes croyant se rendre agréables à leur Dieu; quel qu'il fût, employèrent les mêmes moyens dont ils se servirent pendant que ce Dieu étoit sur terre; en conséquence ils lui élevèrent des Temples somptueux ou des Palais, ils lui firent des repas ou des sacrifices sur des tables ou des autels; ils se persuadèrent que ce Dieu, ainsi que sa Cour composée des héros morts, aimoit à se nourrir du sang des animaux égorgés; que son nez étoit flatté de l'odeur des parfums, que ses yeux étoient charmés d'un spectacle pompeux. Le cérémonial du Dieu fut formé sur le modèle de celui que l'on observoit à son égard de son vivant; on fixa des jours pour lui donner des festins & célébrer des fêtes en son honneur, & ceux qui par la suite furent appelés des *Prêtres*, furent chargés du soin d'ordonner ces fêtes, de servir le Dieu, de prononcer le Panégyrique du mortel divinisé. Ceux-ci furent vêtus superbement, on leur donna de grands privilèges, on les *distingua* comme on fait ceux qui sont at-

tachés au service du Prince ; les prérogatives qu'on leur accorda consistèrent surtout à être exemptés des fonctions publiques & des charges de la société ; enfin on leur assigna des revenus pour les faire subsister. Ces fêtes furent encore accompagnées de musique, de danses, de parfums, d'illuminations, de cérémonies, de prosternations, de prières, &c. En un mot, on y mit en usage tout ce qui se pratique d'ordinaire pour flatter la vanité d'un Prince orgueilleux & despotique. Toutes ces choses ne pouvoient être regardées comme agréables à un être divin à moins que l'on ne supposât que c'étoit le culte des morts qui avoit donné naissance à l'Idolâtrie, ce qui rend ce culte & ces cérémonies intelligibles.

§. 13. Comme les hommes s'efforcent de mériter la bienveillance des Ministres de leurs Princes, ils tâcherent aussi de se rendre favorables les Courtisans de leurs Dieux qu'ils supposoient dans le ciel & leurs Prêtres qu'ils voyoient sur la terre. Non seulement ils cherchèrent à les gagner pour obtenir leur intercession ou du moins pour qu'ils ne s'opposassent point à leurs demandes, s'ils ne vouloient point les appuyer ; car on supposa là-haut comme ici-bas des factions différentes. Il est

§. 15. Soutenus par l'autorité du Prince, les Prêtres sçurent encore fortifier leur propre pouvoir par le secours de leurs propres inventions, dont j'ai déjà parlé dans ma lettre précédente & au commencement de celle-ci; ils effrayèrent les hommes par les idées de cachots infernaux & ténébreux, de flammes dévorantes, de rivières, de chaînes, d'Hydres, de Harpies, de Chimères, de Gorgones, de Dragons & de Monstres, qu'ils firent regarder comme les ministres des vengeances du Prince. Ils entretenirent les peuples de fables sur les ombres, les esprits, les spectres; ils leur parlerent de visions, de voix qui s'étoient fait entendre; ils les firent trembler au son des mots terribles du Tartare, de l'Érèbe, & au bruit des flots du Styx, de l'Achéron, du Phlégéon, du Cocyte, de l'Averne, &c. Ils leur firent entendre les affreux aboyemens du Cerbere à trois têtes; ils leur peignirent la face austere de Charon; les inexorables furies Alecton, Tisiphone & Mégere furent encore plus redoutées que Pluton ou Proserpine les Souverains de ces régions infernales.

De ce que je vous ai dit plus haut sur l'origine des notions sur les Esprits & sur

l'Astrologie, il est aisé de conclure que ces Prêtres s'exercerent dans toutes les especes de Divinations & de Magie. Ils inventerent la science des *Augures*, des *Auspices*, des *Haruspices* ou la divination par le vol & le chant des oiseaux; des *Extispices*, qui consistoit à deviner par les entrailles des animaux. Ils imaginerent la *Nécromancie* & la *Nécymancie* ou l'art de consulter les Morts ou les Esprits; la *Pyromancie* ou divination par le feu; la *Psycomancie* ou l'art d'évoquer les ames; la *Néphélomancie* ou l'art de deviner par les nuages; l'*Hydromancie* ou la divination par les eaux; la *Capnomancie* ou l'art de deviner par la fumée; les *Sortileges* ou les divinations par les sorts. En un mot, ces Prêtres imaginerent une infinité de pratiques futiles & superstitieuses, qui sont encore en vigueur dans la plus grande partie de la terre & que l'on trouvera décrites au long dans l'ouvrage de Van-Dale.

Par la même raison nous ne pouvons douter que les peuples n'eussent une grande quantité de Magiciens, de Sorciers & de Sorcieres; de Diseurs de bonne aventure; qui à l'aide d'un pacte avec les Démons, de leur science dans l'Astrologie, de la connoissance qu'ils avoient des

vertus occultes des plantes & des minéraux, des enchantemens dans lesquels ils employoient des mots barbares, & des rites extravagans, forçoient les Dieux à paroître, faisoient sortir les morts de leurs tombeaux, obscurcissoient le soleil & la lune, faisoient rétrograder les planètes, pouvoient eux-mêmes changer de formes & en faire changer aux autres, affligeoient de maladies, concilioient l'amour ou la haine, annonçoient les événemens futurs, découvroient des trésors cachés, endommageoient les fruits & les moissons, changeoient des enfans au berceau, enfin faisoient une infinité de tours qu'il seroit ennuyeux de rapporter & qui paroïtroient incroyables aux personnes de bon sens. Lucain & Ennius nous apprendront ce que les personnes éclairées pensoient de ces inventions sacerdotales (26).

(26) Quis labor hic superis, cantus herbasque sequendi
 Sprenndique timor? cujus commercia passî
 Obstrictos habuere Deos? &c.

V. LUCAN. PHARSAL. LIB. VI.

Non habeo denique Naudi Marsum Augurem,
 non vicanos Aruspices, non de circo Astrole-

On peut encore joindre à tout cela les histoires fabuleuses des Payens sur les Nymphes, les Faunes, les Silvains & les Satirés, qui ressemblent à nos contes de fées; leurs Larves & leurs Lémures; les Divinités ou les Génies qui sous les noms de Naïades, de Néréïdes, de Driades, d'Hamadriades, d'Oréades présidoient aux fontaines, aux rivieres, aux mers; enfin il en est de même d'une infinité d'autres fables à amuser des femmelettes & des enfans.

§. 16. Mais revenons maintenant aux Dieux d'un rang supérieur. En effet, il y en avoit de différens ordres après la mort de même que durant la vie. On comptoit des grands Dieux (*Dii majorum gentium*); des Dieux d'un rang inférieur (*Dii minorum gentium*); des Dieux moyens (*Dii medioximi*), qui étoient errans & vagabonds, sans demeure fixe & destinés à faire des commissions, à porter

gos, non Isiacos conjectores, non Interpretes somnium: non enim sunt ii aut scientia aut arte divini, sed supersticiosi vates, impudentesque harioli aut inertes, aut infani, aut quibus egestas imperat, &c.

Vid. Cicer. de Divinat. lib. I. cap.

aux Dieux les prieres des hommes, à annoncer à ceux-ci la colere ou la faveur du ciel, à être les ministres de la vengeance céleste; car ces Princes déifiés avoient des armées dans les cieus comme ils en avoient eu autrefois sur la terre. Ainsi les Divinités furent distribuées en plusieurs ordres; il y eut chez elles une Noblesse & des Communes; mais comme les Payens plaçoient dans le ciel les plus distingués & les meilleurs de leurs Dieux, ils les en faisoient redescendre à volonté pour les confiner dans de petites chapelles ou dans l'idole à qui elles étoient consacrées. En effet, ils croyoient que plusieurs de ces Dieux habitoient les tombeaux ou erroient dans les airs avant qu'on leur eût assigné des demeures commodes, d'où ils furent plus disposés à écouter les prieres de leurs adorateurs. Souvent ces Payens se prosternoient devant les ouvrages de leurs mains, tandis qu'un peu de réflexion auroit dû leur faire sentir qu'il étoit plus naturel & plus raisonnable d'honorer ceux à l'habileté desquels ces Dieux devoient tout leur mérite; les souris, les rats, les vers, les araignées, beaucoup plus sensés que les hommes, nonobstant les vertus que la consécration donnoit à leurs statues, pre-

noient des libertés avec ces Dieux, tandis que les hommes se voyoient obligés de les garantir contre ces animaux impies.

Ces statues mêmes nous fournissent la preuve que ces Dieux avoient été originairement des hommes. Nous savons le respect que l'on portoit aux statues même des Princes vivans; leurs chapelles étoient souvent fréquentées par les dévots les plus ignorans, qui suspendoient des offrandes dans leurs temples, qui consultoient les oracles dans tous les événemens douteux, qui faisoient des vœux dans les calamités, qui regardoient leurs rêves mêmes comme des inspirations divines, & qui rendoient leur piété aussi incommode qu'ils pouvoient pour eux-mêmes & pour les autres.

D'après ce que ces Princes déifiés pratiquoient sur la terre, il n'y eut point de vices, d'excès, de débauches auxquels les Grands se livrent que l'on n'attribuât aux Dieux; on leur supposa du goût pour les plaisirs de l'amour, pour l'intempérance, la chasse &c. Nous ne trouvons dans la Mythologie payenne que les histoires de leurs amours, de leurs mariages, de leurs violences, de leurs adulteres, de leurs dissolutions, de leurs disputes, de

leurs vols, de leurs combats, de leurs blessures; nous les voyons accablés d'infortunes, exilés, emprisonnés & même expulsés du Ciel par des Géans, venir chercher un asyle sur la terre; ce qui prouve encore que c'est de la terre qu'ils tiroient leur origine. Après cela nous ne devons point être surpris si nous les voyons toujours représentés au même état où ils étoient au tems de leur mort, & distingués par tous les attributs qui leur appartenoient de leur vivant. Les uns sont toujours représentés comme vieux, tandis que d'autres sont représentés jeunes. Nous leur voyons des Peres, des Enfans, des Parens. Nous en voyons de boiteux & d'aveugles; nous les trouvons animés de différentes passions. Quelques-uns sont représentés avec le pied fourchu de même que le vulgaire se figure le Diable; quelques-uns sont ailés, d'autres sont armés d'épées, de lances, de casques, d'arcs, de tridens, de massues; d'autres sont assis sur des chars traînés par des lions, des tigres, des chevaux, des paons, des colombes. Toutes ces choses sont visiblement empruntées en partie de leur véritable histoire, & sont en partie des déguisemens allégoriques, poétiques & fabuleux de circonstances &

de faits que l'on ne connoît plus.

§. 17. Oenomaüs, Euhemere, Lucien & beaucoup d'autres hommes éclairés qui faisoient usage de leur raison, ne craignirent point de tourner en ridicule les Dieux sur les différens métiers qu'on leur faisoit exercer. C'est ainsi qu'Apollon exerçoit le métier de devin & de diseur de bonne aventure à Delphes; Esculape tenoit une boutique d'Apoticaire à Pergame; Vénus tenoit un lieu de prostitution à Paphos; Vulcain étoit forgeron à Lemnos. Quelques Déessees faisoient le métier de sages-femmes; d'autres ne s'occupoient que de la chasse, enfin d'autres cherchoient à gagner leur vie comme elles pouvoient; & lorsqu'elles ne faisoient pas bien leurs affaires dans un endroit, ces Divinités alloient chercher fortune ailleurs. Tous les événemens étant regardés comme des effets de leur faveur ou de leur inimitié, les hommes imaginèrent divers moyens de les appaiser ou de leur marquer leur reconnoissance; ils leur offrirent sur-tout les prémices de toutes les productions des animaux ou des végétaux, des dixmes, des offrandes, en signe de leur soumission, de même qu'ils avoient fait autrefois à leurs Princes vivans. Tout étoit bon dans les sacrifices

qu'on leur offroit ; ce qui déplaisoit à une Divinité étoit très-agréable à une autre ; quelques-unes ne s'appaisoient que par le sang humain, ce qui annonçoit leurs dispositions cruelles pendant leur séjour ici-bas. Nous voyons souvent les Dieux ainsi que les Princes & les Grands entrer dans une grande colere lorsqu'on négligeoit leurs autels & surtout lorsque les peuples offroient des sacrifices à des Dieux étrangers. D'un autre côté nous voyons souvent les hommes reprocher aux Dieux leur ingratitude, insulter leurs images & se révolter contre eux, lorsqu'ils ne se trouvoient pas suffisamment récompensés des riches présens dont ils s'étoient servis pour les gagner.

§. 18. Quoique les plus sages & les plus éclairés d'entre les Payens eussent des notions plus sensées que le vulgaire sur leurs Divinités, nous ne laissons pas de trouver qu'ils s'en faisoient des idées très-obscurcs & peu fixes, ce qui venoit surtout de la crainte d'être persécutés, s'ils annonçoient la vérité, ou s'ils tentoient de ramener leurs concitoyens à des idées plus raisonnables. Nous en avons la preuve dans la mort de Socrate. Nous trouvons dans Plutarque la raison pour-*quoi la théorie des Planetes & des Astres*

étoit si peu connue: le peuple ne souffroit pas que l'on examinât ces choses philosophiquement ou qu'on les expliquât par les loix ordinaires de la nature, par des causes dépourvues d'intelligence, par des forces aveugles, vû qu'il les regardoit comme des Dieux éternels, intelligens & immortels (27). Voilà pourquoi lorsqu'Anaxagore découvrit que la lune n'avoit qu'une lumière empruntée du soleil, & rendit ainsi raison de son croissant & de son décours, on n'osa pas rendre publique cette doctrine, elle ne fut communiquée qu'à peu de gens dont on exigea de la tenir cachée. Il y eut néanmoins en Europe & en Asie des hommes qui, détrompés eux-mêmes, oferent montrer aux autres la futilité de la religion payenne; mais nous ne devons point mettre au nombre des Payens ceux qui soutinrent l'unité de Dieu & qui démasqueraient la superstition. Sous le nom de *Payens*, nous ne devons comprendre à proprement parler que les Idolâtres qui crovoient la pluralité des Dieux, qui prétendoient que ces Dieux s'étoient révélés, qui leur rendoient un culte & qui leur assignoient des départemens divers. Les Juifs regardoient tous les autres peu-

(27) *V. Plutarch, in vit. Nicæ. pag.*

ples comme Payens & les désignoient en général sous le nom de *Nations* ou de *Gentils* du mot latin *Gentes*. Mais parmi les Payens tous ceux qui avoient assez de pénétration & de courage pour découvrir & contredire les folies & les impostures du Paganisme ou de la Théologie furent regardés comme des athées & traités en conséquence à l'instigation des Prêtres. Plusieurs Philosophes sur-tout furent bannis, emprisonnés, condamnés juridiquement à la mort, exterminés par la populace comme des impies & des scélérats; parce qu'ils ne croyoient point les mystères ou parce qu'ils exposoient aux yeux du public les fraudes pieuses de leur siècle. Il ne faut point savoir gré aux Prêtres du Paganisme s'ils nous ont donné des exemples moins fréquens de persécutions que les Prêtres Chrétiens. En effet les Prêtres Payens étoient peu différens des Magistrats civils; plusieurs d'entre eux ne possédoient pas même leur dignité à vie; & d'ailleurs ils étoient entièrement subordonnés à l'Etat; au lieu qu'à l'exception des Pays Protestans, les Prêtres Chrétiens ont un pouvoir supérieur à celui du Gouvernement même & sont les maîtres absolus de l'esprit des *Laiques*.

Ainsi quand nous parlons des anciens, nous devons attribuer les notions saines qu'ils avoient à la lumière de la raison que le Paganisme avoit visiblement corrompue. Faut de faire cette distinction, on est tombé dans une infinité d'erreurs. L'un soutient fort imprudemment que le Paganisme fournissoit une base plus solide à la vertu que le Christianisme; tandis que, pour parler avec plus de précision, on auroit dû se contenter de dire que la loi naturelle avoit été souvent plus fidèlement observée par les Payens que par les Chrétiens. D'autres s'imaginent que tous ceux qui vivoient du tems du Paganisme étoient des Idolâtres, & par conséquent étoient dans l'erreur la plus grossière. Mais est-il, par exemple, rien de plus absurde que de mettre Cicéron au nombre des Payens, lui qui dans ses admirables *Traité sur la Divination & sur la nature des Dieux* a fait voir clairement l'extravagance du Polythéisme, des Sacrifices, des prétendues révélations, des prophéties, des miracles, des oracles, des augures, des interprétations des songes, des enchantemens &c.? C'est dans ces ouvrages & dans d'autres de la même espece que Minutius Felix, Tertullien & les premiers Apologistes de la Religion Chrè-

tienne puïoient les meilleurs argumens contre le Paganisme, & les rapportoient souvent mot pour mot. Arnobe, après avoir rendu justice à d'autres Ecrivains, dit que si on lisoit les ouvrages de Cicéron, les Chrétiens n'auroient aucun besoin d'écrire; il reconnoît que ce grand homme a attaqué les Dieux avec force, avec esprit, & avec piété, & prétend que c'est pour cela qu'un grand nombre de Payens décrioient ses ouvrages ou refusoient de les lire, & sollicitoient le Sénat de les faire brûler pour les anéantir. Sur quoi Arnobe observe *que de supprimer ces ouvrages ou d'en interdire la lecture au public, ce n'étoit pas défendre les Dieux, mais montrer que l'on craignoit que la vérité ne fût connue* (28).

Je pourrois citer un grand nombre d'autres personnages de l'antiquité qui se distinguèrent par leur valeur, leurs vertus, leur piété, leur équité, & qui furent bien plus éloignés d'être des Idolâtres que ceux qui ont le front de les en accuser. On n'est pas plus en droit de les traiter de

(28) Nam interciperere scripta, & publicatam velle submergere lectionem, non est Deos defendere, sed veritatis testificationem timere. V. ARNOB. ADV. GENT. LIB. III. pag.

Payens que l'on ne peut traiter de Mahométans ceux qui en vivant à la Mecque, ne croient point à l'Alcoran. Ceux qui accusent les uns & les autres d'être Payens ou Musulmans montrent ou qu'ils ignorent le sens des mots, ou qu'ils ne sentent point la distinction entre la loi naturelle & toutes les institutions positives.

§. 19. En un mot, Madame, la religion des Gentils, soit qu'on la regarde comme contraire à la lumière de la raison, soit comme un supplément à cette même lumière, n'étoit point de nature à pouvoir influer sur les mœurs ou à rendre vertueux en cette vie, ni à fournir des motifs capables de rassurer contre les craintes de la mort. Il est vrai que parmi les Payens il s'est trouvé bien des gens qui ne pouvant croire une religion aussi ridicule que celle que décrioient les Poëtes, ont cru que leurs Divinités sans nombre n'étoient que des noms divers destinés à désigner les qualités, les attributs, les fonctions d'un Dieu unique; tels étoient le Soleil, Bacchus ou tout autre Dieu dont ils avoient la plus haute idée. Les Législateurs se sont efforcés de donner à la religion les couleurs les plus favorables

qu'ils purent, & sans rien examiner, sans approfondir ce qui étoit vrai ou faux, ils ont approuvé tout ce qui leur a paru devoir contribuer à contenir les hommes dans l'ordre, à les porter à la vertu, par l'appas des récompenses ou par la crainte des châtimens. D'autres, parmi lesquels on doit compter les Philosophes bien intentionnés, ont allégorisé toute la doctrine du Paganisme & l'ont appliquée aux effets de la nature par lesquels la Divinité manifeste son pouvoir, sa bonté, sa justice. Cette triple façon d'envisager les choses donna lieu à la fameuse distinction de la Théologie en poétique, politique & philosophique.

Néanmoins les personnes les plus éclairées rioient de ces subtilités, sachant très-bien qu'il étoit impossible de justifier la plupart des fables de la religion payenne. Cicéron blâme les Stoïciens pour avoir prétendu que toute la Théologie des Grecs étoit mystérieuse. „ Zénon, dit-il, le premier & après lui Cléanthe & Chryssippe prirent bien des peines inutiles pour donner des explications raisonnables des fables, & pour découvrir les étymologies des noms des Dieux. Leur conduite nous prouve évidemment „ ment

ment qu'ils n'ont point cru ces choses dans un sens littéral (29).

Cependant pour vous donner quelques exemples de leurs allégories, ils prétendoient que *Jupiter* & *Junon* signifioient l'Air & les Nuées; que *Neptune* & *Thétis* désignoient la Mer & les Flots; que *Cérès* & *Bacchus* étoient la Terre & toutes ses productions; que *Mercure* & *Minerve* indiquoient les Talens de l'esprit, l'Industrie, les Arts, le Commerce, & que *Cupidon* & *Vénus* marquoient les desirs des hommes & leurs penchans à l'amour; que *Mars* & *Bellone* désignoient la Guerre & les Querelles; que *Pluton* & *Proserpine* servoient à indiquer les Mines, les Trésors & tout ce qui est caché dans les entrailles de la terre.

C'est ainsi qu'ils continuoient à expliquer les noms de tous les autres Dieux, & comme les allégories sont aussi fécondes & aussi diversifiées que les imaginations des hommes, à peine trouvons-nous deux

(29) *Magnam molestiam, ac minimè necessariam, primus Zeno, post Cleanthes, deinde Chrysippus, commentitiarum fabularum reddere rationem: vocabulorum, cur quique ita appellati sint, causas explicare. Quod cum facitis, illud profecto confitemini, longè aliter rem se habere atque hominum opinio est. CICER. DE NATUR. DEOR. LIB. III. cap.*

auteurs qui aient expliqué les mêmes fables de la même manière; mais, en supposant pour un moment que quelqu'un d'entre eux ait rencontré juste, leur religion n'en eût pas été meilleure pour cela, & n'en méritoit pas moins d'être abolie, vû que, de quelque nature que fussent les spéculations de quelques favans, il est évident que le vulgaire prenoit tous ces êtres pour des Dieux véritables qu'il craignoit extrêmement & qu'il adoroit; sans compter les frais immenses qu'il en coutoit aux nations pour le culte, c'est-à-dire, pour payer les fourberies & la tyrannie des Prêtres. C'est ce que Cicéron avoit clairement apperçu; puisqu'en faisant l'énumération des Dieux du Faganisme il dit:

» il y eut encore une autre raison physique
 » qui donna naissance à une grande
 » foule de Dieux; ceux-ci revêtus de
 » formes humaines ont fourni des fables
 » aux Poètes & ont rempli la vie des
 » hommes de toutes sortes de superstitions (30). On peut dire avec autant

(30) *Aliâ quoque ratione & quidem physica, magna fluxit multitudo Deorum, qui induti specie humanâ fabulas Poëtis suppeditaverunt, hominum autem vitam superstitione omni refererunt. V. CICER. DE NATUR. DEOR. LIB. II.*

de vérité la même chose des Saints modernes & de leurs images. En effet, malgré la distinction subtile que l'on fait d'un culte suprême & absolu & d'un culte inférieur & relatif, le vulgaire donne partout, dans une idolâtrie grossière, & dans les pays où le culte des Saints est établi, si l'on fait attention au pouvoir & aux impostures des Prêtres, on trouvera que toutes les superstitions du monde combinées feroient encore une religion plus raisonnable que celle qu'on y professe. Il est encore bon de ne pas oublier que cette idolâtrie moderne des Chrétiens est, ainsi que celle des anciens Payens, entièrement fondée sur une vénération excessive pour des morts, dont des Prêtres artificieux ont sçu tirer parti pour soumettre les peuples à leurs ordonnances, qui ont toujours pour but leur propre vanité, leur puissance & leurs intérêts.

§. 20. Les Payens d'aujourd'hui qui habitent la plus grande partie de l'Afrique, des vastes contrées de l'Asie & de l'Amérique, aussi bien que quelques coins de l'Europe, s'accordent assez dans leurs opinions avec les anciens Payens; mais ils diffèrent entre eux comme eux à plusieurs égards. Ils ont chacun leurs *Cosmogonies* ou des histoires de la création

du monde ; leurs *Théogonies* ou généalogies de leurs Dieux , que quelques-uns font égaux , d'autres subordonnés , que les uns supposent bons & d'autres méchans. Plusieurs admettent deux principes souverains du bien & du mal , semblables à l'*Oromaze* & à l'*Arimane* des anciens Chaldéens. Il y en a même qui soutiennent l'unité de Dieu en lui joignant des ministres inférieurs & subordonnés , ou en l'en privant ; il y en a qui soutiennent l'éternité & l'immensité du monde & que tout ce qui arrive est l'effet d'un décret irrésistible du Destin. Leurs sentimens sont aussi variés sur la Providence , sur la durée du monde , sur un état futur ; ils ne sont point d'accord sur l'immortalité de l'ame , sur le séjour qu'elle habite après la mort , sur ses transmigrations d'un corps dans un autre , opinion qui est la plus universellement répandue. Leurs cultes & leurs sacrifices sont accompagnés de rites & de cérémonies infiniment variés ; une nation adore un animal qu'une autre nation sacrifie à son Dieu ; un homme employe une posture & une cérémonie qui est rejetée par un autre comme indécente & profane. Chacun , comme Juvénalle remarque , s'échauffe contre les Dieux de ses voisins , & les

hait. parcequ'il croit que ce sont les siens qui seuls aient droit de recevoir des hommages (31). Ils célèbrent leurs fêtes tantôt *sur le sommet des* montagnes ou à l'air libre, tantôt dans des temples, dans des cavernes & des fouterrains. Ils admettent des bons & des mauvais génies qui sont les protecteurs ou les ennemis des hommes & de leurs pays. Ils ont des hiérarchies de Prêtres & de Prêtresses, des collèges destinés à l'éducation, des maisons religieuses où ces Prêtres sont entretenus. Ils ont chacun leurs livres saints, leurs traditions, leurs images, leurs prétendus miracles, leurs prophéties, leurs oracles, leurs révélations, leurs sortilèges, leurs augures, leurs divinations. Ils ont des tems de réjouissances destinées à honorer leurs Dieux par des chants, par des danses, par des festins; ils ont aussi des tems de pénitence, de jeûnes, de tristesse; ils ont des hommes & des femmes qui souffrent volontairement, qui s'imposent des règles austères,

- (31) *Inde furor vulgo quod Numina vicinorum
Odit uterque locus, cum folos credat ha-
bendos
Esse Deos, quos ipse colit.*

JUVENAL. SAT. 15. vers. 36. & seqq.

qui se tourmentent & se déchirent dans l'idée que ce qui leur fait bien du mal cause un très-grand plaisir à la Divinité. Quand on leur reproche la déraison & l'obscurité de leurs dogmes, ils vous répondent que rien n'est impossible aux puissances d'en-haut, que ces choses sont des mysteres impénétrables, qu'il n'est point permis de les examiner, & que l'esprit borné de l'homme ne doit point les approfondir.

§. 21. Après vous avoir ainsi rendu compte en peu de mots, Madame, du Paganisme tant ancien que moderne, il est bon de vous faire remarquer que presque toutes les superstitions & les rites de l'Idolâtrie ont été renouvelés dans nos contrées occidentales ainsi que par les Chrétiens orientaux. Nous y voyons des sacrifices, de l'encens, des cierges, des lustrations, des fêtes, du chant, des autels, des pèlerinages, des jeûnes, un célibat religieux, des consécérations, des divinations, des sortileges, des augures, des présages, des enchantemens, des cultes en l'honneur des morts, des hommes & des femmes canonisés après leur trépas, des médiateurs entre Dieu & les hommes, des génies bienfaisans & malfaisans, des génies tutélaires mâles & femel-

les auxquels on dédie des temples , pour qui l'on célèbre des fêtes, que l'on honore par des cérémonies particulières, à qui non seulement on assigne des districts divers, mais encore que l'on suppose capables de guérir des maladies & de disposer de tout ce dont les hommes jouissent ou de ce qu'ils desirerent. Je conviens que l'on ne retrouve point par-tout la totalité de ces opinions & de ces usages ; mais on en trouve en tout lieu des vestiges plus ou moins marqués avec lesquels l'éducation familiarise & qui sont fortifiés par l'autorité de la loi. Cependant, pour peu que l'on y fasse attention, on sentira que ceux qui s'obstinent à conserver des choses que Jésus-Christ est venu abolir n'ont guere droit de se faire appeler des Chrétiens, ou ne peuvent se donner pour les partisans d'une religion destinée à corriger les mœurs, à donner des idées vraies de la Divinité, & par conséquent à déraciner toutes les opinions & les pratiques superstitieuses : en un mot de tels gens sont des Antichrétiens ; vû que rien n'est plus contraire à la doctrine de Jésus-Christ, & que ceux qui s'attachent à ces pratiques sont des Payens ou des Juifs & non de vrais Chrétiens.

§. 22. Cette réflexion est un homma-

ge qui est dû à la religion & à la vérité. En effet, je ne pense point que le desir de contenter la curiosité suffise pour justifier [les recherches](http://www.lesrecherches.com) que l'on fait, si elles ne contribuent à l'instruction, qui naturellement contribue à rendre les hommes plus éclairés & plus vertueux. En effet, Madame, toute cette dissertation fournit une preuve mémorable des extravagances dont la nature humaine peut être susceptible; elle nous montre que la superstition est la même dans tous les tems, quoique ses noms puissent changer, ses objets varier, & quoiqu'elle puisse être plus ou moins forte dans les différens pays suivant les degrés de liberté de conscience dont on y jouit.

Si quelqu'un étoit surpris de voir que les hommes se soient écartés des voies simples & droites de la raison pour s'égarer dans des labyrinthes si tortueux, qu'il considere comment dans plusieurs régions considérables les institutions si simples de Jésus-Christ ont dégénéré en des doctrines absurdes, en un jargon inintelligible, en des pratiques ridicules, en des mysteres inexplicables. On trouvera que dans presque toutes les parties du monde la religion & la vérité se sont changées en *superstition* & en imposture. En un mot,

tout ce qui est contenu dans cette longue Lettre est excellemment rapproché dans ces vers d'un de nos Poëtes qui sont dans la bouche de tout le monde. *La religion de la Nature fut dans son origine facile & simple ; des fables l'ont rendue mystérieuse, des offrandes l'ont rendue lucrative ; on la chargea peu-à-peu de sacrifices & de spectacles qui mirent les Prêtres à portée de faire bonne chere, tandis que les peuples ouvrirent de grands yeux (32).*

Je crains, Madame, d'abuser de votre patience, ainsi je finis cette lettre dont la lecture a pu vous fatiguer, en me disant &c.

- (32) Natural Religion was easy first and plain,
 Tales made it mystery, offrings made it gain;
 Sacrifices and shows were at length prepar'd,
 The Priests ate roast meat, and the people star'd.



QUATRIEME LETTRE ,

**A UN GENTILHOMME HOLLANDOIS POUR
LUI PROUVER QUE LE SYSTÈME DE
SPINOZA EST DÉPOURVU DE
FONDEMENTS ET PECHÉ DANS
SES PRINCIPES.**



§. I. **V**ous avez raison , Monsieur ,
de supposer que je jouis d'un vrai bon-
heur dans l'agréable retraite où je vis ;
j'y jouis en effet de la santé du corps &
de la tranquillité de l'esprit , c'est-à-di-
re , des deux plus grands biens que la ter-
re puisse procurer. Indépendamment de
la salubrité de l'air , ce pays abonde en
gibier , & mes voisins ne connoissent d'au-
tre violence & d'autre ruses que celles
qu'ils mettent en usage contre les bêtes
sauvages , les oiseaux & les poissons : on
ne lit point dans leurs regards , comme

dans ceux des habitans affairés des villes, les bons ou les mauvais succès des flottes & des armées; ils ne s'inquiètent pas plus d'affaires étrangères que de ce qui se passe dans les autres Planetes; si par hazard ils s'informent de l'état des choses à la Cour, ce n'est point pour savoir qui est-ce qui est en faveur ou en disgrâce, ni celui qui doit entrer dans le ministere ou en sortir; c'est pour s'instruire de la façon dont on travaille au bien public de la nation & dont on s'y prend pour lui assurer sa sûreté, sa puissance, ses richesses; ils regardent comme un ami quiconque s'occupe de ces grands objets, & l'esprit de faction & de parti ne changera jamais leurs dispositions à son égard.

§. 2. Mais, Monsieur, j'ai de la peine à vous pardonner la crainte où vous êtes de troubler le repos dont je jouis au milieu de ces gens innocens; toutes vos lettres sont aussi instructives & amusantes que leur conversation est franche & sincere. Je ne blâme pas plus les pompeux éloges que vous faites de Spinoza, que les louanges emphatiques que Lucrece a prodiguées à Epicure. En effet, tant que vous regarderez ce Philosophe comme un homme si extraordinaire, si supérieur au reste des humains, vous ne po

rez rien retrancher de ce que vous en dites, & si vous étiez un Poëte vous iriez encore plus loin.

§. 3. Pour moi, je me garderai bien de prétendre que Spinoza n'a rien dit de bien, parce qu'il s'est trompé sur beaucoup de choses; au contraire, je trouve dans ses écrits un grand nombre d'idées heureuses, & il me paroît avoir été un homme doué de très-grands talens; quoique ses connoissances semblent avoir été assez bornées, si l'on excepte celles qu'il avoit dans quelques branches des Mathématiques & dans l'érudition des Rabbins. Je vous accorderai pareillement qu'il fut sobre, rigide observateur des loix de son pays, entièrement dégagé de la passion d'acquérir des richesses. L'histoire ancienne ainsi que l'expérience journaliere suffissent pour nous convaincre que si ceux qui soutiennent la cause de la vérité ne sont pas toujours de grands saints, les partisans de l'erreur ont souvent une conduite estimable. Vous savez que M. Bayle dans ses *pensées diverses* a prouvé que l'Athéisme lui-même ne conduit point les hommes nécessairement au crime, quoiqu'il convienne en général que la considération de la sûreté, de la réputation, de l'intérêt, n'est pas si propre à conserver

les mœurs que la (*) Religion. Je conviendrai encore avec vous que les adversaires de Spinoza n'ont pu détromper ses disciples par les épithètes injurieuses qu'ils ont prodiguées à sa personne à cause de ses opinions ; ces moyens honteux ne conviennent qu'aux partisans de l'erreur ; ils sont aussi contraires à la religion qu'aux règles de la politesse ; ils peuvent bien servir à exciter la fureur de la populace, mais jamais ils n'en imposent aux personnes sensées qui jugent des choses par elles-mêmes & non d'après la manière dont les passions les représentent.

§. 4. Ne croyez point, Monsieur, que je montre cette modération par complaisance pour vous ou par respect pour l'opinion que vous avez de Spinoza, ou parce que je suis plus convaincu de la vérité de

(*) C'est précisément l'inverse de cette proposition qui est vraie, & Bayle ne peut avoir avancé cette opinion absurde & démentie par une expérience continuelle que *propter metum Judæorum*. Toutes les religions, quelles qu'elles soient, & principalement la Chrétienne, sont les plus grands fléaux qui aient jamais affligé l'espèce humaine. Effacez de l'histoire de tous les peuples de la terre les crimes commis au nom des Dieux & de Dieu, & vous retrancherez la plus grande partie des atrocités qu'elle présente. *Hinc prima mali la-bes*. Seconde note de M. Fréret trouvée sur son exemplaire Anglois.

ses opinions que vous ne me l'avez trouvé ci-devant; cette modération est fondée sur l'idée où je suis que l'on doit traiter ainsi tout le monde quand il s'agit de matières de pure spéculation; c'est aux loix à punir les mauvaises actions de ceux qui s'en rendent coupables; mais bien loin d'adopter les sentimens sur lesquels nous avons si souvent raisonné chez vous, je suis persuadé que le systême de Spinoza est entièrement faux & destitué de fondemens. Je ne disconviens point qu'il ne se trouve par hazard des vérités dans son livre, de même qu'il s'est souvent glissé des erreurs dans les meilleurs ouvrages: mais je soutiens que d'après son systême dont les fondemens me paroissent peu solides, les principes faux & contraires à la saine physique, on ne peut point répondre à des difficultés déjà faites ou à faire, ni donner de meilleures raisons pour appuyer les opinions reçues.

§. 5. Quelque réglé dans sa conduite qu'ait été Spinoza, je suppose pourtant que vous ne prétendez point qu'il ait été exempt des fragilités humaines auxquelles les plus honnêtes gens sont souvent exposés. Je soupçonnerois même assez volontiers qu'une de ses principales foiblesses a été un desir immodéré de se fai-

re chef de secte, de former des disciples à un nouveau systême de Philosophie qui pût porter son nom; il a pu être tenté par les succès de son maître Descartes. Je ne prétends pas tirer mes inductions de ces expressions *ma philosophie, notre systême,* & d'autres façons de parler semblables qu'il employe très-fréquemment; je ne serois pas un crime de cette affectation à tout homme qui auroit fait des découvertes particulières, ou même qui auroit changé la face entière de la Philosophie, ou qui se seroit servi d'une méthode entièrement neuve; un homme de cette trempe pourroit n'avoir d'autres motifs que l'amour de la vérité & le desir de faire du bien à la société, & pourroit ne se proposer que de rejeter les choses qu'il trouveroit ou nuisibles, ou fausses, ou inutiles. Socrate, nonobstant la grande réforme qu'il apporta dans la Philosophie, ne fut jamais soupçonné d'avoir voulu se faire le chef d'une secte; Cicéron a très-bien remarqué que ses disciples ont multiplié les disputes, se sont partagés en factions, & ont corrompu sa doctrine dès qu'ils voulurent la réduire en un systême, à l'aide duquel ils prétendirent, sans doute, expliquer une infinité de choses auxquelles Socrate n'a-

voit jamais songé, & auxquelles nous voyons que ces disciples ont tâché d'appliquer ces spéculations subtiles & aériennes que leur maître rejettoit comme inutiles dans la conduite de la vie, comme propres à faire perdre le tems, comme peu intéressantes pour les hommes, & comme impossibles à concevoir (1).

§. 6. Mais lorsqu'un homme construit un systême entier de Philosophie sans aucuns principes ou sur des fondemens précaires, & quand on l'avertit ensuite de sa faute, ou quand on lui montre les difficultés auxquelles son systême est exposé, s'il ne cherche point à y remédier ni à résoudre les objections qu'on lui propose par les principes qu'il a établis; en un mot, s'il ne reconnoît point qu'il s'est trompé, nous pouvons avec raison soupçonner un tel homme d'être trop épris de son nouveau monde, (car c'est-là ce qu'est un nouveau systême de Philosophie)

(1) Illam autem Socraticam dubitationem de omnibus rebus, & nulla adhibita affirmatione consuetudinem differendi, reliquerunt. Ita facta est differendi (quod minime Socrates probabat) ars quædam, philosophiæ & rerum ordo, & descriptio disciplinæ.

Vid. Academ. quæst. lib. I. cap.

phie) pour admettre un Créateur plus sage; tandis qu'un homme qui n'auroit en vue que de faire connoître & de répandre la vérité, & qui ne peut se contenter de fantaisies & de conjectures, ne feroit aucune difficulté de reconnoître ses erreurs & de les corriger.

§. 7. Cela posé, examinons si Spinoza est réellement coupable de ce dont je l'accuse. Je rapporterai avec franchise les motifs sur lesquels je me fonde, & je vous laisserai ensuite décider vous-même, malgré les préventions que vous avez en sa faveur. Je n'ai pas besoin de dire à un de ses plus grands admirateurs que Spinoza n'admet qu'une seule substance dans l'univers, ou qu'il prétend que la matière de tous les êtres de l'univers n'est qu'une existence continuée; qu'elle est partout de la même nature, quoique diversément modifiée, & douée d'attributs invariables, essentiels & inséparables. Les principaux de ces attributs, que Spinoza suppose éternels, ainsi que la substance à laquelle ils appartiennent, sont, selon lui, l'Étendue & la Pensée; quoiqu'il en suppose une infinité d'autres dont il ne s'est pas donné la peine de faire l'énumération, & il n'a, nulle part même, fait entendre que le mouvement fût un de ses

attributs, & s'il l'eût dit nous ne l'en aurions point cru sur sa simple parole ni sans des argumens plus convaincans que ceux dont il s'est servi pour prouver que chaque particule de la matiere pense continuellement. Cela est en effet contraire à la raison & à l'expérience qui s'accordent toutes les deux à prouver l'étendue dans la matiere. De quelque nature que soit le principe pensant dans les animaux, la pensée ne peut être produite que par le cerveau. Les hommes n'ont la conscience d'aucune pensée tant que les fonctions du cerveau sont suspendues; c'est là uniquement que nous trouvons que nous pensons, & nous n'appercevons aucuns signes de la pensée dans aucun des êtres qui n'ont point de cerveau; tandis que toutes les créatures qui en ont un semblent par leurs façons d'agir nous annoncer de la pensée jusqu'à un certain point.

A l'égard des subtilités dont Spinoza se sert pour tâcher de prouver par la raison ce qui est rejeté par l'expérience, je pourrai quelque jour vous communiquer mes idées là-dessus; mon but actuel n'est point de réfuter toutes ses erreurs les unes après les autres, mais seulement de montrer que son système ne porte sur rien, ce qui fait tomber tout d'un coup ce

que l'on a pu fonder sur ce système.

§. 8. Tout le monde convient que les changemens perpétuels que l'on voit dans la matière ~~font dus au mouvement~~, qui produit une infinité de formes, de combinaisons & de qualités sensibles. Mais nous devons bien distinguer entre le mouvement local & l'action ou la force motrice. Le mouvement local n'est que le changement de situation, ou l'application successive du même corps aux parties respectives de différens autres corps ; ainsi ce mouvement local ne diffère point du corps lui-même, ce n'est point un être réel dans la nature, c'est simplement un mode ou une façon d'envisager la situation, c'est l'effet de quelque force ou action qui est ou au-dedans ou au-dehors du corps. Quoique les loix ordinaires du mouvement ne soient que des observations fournies par l'expérience de ce qui arrive communément dans le mouvement local, ou les calculs probables déduits de ces observations ; cependant l'action ou la force motrice est souvent appelée du nom de *mouvement*, & pour lors l'on confond l'effet avec la cause, ce qui a été une source intarissable d'embarras & d'absurdités. Cependant il faut que tous ceux qui ont traité des changemen

fubit la matiere , aient regardé cette action comme leur cause , fans cela ils auroient travaillé vainement ; en effet cette action étant une fois expliquée , nous pourrons aisément rendre raison du mouvement local qui est son effet , fans cela nous n'en viendrons jamais à bout. Les Mathématiciens supposent la force motrice & considerent le mouvement local tel qu'ils le trouvent , fans s'embarrasser d'en chercher l'origine ; mais les Philosophes procedent différemment ou doivent du moins le faire.

§. 9. Cela posé , quiconque entreprend d'expliquer , à l'aide des premieres causes , l'origine du monde , son mécanisme actuel ou les affections de la matiere , doit commencer par chercher la premiere cause du mouvement. En effet la simple idée de l'étendue ne renferme aucune idée de variété ni aucune cause de changement ; en voyant que c'est l'action seule qui peut produire un changement dans l'étendue , il est important de bien établir & d'expliquer clairement cette action ou ce principe du mouvement , fans quoi tout le systême paroîtra bientôt défectueux : si l'on ne fait que supposer ce principe , le systême ne fera qu'une pure hypothese , mais si on le prouve & l'explique ,

PHILOSOPHIQUES

NOUS pourrions nous déterminer sur ce point avec une grande certitude que à l'origine de tout en a jusqu'ici précises. Il ne faut pas de fonder un système sur le mouvement local qui, comme on a vu, est que l'effet de cette action ainsi que toutes les variétés qui sont dans la nature ; il en est de même du repos que l'on ne regarde plus actuellement comme une privation ni comme un état d'inertie absolue, vu qu'il faut avant de faire pour tenir les corps dans le repos que pour les mettre en mouvement. Ces deux le mouvement local & le repos ne font que des termes relatifs, des modes passagers qui ne peuvent point être regardés comme des êtres réels & permanents.

§. 10. Il est bien difficile de découvrir quelles ont été les vraies opinions des premiers Sages de la Grèce. Depuis Anaxagore les Philosophes ont assez généralement établi pour principe que la matière étant par elle-même inerte, c'est-à-dire, une masse sans mouvement, la Divinité que l'on regarda comme une être distingué de cette matière, lui avoit communiqué le mouvement, quoique d'une façon qui surpasse l'entendement humain. En partant de-là, ces Philosophes nous montrent les divisions que ce mouve

a produit dans la matiere, les particules de volumes & de figures différens qui en résulterent, & comment l'Univers & toutes ses parties ont pris l'arrangement que nous voyons. Au contraire, Spinoza ne reconnoît point d'Etre séparé ou distingué de la substance de l'univers; il n'admet point d'Etre qui lui donne le mouvement ni qui l'y fasse persévérer, s'il n'en a pas de lui-même. Il se fonde sur toutes les notions communes au sujet du mouvement local sans jamais en indiquer la cause, attendu qu'il ne veut pas reconnoître l'impulsion de la Divinité qui préside à l'univers, & parce que, comme je vais vous montrer, il n'a point été capable de lui assigner une meilleure cause ou du moins une raison équivalente. Cependant ce Philosophe regardoit la matiere comme inerte de sa nature. Dans la seconde partie de son *Ethique* ou de son système, *proposition XIII. axiome I.* il dit en termes exprès *que tous les corps sont ou en mouvement ou en repos* (2). Et pour vous faire voir qu'il ne vouloit point parler d'un repos relatif ou produit par la résistance des autres corps, dans la démonstration du second Lemme il affirme que

(2) *Omnia corpora moventur aut quiescunt.*

tous les corps peuvent tantôt être dans absolument & tantôt peuvent être dans un repos absolu (3). Il ne pouvoit s'expliquer plus nettement; cependant si quelques particules ou si toutes les particules de la matiere peuvent être dans un repos absolu, elles doivent toujours demeurer dans cet état, si une cause extérieure ne les met en mouvement, & Spinoza n'a nulle part assigné cette cause: outre cela toute la matiere pourroit être dans l'inaction, si quelques-unes de ses parties peuvent jamais s'y trouver.

§. II. Spinoza n'a nulle part tenté de définir le mouvement & le repos, ce qui est impardonnable dans un *Principes*, soit qu'il l'ait fait à dessein, soit qu'il n'y ait pas songé; néanmoins il dit clairement dans son *Ethique*, que le mouvement & le repos sont les causes des différences qui se trouvent entre les corps. C'est aussi, selon lui, que résulte la diversité qui se trouve entre les corps particuliers. Il dit encore que c'est le mouvement & le repos qui produisent une infinité d'êtres (4). Dans

(3) Omnia corpora absolute jam movet, jam quiescere possunt.

(4) Corpora ratione motus & quietis, celeritatis & tarditatis, & non ratione substantie ab invicem distinguuntur. Lemm. I. ante præf. 14. 1^{re} 11.

l'examen que je vais faire je ne citerai aucuns passages de ses autres ouvrages, vu que dans son traité *Théologico-politique* il n'a point eu occasion de parler de ces matieres, & que dans une de ses lettres il déclare ne vouloir se rendre responsable de rien de ce qu'il a dit dans sa *Démonstration des principes de Descartes*; & il obligea Meyer son Editeur d'en avertir dans la préface de son livre, composé à la priere d'un de ses disciples, & dans lequel il fonde ses démonstrations sur les définitions, les hypothèses & les axiomes de Descartes, qu'il suppose, mais qu'il ne croit pas vrais. Ainsi son *Ethique*, à laquelle il a réduit toute sa Philosophie contient son vrai système, & c'est là ainsi que dans ses lettres que l'on peut trouver ses véritables sentimens.

Après en avoir ainsi usé de bonne foi avec Spinoza, comme l'équité l'exige, il n'est point nécessaire de prouver par des

Corpora res singulares sunt, quæ ratione motus & quietis ab invicem distinguuntur. *Demonstrat. lemm. 3 ante proposit. 11.*

Non tamen propterea Deus magis dici potest ex libertate voluntatis agere, quam propter ea quæ ex motu & quiete sequuntur (infinita enim ex his etiam sequuntur) dici potest ex libertate motus & quietis agere. *Coroll. 2. proposit. 3. part. I.*

inductions qu'il n'a point regardé le mouvement comme un attribut éternellement inhérent à la matière ; & s'il l'eût dit nous ne l'aurions point cru sans de bonnes preuves ; mais il nous épargne cette peine puisqu'il affirme positivement le contraire, & certainement personne n'a pu connoître mieux que lui ses propres sentimens. Dans sa première Lettre à Oldenbourg par laquelle il lui communique une partie de son *Ethique*, voici comment il s'exprime. „ Il faut remarquer „ que par attribut j'entends tout ce qui „ se conçoit par soi-même & en soi, de „ façon que son concept ne renferme „ point le concept d'une autre chose. „ L'étendue, par exemple, se conçoit „ par elle-même & en elle-même ; mais „ il n'en est pas de même du mouvement, „ car on le conçoit dans une autre chose „ & son concept renferme l'étendue ”. Cela est décisif. Nous n'examinerons point quant à présent jusqu'à quel point cette assertion est vraie ou fautive appliquée à l'étendue, qui n'est qu'une idée abstraite & qui ne peut pas plus être conçue sans un sujet que le mouvement (5).

(5) Ubi notandum me per attributum intellige-

§. 12. Ainsi Spinoza, qui se vante dans son *Ethique* de déduire les choses de leurs premiers principes, ce que dans l'Ecole on appelle argumenter à priori; Spinoza, dis-je, n'ayant point expliqué comment la matiere a été mise en mouvement, ni comment le mouvement se perpétue en elle, ne regardant point Dieu comme son premier moteur, ne prouvant point & ne supposant même point que le mouvement est un attribut essentiel de la matiere, & même disant le contraire, n'expliquant point ce que c'est que le mouvement, il lui a été impossible de montrer que la diversité des corps particuliers pouvoit s'accorder avec l'unité de la substance ou l'homogénéité de la matiere dans tout l'univers. D'où je me crois autorisé à conclure que son système est ruineux, informe, sans fondement & peu digne d'un Philosophe.

Vos préventions vous empêcheront peut-être de croire qu'un homme dont vous faites tant de cas ait pu se tromper

re omne id quod concipitur per se & in se, adeo ut ipsius conceptus non involvat conceptum alterius rei: ut, exempli gratia, extensio per se & in se concipitur, at motus non item; nam concipitur in alio, & ipsius conceptus involvit extensionem.

si grossièrement dès le premier pas ; mais pour que vous n'imaginiez pas qu'il a suppléé à ce défaut énorme dans quelque endroit qui auroit pu échapper à mes recherches, je me flatte que vous vous en rapporterez à ce qu'il dit lui-même à une personne qui ne vouloit point souscrire aveuglément à sa Philosophie ; mais qui, quoique dans des opinions différentes, n'en étoit pas moins de ses amis que je le suis de vous. Il est aisé de s'appercevoir des ruses & des artifices que Spinoza met en usage pour éviter de répondre aux objections qui lui furent faites sur cet article, ce qui me confirme dans l'idée qu'il étoit opiniâtrément attaché à son système, & qu'il se promettoit de devenir le chef d'une secte nouvelle.

§. 13. Quoi qu'il en soit, car nous devons être réservés quand il s'agit de deviner les intentions des morts, l'auteur de la soixante-troisième Lettre contenue dans *les Oeuvres posthumes* de Spinoza lui fait une prière & lui propose avec beaucoup de modération des difficultés qui sans une réponse solide sont de nature à renverser de fond en comble tout l'édifice de sa Philosophie. „ Si vous en avez le loisir „ & l'occasion, dit-il à Spinoza, je vous „ conjure de nous donner une vraie désa-

„ nition du mouvement, de l'expliquer
 „ & de dire comment (l'étendue entant
 „ qu'elle est conçue par elle-même étant
 „ indivisible, immuable, &c.) nous pou-
 „ vons démontrer *à priori* qu'il ait pu se
 „ produire une si grande quantité d'êtres
 „ variés, & par conséquent comment la
 „ figure existe dans les particules d'un
 „ corps, vû que dans chaque corps ces
 „ particules different par la figure de cel-
 „ les qui constituent la forme d'un autre
 „ corps” (6). Qu'est-ce que Spinoza ré-
 „ pond à cela? Renvoye-t-il son ami à quel-
 „ ques endroits de ses ouvrages où cette
 „ difficulté ait été déjà levée? Point du
 „ tout. Voici comme il réplique dans la
 „ Lettre qui suit. „ A l'égard du reste,
 „ c'est-à-dire, du mouvement, & des
 „ choses relatives à la méthode, comme
 „ elles ne font point encore mises en or-
 „ dre, je les garde pour une autre occa-

(6) Si otium sit & occasio finit, a te submissè
 peto veram motus definitionem ut & ejus explica-
 tionem; atque quâ ratione (cum extensio quatenus
 per se concipitur, indivisibilis, immutabilis, &c, sit)
 a priori deducere possimus tot tamque multas oriri
 posse varietates, & per consequens existentiam
 figuræ in particulis alicujus corporis, quæ ta-
 men in quovis corpore variæ diversæque sunt a
 figuris partium quæ alterius corporis formam con-
 stituunt.

„ fion ” (7). Son ami qui ne se payoit pas de ces délais & à qui le desir de s'instruire donnoit de l'impatience, lui remet encore ~~avec cette difficulté.~~ sous les yeux dans la soixante-neuvieme Lettre. „ J'ai, dit-il, bien de la peine à concevoir comment on peut prouver *à priori* l'existence des corps qui ont du mouvement & de la figure, vû que nous ne les trouvons point dans l'étendue considérée par elle-même (8). Dans la Lettre qui suit, Spinoza répond sans donner aucune explication, „ non seulement il est difficile, comme vous dites, mais il est absolument impossible de démontrer l'existence des corps particuliers d'après l'étendue, telle que Descartes la conçoit, c'est-à-dire, comme une masse inerte; car la matiere qui est en repos continuera à y rester autant qu'il est en elle, & ne peut être mise en mouvement que par une cause extérieure plus forte; & c'est pour cette raison que ci-de-

(7) Cœterum de reliquis, nimirum de motu, quæque ad methodum spectant, quia nondum ordine conscripta sunt, in aliam occasionem reservo.

(8) Difficulus admodum concipere queo, quæ a priori corporum existentia demonstretur quæ motus & figuras habent; cum in extensione rem absolute considerando nil tale occurrat.

„ devant je n'ai pas fait difficulté d'affir-
 „ mer que les principes physiques de
 „ Descartes sont inutiles, pour ne pas di-
 „ re absurdes ” (9). L'ami de Spinoza
 qui savoit très-bien qu'il n'admettoit
 point de cause extérieure, quoique son
 système, qu'il avoit déjà fini auparavant,
 n'eût point encore paru, le supplie in-
 stamment de dire ses idées sans détour ;
 car dans la lettre que nous venons de ci-
 ter il s'enveloppe d'expressions commu-
 nes. „ Je souhaiterois, dit cet ami dans
 „ la soixante-onzieme Lettre, que vous
 „ voulussiez me faire le plaisir de me dire
 „ comment on peut prouver que la varié-
 „ té des choses procede de l'idée de l'é-
 „ tendue suivant vos propres notions ;
 „ puisque vous faites mention de l'opi-
 „ nion de Descartes, qui soutient qu'il
 „ ne connoit pas d'autre moyen de dédui-
 „ re cette variété de l'étendue, qu'en
 „ supposant qu'elle vient du mouvement

(9) Ex extensione, ut eam Cartesius concipit,
 molem scilicet quiescentem. corporum existentiam
 demonstrare non tantum difficile, ut ais, sed om-
 ninò impossibile est : materia enim quiescens,
 quantum in se est, in sua quiete perseverabit, nec
 ad motum concitabitur nisi a causa potentiori ex-
 ternâ ; & hæc de causa non dubitavi olim affirmare
 rerum naturalium principia Cartesianâ inutilia esse,
 ne dicam absurda.

„ que Dieu a imprimé à la matiere. Ain-
 „ si il me paroît que Descartes dérive
 „ l'existence des corps particuliers, non de
 „ la matiere en repos, à moins que vous
 „ ne fassiez aucun cas de la supposition
 „ d'un Dieu moteur, puisque vous n'a-
 „ vez pas vous-même démontré comment
 „ cètte variété devoit découler nécessai-
 „ rement de l'essence de Dieu *a priori*, &
 „ Descartes voulant le faire voir a dit
 „ que la chose surpassoit l'intelligence hu-
 „ maine. Ainsi j'exige que vous vous
 „ expliquiez là-dessus, sachant bien que
 „ vous avez d'autres idées, à moins qu'il
 „ n'y ait quelque motif legitime qui vous
 „ ait empêché jusqu'ici de vous déclarer
 „ ouvertement ” (10).

(10) Velim ut in hac re mihi gratificeris, indi-
 cando, quæ ex conceptu extensionis secundum tuas
 meditationes varietas rerum a priori possit osten-
 di; quando quidem meministi opinionis Cartesianæ,
 in qua Cartesius statuit se eam ex extensione nullo
 alio modo deducere posse, quam supponendo mo-
 tu à Deo excitato hoc effectum fuisse in extensio-
 ne. Deducit ergo juxta meam opinionem corpo-
 rum existentiam non ex quiescente materiâ, nisi
 fortè suppositionem motoris Dei pro nihilo haberes,
 quando quidem, quæ illud ex essentiâ Dei à priori
 necessariò sequi debeat, abs te non sit ostensum,
 id quod Cartesius ostensurus captum humanum su-
 perare credebat. Quare à te hanc rem requiro,
 sciens bene te alias cogitationes habere, nisi alta

Cet homme rendoit justice à Descartes ; car quoique son systéme ne puisse être regardé que comme un Roman Philosophique très-ingénieux , cependant il n'a jamais pu pousser la négligence ou l'inexactitude jusqu'à imaginer que l'on pouvoit déduire la variété des corps de la seule étendue ; c'est pour cela qu'il a supposé que Dieu au commencement avoit donné l'impulsion à la matiere inerte , ce qui produisit successivement ses matieres des premiers , des seconds & des troisiemes élémens, dont est résulté, selon lui, l'arrangement de tout l'univers. Mais Spinoza ne partant point du même principe & n'en établissant point d'autre pour expliquer les variétés des corps particuliers dans une substance identique ou homogéne ; je crois avoir prouvé très-clairement que sa Philosophie n'est élevée sur aucun fondement solide ou probable , mais sur des suppositions gratuites desquelles il déduit ce que ses Disciples appellent des démonstrations. Il s'étoit accoutumé à cette espece de prétendues démonstrations géométriques, quoiqu'il les sçût fausses ,

vù

fontica subfit forte causa , quare illud habentis manifestum facere nolueris &c.

vu que c'est ainsi qu'il avoit antérieurement démontré les principes de Descartes; mais cet ouvrage même nous fournit un exemple mémorable de la facilité avec laquelle on peut être induit en erreur par cette méthode géométrique; quoique certaine en elle-même; quand on ômet dans ses déductions un seul chaînon, quand on part d'après des suppositions comme si elles étoient des vérités démontrées, ou quand c'est sur l'autorité des autres & sur ses propres préventions que l'on regarde un principe comme évident ou comme prouvé.

Mais, pour revenir à l'amî de Spinoza, il n'obtint malgré toutes ses prières, qu'une réponse vague & conçue en termes généraux. En effet dans la Lettre 72. Spinoza, après avoir rejeté la définition que Descartes a donnée de la matiere, parle en ces termes: „ quant à ce
 „ que vous me demandez si l'on peut démontrer *à priori* la variété des Etres du
 „ seul concept de l'étendue, je crois
 „ avoir déjà fait voir très-clairement que
 „ cela est impossible, & que par conséquent Descartes a mal défini la matiere
 „ par son étendue; mais qu'il faut expliquer nécessairement cette variété par
 „ un attribut qui exprime une essence in-

„ finie & éternelle. Mais si je vis assez
 „ longtems, peut-être que je vous parle-
 „ rai d'une façon plus claire; car jusqu'à
 „ présent je n'ai pu donner de l'ordre à
 „ mes idées là-dessus ” (II).

Nous ne trouvons point que Spinoza ait jamais rempli sa promesse ni qu'il se soit expliqué sur le mouvement; il est d'autant plus inexcusable que, quoique son Ethique fût achevée dans ce tems, il pouvoit y changer, y ajoûter ou en retrancher tout ce qu'il auroit voulu; puis-que cet ouvrage ne fut publié qu'après sa mort. On ne peut pas dire que le mouvement fût l'attribut dont il parle ici, vû qu'il avoit formellement déclaré le contraire auparavant, & vû que rien dans ses ouvrages ne semble favoriser ce sentiment.

§. 14. Il ne faut pas de meilleure preuve pour convaincre que les hommes qui ont le plus de lumieres & de candeur peu-

(II) Quod petis, an ex solo extensionis conceptu rerum varietas à priori possit demonstrari, credo me jam satis clarè ostendisse id impossibile esse, ideòque materiam a Cartesio malè definiti per extensionem; sed eam necessariò debere explicari per attributum, quod aeternam & infinitam essentiam exprimat. Sed de his forsan aliquandò, si vita suppetit, clariùs tecum agam; nam huc usque nihil de his ordine disponere mihi licuit.

vent être en bien des occasions séduits par leurs préjugés. Vous ne vous étiez jamais vous-même aperçu de ces défauts dans le système de Spinoza, que vous vantiez toujours comme ayant tout démontré *à priori*. Bien loin de-là, dans votre Lettre du 10. de ce mois vous insistez beaucoup sur les difficultés qui accompagnent les systèmes ordinaires sur le mouvement. Vous ne doutiez pas que votre héros n'en eût parlé d'une façon plus satisfaisante ; mais vous voyez qu'il ne l'a point fait. Ainsi pour terminer ce que j'avois à dire de Spinoza, & pour vous éclaircir vous-même, je vous dirai qu'il est évident que la plupart des difficultés que vous alléguiez viennent de ce que l'on confond la cause avec l'effet ou la force motrice avec le mouvement local, & quand on croit avoir donné une définition véritable du mouvement, il se trouve qu'on n'a rien dit sinon que *le mouvement est le mouvement*, en ne faisant que changer un peu les termes. Quand on voit rouler une boule sur la pelouse & que l'on demande ce que c'est que le mouvement, on répond gravement que c'est *l'éloignement d'un corps du voisinage d'autres corps* ; c'est ce que ceux qui jouent à la boule savent tout aussi bien

que les plus grands Philosophes; puisque leurs yeux suffisoient pour les en convaincre; mais c'est la cause de cet effet qu'il faudroit expliquer, & pour lors les Philosophes n'en savent pas plus que les joueurs de boule.

§. 15. Vous avez raison de dire que ceux-mêmes qui distinguent avec soin la cause de l'effet sont très-embarrassés pour dire de quelle nature est la force motrice, où elle réside, si elle est dans la matiere ou hors d'elle, par quels moyens elle peut mouvoir la matiere, comment elle peut passer d'un corps dans un autre, comment elle se partage entre plusieurs corps, tandis que d'autres demeurent en repos, ainsi qu'une infinité d'autres effets qui sont de véritables énigmes. Ainsi ne pouvant découvrir un tel être dans la nature, dans l'impossibilité de décider si c'est un corps ou un esprit; incapable de savoir si c'est un mode, puisqu'entre autres objections, un accident ne peut point passer d'un sujet dans un autre, ni se trouver dans un sujet quelconque sans sa cause particuliere, & vû que l'accident peut être détruit tandis que le sujet reste dans son entier; à la vue de ces difficultés, dis-je, on est forcé de recourir à Dieu & de soutenir que comme au

commencement il a communiqué le mouvement à la matiere, il l'y entretient & l'y continue ou l'y produit toutes les fois qu'il en est besoin, & que Dieu concourt ainsi à chaque mouvement qui se produit dans l'univers.

Mais ce systême est sujet à des conséquences plus fâcheuses même que celles que l'on voudroit éviter en l'adoptant. En effet, outre que l'on détruit par là le systême de bien des gens qui prétendent que la premiere impulsion donnée à la matiere au commencement par la Divinité suffisoit pour toujours, ce seroit encore de plus supposer Dieu l'auteur de tout le mal qui se commet dans le monde, quand même on ne regarderoit le mouvement que comme un mode. Ce sera, par exemple, lui qui fera mouvoir la langue d'un faux témoin, la main & le poignard d'un assassin &c. Voilà, sans doute, des difficultés frappantes dont on ne peut point se tirer par des distinctions physiques ni morales.

Mais pourquoi perdre du tems à réfuter ce systême? Cicéron n'a-t-il pas observé que de tout tems les Philosophes, quand ils ont ignoré la cause des choses, ont eu recours à Dieu pour trancher la

difficulté (12) ; ce qui n'est point la résoudre mais déguiser adroitement sa paresse & son ignorance. La vanité ne permet point d'admettre d'autre cause que la Divinité pour les choses qu'on se sent incapable d'expliquer.

§. 16. Vous ne prévoyez peut-être pas quels doutes vous vous créez à vous-même & quel travail vous me préparez en me demandant mes idées particulières sur le mouvement. Il est toujours plus aisé de découvrir les fautes des autres que d'y suppléer, & un homme court le risque de n'être pas bien entendu sur-tout quand il donne des opinions nouvelles avant de les avoir bien éclaircies & appuyées de bonnes preuves ; mais l'amitié qui nous lie ne me permet point de vous rien refuser , je m'expliquerai donc clairement avec vous.

Je vous dirai donc que je regarde le mouvement comme essentiel à la matière, c'est-à-dire , comme aussi inséparable de sa nature que son étendue ou son impénétrabilité, & qu'il doit entrer dans sa dé-

(12) Sed omnium talium rerum ratio reddenda est: quod vos cum facere non potestis, tanquam in aram confugitis ad Deum. *Vid. Cicero de Natur. Deor. lib. III. cap.*

finition. Mais, comme dans la matière nous distinguons les quantités qui constituent les corps particuliers de l'Étendue, du tout dont ces quantités ne sont que des modes ou déterminations qui subsistent ou disparaissent avec leurs différentes causes, je voudrois pour me rendre plus intelligible que ce mouvement du tout fût appelé *action*, & que tous les mouvemens locaux soit directs soit circulaires, soit lents soit rapides, soit simples soit composés, retinssent le nom de *mouvemens*, vû qu'ils ne sont que différentes déterminations changeantes de l'action qui subsiste toujours dans le tout ainsi que dans chacune de ses parties, & sans laquelle il ne pourroit recevoir aucunes modifications.

Je nie que la matière soit ou ait jamais été une masse inerte ou morte, jouissante d'un repos absolu; & lorsque je vous écrirai expressément sur ce sujet j'espère vous faire voir qu'il y a la même quantité de mouvement dans l'univers, vous prouver qu'il n'est pas besoin qu'il y ait & qu'il ne peut point y avoir de vuide; que la matière ne peut point être définie sans faire entrer le mouvement dans sa définition; enfin que mon système résout toutes les difficultés sur les forces mouvan-

tes ainsi que toutes celles dont je vous ai parlé cy-devant.

§. 17. Vous me direz, sans doute, qu'indépendamment de la singularité de cette opinion, je vais me faire une foule d'adversaires à cause des hypothèses & des doctrines qu'elle doit nécessairement anéantir. Je réponds à cela que je ne m'embarasse point des clameurs pourvu que je contribue en quelque chose à la découverte de la vérité. Mon système n'est point un système d'*accommodement* tel que ceux que l'on imagine quelquefois pour concilier des systèmes différens, sans que l'on soit assuré si celui qu'on propose est mieux fondé que les autres. Mais si je suis en état de prouver par la nature même de la chose, non dans la vue de favoriser ou de contredire aucun parti, que *l'action est essentielle à la matiere*, que la matiere ne peut être ni bien conçue ni bien définie sans elle; que sans cette action l'on ne peut rendre compte d'aucuns des phénomènes que la matiere nous présente; qu'il est aisé de prouver qu'elle existe même dans les corps les plus durs & les plus pesans; si, dis-je, je démontre ces choses, je laisserai ceux qui le voudront, disputer contre Dieu ou la Nature; ils ne pourront s'en prendre à

moi qui ne suis que leur interprète. Après tout je ne crains point d'ennemis, quand même je publierois à la face de l'univers ce que je me permets d'écrire à un ami sur ce sujet. En effet quelque système ou parti que l'on adopte, on sera toujours obligé de recourir au mouvement pour expliquer les phénomènes de la nature. Ainsi ceux qui croient que la matière a été créée peuvent aisément supposer que Dieu au commencement lui a donné de l'action aussi bien que de l'étendue; quant à ceux qui croient la matière éternelle ils pourront la supposer active de toute éternité de même qu'elle est éternellement divisible. On ne pourra jamais sans admettre ce principe rendre raison d'aucun des changemens dans la nature, comme je l'ai prouvé contre le système de Spinoza. Ma seule affaire est donc de prouver que *la matière est aussi nécessairement agissante qu'étendue*, & de me servir de ce principe pour expliquer autant que je pourrai ses différentes affections, sans entrer dans les disputes que d'autres pourroient exciter sur son origine ou sa durée.

§. 18. La longueur de ma Lettre doit vous prouver, Monsieur, que j'ai du tems & du loisir; mais votre correspondance

est faite pour étendre mes facultés. Après avoir tant philosophé sur le monde primitif, je ne vous parlerai point de ce qui se passe dans le monde actuel, & la grâce que je vous demande c'est de ne point me parler de nouvelles dans vos lettres pendant mon séjour dans cette solitude; elles troubleraient à-coup-sûr la sérénité dont j'y jouis; les seules qui m'intéressent sont celles qui vous regardent & nos amis communs. *Je suis &c.*



INQUIÈME LETTRE.

DANS LAQUELLE ON PROUVE QUE LE
 MOUVEMENT EST ESSENTIEL A
 LA MATIÈRE; EN RÉPONSE A QUEL-
 QUES REMARQUES QUI ONT ÉTÉ
 FAITES A L'AUTEUR AU SU-
 JET DE SA RÉFUTATION DE
 SYSTÈME DE SPINOZA.



*Nunc quæ mobilitas fit reddita Materiat
 Corporibus paucis licet hinc cognoscere, Memmi.*

Lucret. lib. II. vers 142.

I. **P**ardonnez, Monsieur, le dou-
 : où je suis; je ne sçai si les éloges que
 vous daignez faire de ma réfutation de
 spinosa sont dûs à votre amitié pour moi
 à votre conviction. Cependant ce qui
 e fait pencher à croire que vous parlez
 acrément, c'est que je vois par votre

Lettre qu'en approuvant le commencement de la mienne, vous témoignez avoir de la peine à en admettre la fin, où je dis que *la Matière est aussi nécessairement agissante qu'étendue*. Vous ne pouvez, dites-vous, adopter ce principe, & je ne puis vous en blâmer; les opinions ne doivent être de nulle valeur quand elles ne sont point appuyées sur de bonnes raisons. La Philosophie ne reconnoît point les droits de l'amitié ni ceux qui sont fondés sur la possession ou la prescription dont l'autorité a tant d'influence sur la jurisprudence & les usages des nations. L'autorité est faite pour décider des faits & non des vérités physiques. Vous avez bien fait, jé l'avoue, de donner vos observations & vos objections avant même que je vous eusse développé mes preuves; mais cela prouve d'un autre côté que vous regardez mon assertion comme infoutenable, ou même comme si absurde & si téméraire que vous n'imaginez pas que l'on puisse alléguer de raisons plausibles pour soutenir un tel paradoxe. Je n'en suis point surpris; voilà l'idée que l'on se fait pour l'ordinaire des notions qui contredisent les opinions qui ont été admises universellement & depuis longtems. Dans *la réponse* que vous exigez de moi, je

suivrai le plan que vous me tracez dans votre Lettre, & je tâcherai d'être aussi concis que je pourrai sans tomber dans l'obscurité. www.libtool.com.cn

§. 2. Vous avez très-bien saisi ma pensée en m'opposant que si l'activité doit entrer dans la définition de la matière, elle doit aussi en exprimer l'essence. En effet, il est certain qu'une définition pour être bonne doit faire connoître toutes les propriétés d'une chose, ou ces propriétés devroient nécessairement en découler, sans cela la définition n'est pas suffisante pour distinguer la chose, elle est confuse & incomplète. Cela posé, il me semble que jusqu'ici on n'a pas parfaitement défini la matière en disant qu'elle est étendue, vû qu'il y a plusieurs de ses modifications qui ne peuvent point découler de sa seule étendue. Voilà la raison pour laquelle l'on n'a point regardé les effets que le mouvement y produit (*motive effects*) comme essentiels à la matière, mais comme accidentels & d'une nature différente, vû qu'on ne les a point compris dans sa définition: au lieu que si dans la définition de la matière, l'on fait entrer l'activité, avec l'étendue & la solidité, comme l'a dit M. Locke, on verra tous ses effets en découler naturellement & l'on ne sera

plus obligé de recourir à aucune autre cause pour les expliquer non plus que les conséquences de l'étendue.

W En supposant que c'est une erreur de dire que le mouvement soit étranger à la matière, vous conviendrez que toutes les définitions qu'on en donne pour l'ordinaire étant fondées sur cette définition, ont contribué beaucoup à fortifier cette erreur dans l'esprit des hommes. Par-là ils se sont accoutumés à priver la matière de mouvement, & ils se sont fait de cette idée un principe qu'ils ont cru évident, & que jamais ils n'ont osé révoquer en doute. D'ailleurs, vous savez que ceux qui se sont proposé d'introduire des opinions fausses qu'ils jugeoient propres à favoriser leurs desseins ou à leur attirer de la célébrité, ou que ceux qui ont voulu maintenir leur autorité en soutenant des opinions absurdes qui étoient déjà établies, ont posé pour règle invariable *que l'on ne doit point disputer sur les principes*; après quoi ils ont donné pour des principes toutes les maximes qu'ils jugeoient utiles à leurs propres vues. Quoi qu'il en soit, si le mouvement est essentiel à la matière, il est essentiel de le faire entrer dans la définition de la matière.

§. 3. Je conviens avec vous qu'avant

de faire une telle définition de la matiere, il faut commencer par prouver clairement que l'activité lui est nécessaire. C'est aussi ce que je me propose de faire dans le cours de cette Lettre, & je tâcherai de vous faire goûter la définition que je demande par les raisons que j'apporterai pour prouver que dans la nature toute la matiere ainsi que toutes ses particules ont toujours été en mouvement & ne peuvent jamais en être privées; que les molécules qui sont renfermées au centre des rochers les plus durs & les plus grands, au centre d'une barre de fer ou d'un lingot d'or, sont dans une action aussi constante que les molécules du feu, de l'air ou de l'eau; quoique suivant des degrés divers & des déterminations différentes; de même que ces dernières le sont comparées entre elles. En effet cette action interne leur est également naturelle à toutes, ainsi qu'à toutes les autres classes de matieres qui sont dans l'univers; quoique leurs mouvemens spécifiques soient si variés, ce qui vient des différentes façons dont elles s'affectent les unes les autres. Mais il sera tems de chercher une nouvelle définition de la matiere lorsque nous aurons fait voir évidemment que le mouvement lui est essentiel.

§. 4. Il paroît que vous n'aurez jamais imaginé que je pusse soutenir que la matiere ne pouvoit pas même être conçue sans une action qui lui fût propre ou sans quelque effet de cette action. Cependant je persiste à soutenir que la matiere ne peut pas plus être conçue sans mouvement que sans étendue, & que l'une de ses propriétés en est aussi inséparable que l'autre. Je connois votre pénétration, je vous invite donc à en faire usage dans cette occasion; essayez de me faire concevoir l'idée que vous pouvez vous former de la matiere sans action. Il faudroit pour y parvenir que vous en fûsiez quelque chose qui fût privé de toute couleur, de toute figure, de toute légèreté, de toute pesanteur, qui ne fût ni rude ni lisse, ni doux ni aigre, ni chaud ni froid; en un mot un être privé de toutes les qualités sensibles, dépourvu de parties, de proportions, & de tous rapports, vu que toutes ces choses dépendent immédiatement du mouvement, ainsi que les formes des êtres corporels, leurs générations, leurs successions, leurs corruptions, leurs combinaisons infinies, leurs transpositions, les arrangemens de leurs parties, qui sont indubitablement des effets naturels du mouvement, ou plutôt
qui

qui font le mouvement lui-même désigné sous ces noms divers & sous ces déterminations.

La divisibilité de la matiere, qui est généralement reconnue, est encore une preuve convaincante que l'on ne peut la concevoir sans mouvement; puisque c'est le mouvement qui seul la divise & la diversifie; par conséquent, le mouvement est présupposé ainsi que l'étendue dans l'idée de la divisibilité; d'où il faut conclure que le mouvement est aussi essentiel à la matiere que son étendue. En effet comment pouvez-vous concevoir que la matiere soit une substance ou quelque chose, à moins qu'elle n'ait de l'action? comment la matiere pourroit-elle être le sujet des accidens, suivant qu'on le dit dans sa définition vulgaire, puisque tous les accidens ne sont que les différentes déterminations de l'action dans la matiere, diversifiées suivant qu'elles sont différemment placées relativement à nos sens; mais qui réellement ne sont point distinguées de notre imagination ou de la chose même dans laquelle nous disons que les accidens existent? La rondeur ne differe en rien du corps rond; il en est de même de toutes les autres figures. En effet la rondeur n'est point le nom d'un être réel,

c'est seulement un mot destiné à exprimer la façon d'être particulière d'un certain corps. Le chaud & le froid, les sons, les odeurs, les couleurs ne sont pas même les façons d'être ou les postures des choses, ce ne sont que des noms que nous donnons aux façons dont elles affectent notre imagination; car la plupart des choses sont conçues par nous relativement à notre propre corps & non relativement à leur vraie nature. Voilà pourquoi ce qui est doux pour l'un paroît aigre à un autre, ce qui donne du plaisir à l'homme sain est douloureux pour le malade; cependant les organes étant à-peu-près les mêmes dans la plupart des hommes, ils sont conséquemment affectés de la même manière quoiqu'avec des différences plus ou moins marquées. Mais ces différences, ainsi que toutes les autres que l'on voit dans la matière, étant dûes à des changemens divers, ou ces choses elles-mêmes n'étant que les concepts de différens mouvemens, je crois pouvoir hardiment affirmer que la matière n'est jamais conçue qu'agissante, & je compte prouver qu'elle l'est même dans ce qu'on appelle le repos.

Cela posé, que l'on prive si l'on peut la matière de mouvement, & alors je devi-

nerai d'avance l'idée que l'on en aura ; elle fera la même que celle qu'ont prétendu nous en donner ceux qui ont ci-devant tenté de la définir ; selon eux la matière première *est neque quid, neque quale, neque quantum, neque quidquam eorum quibus ens denominatur.* Ce qui en beaucoup de mots signifie que la matière n'est rien du - tout.

§. 5. Cependant vous prétendez que l'étendue de la matière est très-facile à découvrir, si même elle n'est évidente par elle-même ; mais vous dites qu'il n'en est point ainsi de son activité. Je ne puis être en cela de votre avis, & je soutiens que l'une de ces propriétés est aussi facile à découvrir que l'autre, & qu'elle ne peut être méconnue ou révoquée en doute que par ceux qui ne jugent que d'après les apparences, l'habitude & l'autorité, sans daigner consulter leur propre raison. En suivant cette méthode de raisonner ils pourroient nous prouver que la Lune n'est pas plus grande qu'un fromage ; car comme le vulgaire ne croit pas qu'il y ait de l'étendue lorsqu'il n'apperçoit pas d'objet visible, de même bien des personnes qui feroient très-choquées d'être mises au rang du vulgaire en bien d'autres choses, s'accordent néanmoins avec lui pour croire

re qu'il n'y a point d'action lorsqu'elles n'apperçoivent point de mouvement local & déterminé. L'expérience doit nous convaincre que la multitude des adverfaires ne prouve rien contre la vérité d'une proposition quelconque ; les choses les plus claires & les plus simples ont été de grands myſteres pendant des ſiecles entiers ; cependant il n'eſt point ſurprenant que l'on ne trouve rien où l'on n'a point cherché. Pour peu que vous ayez de patience, je me flatte que je vous montrerai ce qui a conduit toutes les ſectes des Philoſophes ainſi que le vulgaire à croire la matiere inerte ou dépourvue d'activité. Cependant pluſieurs des premiers ſe ſont très-bien apperçus de ſon mouvement univerſel ; mais aveuglés par les préjugés de l'enfance, ils l'ont attribué à toutes fortes de cauſes par préférence à la véritable ; ce qui les a ſouvent forcés d'imaginer des hypothèſes ridicules & bizarres.

§. 6. Je ſuis d'accord avec vous ſur la remarque que vous faites que pluſieurs ſavans Philoſophes ſoutiennent l'exiſtence du vuide, idée qui ſemble fondée ſur l'inertie de la matiere. A quoi j'ajoûte que quelques-uns de ces Philoſophes nient avec les Epicuriens que le vuide ait une étendue réelle, & prétendent qu'il n'eſt

rien tandis que d'autres en font une substance étendue qui n'est, selon eux, ni corps ni esprit. Ces notions ont fait éclore une infinité de disputes sur la nature de l'espace. La croyance du vuide est une des conséquences erronées sans nombre qui sont résultées de la définition de la matiere par sa seule étendue, de ce qu'on l'a supposée dépourvue d'action & de ce qu'on l'a crue divisée en parties réelles indépendantes les unes des autres. D'après de pareilles suppositions, il est impossible de ne pas conclure qu'il doit y avoir du vuide, & il est pareillement impossible de n'en pas conclure une foule d'absurdités. Ce que nous appellons *parties* dans la matiere n'est, comme on peut le prouver, que des façons différentes de concevoir ses affections, ses distinctions, ses modifications; ainsi ces parties ne sont qu'imaginaires ou relatives & ne sont pas réelles & absolument divisées. L'eau, comme telle, peut être produite, divisée & rompue, augmentée ou diminuée, mais non quand elle est considérée comme matiere.

§. 7. Pour éviter toute équivoque là-dessus, il est à propos de vous avertir que par *corps* j'entends certaines modifications de la matiere, que l'esprit conçoit comme autant de systèmes limités, ou des

quantités particulières abstraites mentalement; mais qui ne sont point réellement séparées de l'étendue de l'univers. Nous disons donc qu'un corps est plus grand ou plus petit qu'un autre, est brisé ou dissout &c., lorsqu'il éprouve des changemens divers dans ses modifications; mais nous ne pouvons point dire proprement que des matières sont plus grandes les unes que les autres, parce qu'il n'y a qu'une espèce de matière dans l'univers, & si elle est infiniment étendue, elle ne peut avoir de parties absolues indépendantes les unes des autres, vû que les parties ou molécules ne sont conçues que comme je viens de dire que l'étoient les corps.

On a inventé une infinité de mots pour aider notre imagination; ils servent comme les échaffauts aux ouvriers, mais ils doivent être supprimés quand l'édifice est achevé; il faut bien se garder de les prendre pour des piliers ou des fondemens. De cette espèce sont, par exemple, les mots de *grand* & de *petit* qui ne sont que des comparaisons que fait notre esprit & non les noms de sujets positifs. Un homme est grand relativement à son enfant & petit comparé à un éléphant, & l'enfant est grand si on le compare à son oiseau &c. Ces mots & ceux de même nature

sont très-utiles quand on les applique convenablement; mais on en fait un abus fréquent, & de relatifs ou faits pour désigner des modes, on en fait des réalités, des êtres positifs & absolus. Tel est l'abus qu'on fait des mots *corps*, *parties*, *particules*, *quelque chose*, *un certain être* &c. On peut bien les passer dans l'usage ordinaire de la vie; mais jamais on ne devroit les permettre dans les spéculations de la Philosophie.

§. 8. Mais revenons à votre objection. D'autres n'ont admis dans la nature que des parties modales & relatives, & non des parties réelles & positives; cependant, nonobstant leur subtilité, ils n'ont pu alléguer aucunes preuves contre l'existence d'un vuide que leurs adverfaires ne pussent aisément détruire, vû qu'ils s'accordoient avec eux à supposer la matiere dépourvue d'action. Vous, Monsieur, qui êtes si bien au fait de l'histoire de la Philosophie, vous savez que les difficultés sont égales des deux côtés, ce qui a fait que bien des gens ont cru que la chose étoit par sa nature inexplicable. Ils s'en prenoient, comme souvent on fait très-injustement, à leur propre entendement qui n'étoit point satisfait, & non aux suppositions précaires que l'on fait de part

& d'autre, qu'ils n'ont point apperçues.

Il n'y a rien de plus certain que de deux contradictoires l'une doit toujours être vraie, de même que l'autre doit être fautive; ainsi quoiqu'il soit indubitable ou qu'il doit y avoir du vuide ou que tout est plein, (pour me servir de leurs expressions impropres) quoiqu'il soit évident que la vérité doit se trouver dans l'une de ces deux propositions, aucun des deux partis n'a été capable de démontrer laquelle étoit la vraie; parce que tous deux sont partis d'un faux principe duquel il ne pouvoit découler que des faussetés & des absurdités.

§. 9. Mais si vous êtes convaincu, comme j'espère que vous le ferez bientôt, que la matiere est active aussi bien qu'étendue, toutes vos difficultés sur le vuide disparaîtront sur le champ. En effet, comme les quantités particulieres & limitées que nous nommons *corps* ne sont que des modifications diverses de l'étendue générale de la matiere qui les renferme tous, & qu'ils ne peuvent ni augmenter ni diminuer; de même tous les mouvemens locaux ou particuliers de la matiere ne sont que les déterminations diverses de son action générale, qui les dirige vers un côté ou vers un autre à l'aide de tel-

le ou telle cause, de telle ou telle maniere, sans que ces mouvemens augmentent ou diminuent l'action générale.

Dans tous les traités que l'on a faits sur les loix ordinaires du mouvement, vous trouvez les différens degrés de mouvement qu'un corps perd ou acquiert; mais ces loix ont pour objet la quantité de l'action des corps particuliers les uns sur les autres & non l'action de la matiere en général; de même que des quantités particulières de matiere sont mesurées par d'autres quantités moindres & non l'étendue du tout. Les Mathématiciens calculent les quantités & les proportions du mouvement lorsqu'ils voyent les corps agir les uns sur les autres, sans s'embarasser des raisons physiques qu'ils laissent à expliquer aux Philosophes. Ceux-ci les expliqueroient bien mieux, s'ils commençoient par étudier les faits & les observations des Mathématiciens comme Newton l'a très-bien remarqué (1).

(1) In Mathesi investigandæ sunt virium quantitates & rationes illæ, quæ ex conditionibus quibuscunque positis consequentur: denique ubi in physicam descenditur, conferentur sunt hæ rationes cum phenomenis, ut innotescat quænam virium conditiones singulis corporum attractivorum generibus competant; & tum demum de virium spe-

§. 10. Il n'y a pas dans la matiere d'attribut inféparable, qui n'ait un nombre infini de modifications qui lui font auffi propres que l'étendue. L'action & la solidité font dans ce cas; cependant il faut que tous les attributs concourent à produire les modes particuliers à chacun; parce qu'ils ne font que la même matiere considérée sous des points de vue différens. Ainsi en disant comme vous faites d'après une foule de Philosophes que *s'il n'y avoit point de vuide il n'y auroit point de lieu où le corps C pût se placer, ni aucun espace libre pour que le corps B pût pousser le corps C*; en parlant ainsi je dis que c'est n'avoir de l'espace que les idées grossieres du peuple; c'est supposer que les points B & C, ainsi que tous ou la plus grande partie des points qui les environnent, sont réellement fixes & dans un repos absolu. Mais vous n'êtes point fait pour donner dans les erreurs de la multitude, & si je parviens à vous prouver que l'action est naturelle, essentielle, intrinseque & nécessaire à la matiere, vous verrez bientôt que ces objections ne sont

ciebus, causis, & rationibus physicis tutius disputare licebit.

V. *Philosoph. nat. princip. math. pag. 192.*

d'aucune force, & que les exemples qu'on nous oppose de cercles formés par des boules contigues, d'un poisson sur le point de se mouvoir dans l'eau &c. ne prouvent rien; vû que toutes ces choses supposent un repos absolu aussi bien que la génération du mouvement, ce qui est précisément la chose en question. Si elle pouvoit être prouvée il n'y auroit point d'argument solide pour répondre à ceux dont on se sert pour établir le vuide.

§. II. Je vous ai déjà fait pressentir quelque chose sur l'abus des mots dans la Philosophie; nous en avons une preuve en particulier dans quelques termes utilement inventés par les Mathématiciens, mais mal entendus & pervertis par d'autres, & souvent mal appliqués par les Mathématiciens eux-mêmes; ce qui ne peut manquer d'arriver quand on prend des notions abstraites pour des êtres réels, dont on fait ensuite la base pour élever des hypothèses. C'est ainsi que les lignes, les surfaces, les points mathématiques ont été regardés comme des choses réellement existantes, ce qui a fait tirer une infinité de fausses conclusions. Dire, par exemple, que l'étendue est composée de points, c'est dire que la longueur, la largeur & la profondeur sont for-

mées par. ce qui n'est ni long, ni large, ni profond ou la mesure d'aucune quantité.

C'est ainsi que le mot *infini* a donné lieu à de très-grands embarras qui ont fait naître une foule d'erreurs & d'équivoques. On a rendu le nombre infini, comme si de ce que des unités peuvent se joindre à des unités sans fin il s'ensuivoit qu'il existe réellement un nombre infini; c'est ainsi que l'on a fait un tems infini, on a fait la pensée de l'homme infinie, on a imaginé des lignes asymptotes, & plusieurs autres progressions sans fin, qui ne sont infinies que relativement aux opérations de notre esprit, sans l'être en elles-mêmes: car ce qui est réellement infini devoit exister actuellement comme tel, au lieu que ce qui n'est que potentiellement infini ne l'est pas positivement.

§. 12. Mais il n'est point de mot que l'on ait plus mal appliqué & qui par conséquent ait donné lieu à plus de disputes que celui de l'*Espace*, qui n'est qu'une notion abstraite, comme vous le verrez par la suite, ou qui n'est que le rapport qu'un être a avec d'autres êtres qui sont à une distance de lui, sans avoir égard aux choses qui se trouvent entre eux; quoique ces choses aient une existence réelle.

Ainsi le *Lieu* est ou la position relative d'un corps eu égard aux autres corps qui l'environnent, ou la place que ce corps remplit de son propre volume, d'où l'on conçoit que tous les autres corps sont exclus; ce ne font-là que de pures abstractions, vû que la capacité ne differe point du corps contenu. De même la distance est la mesure entre deux corps quelconques sans avoir égard aux choses dont l'étendue est ainsi mesurée. Néanmoins comme les Mathématiciens ont eu besoin de supposer un espace sans matiere, de même qu'ils ont supposé une durée sans êtres, des points sans quantité &c., les Philosophes, qui n'ont point pu sans cela rendre raison de la génération du mouvement dans la matiere qu'ils regardoient comme inerte, ont imaginé un espace réel distingué de la matiere, qu'ils ont regardé comme étendu, incorporel, immobile, homogène, indivisible, infini.

1. Si la matiere elle-même est essentiellement active, on n'a pas besoin de recourir à cette invention pour lui procurer le mouvement, & il n'est pas nécessaire de chercher la génération de ce mouvement.

2. Si la matiere est infinie, elle ne peut point avoir de parties séparées qui se

§. 14. A l'égard de ce que vous allé-
guez en faveur de l'inertie de la matiere
aussi bien que de l'existence du vuide, en
disant qu'un corps est ou plus pesant ou
plus léger qu'un autre corps de même vo-
lume ; il faut que vous supposiez que la
pesanteur & la légéreté ne sont point de
pures relations, ou des comparaisons de
quelques situations & de quelques pressions
extérieures ; il faut que vous les regar-
diez comme des êtres réels, ou comme
des qualités absolues & inhérentes, senti-
ment qui est maintenant rejetté par tout
le monde, & qui est contraire aux no-
tions que vous avez vous-même en mé-
chanique. Il ne seroit pas difficile de
prouver même à des personnes d'une ca-
pacité très-ordinaire qu'il ne peut y avoir
ni gravité ni légéreté dans le *chaos* qu'on
suppose, & que ces qualités dépendent
uniquement de la fabrique ou du mécha-
nisme de l'univers, c'est-à-dire, sont des
conséquences nécessaires du monde ac-
tuellement existant, des effets nécessaires
de son arrangement présent ; mais non des
attributs essentiels de la matiere, vû que
le même corps devient alternativement
pesant ou léger suivant qu'il se trou-
ve placé parmi d'autres corps, & d'au-
tant qu'il n'y a rien de plus connu que
bien

bien des êtres ne sont quelquefois ni dans un état de légéreté ni de pesanteur. Vouloir imaginer qu'aucune partie de matiere ait par elle-même de la gravité ou de la légéreté, parce que vous voyez ces effets dans la fabrique de l'univers, ou vouloir déduire ces effets des loix communes de la gravitation, c'est non seulement supposer que la matiere est également affectée en tout lieu, mais encore c'est supposer que les roues, les ressorts & les chaînes d'une montre peuvent étant séparés produire les mêmes mouvemens qu'ils produisent réunis.

C'est néanmoins d'après des suppositions si fausses que les Philosophes, dans les systêmes qu'ils ont imaginés sur la formation de l'univers, ont inventé la fable des quatre élémens qui venoient se placer d'eux-mêmes suivant leurs différens degrés de pesanteur & de légéreté. La Terre, selon eux, se plaça dans le lieu le plus bas ou au centre; les eaux vinrent ensuite; le séjour des airs & le feu occuperent la région supérieure. Tous les peuples & toutes les sectes ont été superstitieusement attachés à ces idées du Chaos primitif; notion aussi informe & aussi embrouillée que son nom semble l'an-

noncer, & qui dans toutes ses parties est fondée sur des suppositions non seulement arbitraires, mais entièrement chimériques & fausses. Telles sont les idées grossières que l'on s'est faites du nombre & du non-mélange des quatre élémens, tirés des corps les plus composés de l'univers; telle est la légéreté & la pesanteur des molécules de la matiere; telle est la séparation de ce qu'on appelle *les germes des êtres*, séparation qui, dit-on, n'auroit pu se faire sans cette légéreté & cette gravité, & qui d'après ces conditions ne pouvoit s'exécuter sans les secours d'un Architecte tout-puissant que l'on n'a point toujours pourvu de ce qui étoit nécessaire, ou à qui l'on a fourni des instrumens si mauvais & si mal inventés qu'ils prouvent la foiblesse du jugement de ceux qui ont formé le monde sur leur propre modele.

En un mot c'est d'après une supposition aussi précaire que l'on a décidé qu'il fut un tems où la matiere a été dans le désordre, sans nous dire combien ce tems a duré, ni la cause de cette confusion. Cela peut nous prouver au reste combien peu l'on doit compter sur le consentement universel, ou plutôt qu'il

fait se défier des erreurs épidémiques qui se répandent sous le nom imposant de *consentement universel*.

§. 15. **Mais ne nous jettons point** dans des digressions quoiqu'elles se présentent très-naturellement. Vous convenez que la plupart des corps sont actuellement en mouvement, & vous dites que cela ne prouve pas qu'ils y aient toujours été, & qu'il n'y en ait pas d'autres qui soient dans un repos absolu. Je vous accorde que, quoique la chose soit vraie, une pareille conséquence n'en suit point nécessairement; cependant, avant d'aller plus loin, il ne seroit pas hors de propos de voir jusqu'où peut s'étendre ce mouvement actuel dont vous convenez. Quoique la matière de l'univers soit par-tout la même, cependant, eu égard à ses différentes modifications, on la conçoit divisée en une infinité de systèmes particuliers & de tourbillons de matière; ces systèmes ou tourbillons se soudivisent encore en d'autres plus ou moins grands, qui dépendent les uns des autres, comme chacun d'eux dépend du tout dans leurs centres, leurs tissus, leurs formes, leur cohérence. Notre soleil, par exemple, est le centre de l'un de ces grands systèmes qui en renferme un grand nombre d'autres.

plus petits dans la sphere de son activité ; de même que toutes les planetes qui se meuvent autour de lui ; ces systêmes sont **soudivisés en d'autres** plus petits qui en dépendent , comme les satellites de Jupiter dépendent de lui , ou comme la Lune dépend de la Terre. Notre Globe est soudivisé en Atmosphere , en Terre , en Eau &c. ; ceux-ci se soudivisent encore en hommes , en quadrupedes , en oiseaux , en plantes , en arbres , en poissons , en vers , en insectes , en pierres , en métaux & en une infinité d'autres êtres différens. Comme tous ces êtres sont liés ou dépendent les uns des autres , de même , pour me servir du langage ordinaire , leur matiere se résout l'une dans l'autre. En effet , non seulement la terre , l'eau , l'air & le feu sont intimement unis & combinés ; mais par une révolution continuelle ils sont transformés les uns dans les autres. La terre devient eau , l'eau se change en air , l'air se convertit en matiere éthérée , & ensuite ils servent à former des combinaisons sans nombre & sans fin. Les animaux que nous détruisons contribuent à nous conserver , jusqu'à ce que détruits nous-mêmes nous contribuions à la conservation d'autres êtres ; nous devenons *de l'herbe* , des plantes , de l'eau , de l'air

ou d'autres substances qui servent à produire d'autres hommes & d'autres animaux ; ceux-ci à leur tour se changent en pierre, en bois, en métaux, en minéraux, ou de nouveau en animaux, ou bien deviennent des parties de ces êtres ou de beaucoup d'autres, vû que les animaux & les végétaux se consomment & se dévorent les uns les autres. Tant il est vrai que chaque être vit par la destruction d'un autre !

Toutes les parties de l'univers sont continuellement dans un mouvement qui produit & détruit ; les systèmes les plus grands ont leurs mouvemens continuels de même que les molécules les plus petites ; les globes placés aux centres des tourbillons tournent sur leurs propres axes, & chaque molécule du tourbillon gravite vers son centre. Quelque idée flatteuse que nous ayons de nous-mêmes, nos corps ne different en rien de ceux des autres êtres ; comme eux ils s'accroissent ou diminuent par la nutrition & les sécrétions, par l'accrétion, la transpiration, & par beaucoup d'autres voies, par lesquelles nous faisons part de notre substance à d'autres corps de qui nous recevons quelque chose en échange. Il résulte de-là que nous ne sommes plus au-

jour d'hui ce que nous étions hier, & que nous ne ferons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui. Tant que nous vivons, nous sommes dans un flux & reflux perpétuel, & quand nous sommes dans l'état de la dissolution totale de notre système, ce qui arrive par notre mort, nous devenons partie d'une infinité d'autres êtres qui s'emparent de nos dépouilles; nos cadavres se mêlent en partie avec la poussière & les eaux de la terre; une portion s'évapore dans l'air, d'où elle va voltiger en différens lieux; elle se mêle & s'incorpore avec une infinité d'êtres.

§. 16. Aucunes parties de la matière ne sont attachées à une figure ou forme, elles en changent perpétuellement, c'est-à-dire qu'étant dans un mouvement continu elles sont divisées, usées, triturées, dissoutes par d'autres parties qui prennent leur figure & changent ainsi sans cesse de forme; la terre, l'air, le feu & l'eau, le fer, le bois, le marbre, les plantes & les animaux sont rarifiés ou condensés, liquéfiés ou congelés, dissouts ou coagulés, sont en un mot par une infinité de mouvemens changés les uns dans les autres; toute la surface de la terre nous montre ces changemens à chaque moment; il n'est point d'être qui demeure

le même pendant une heure de fuite; or tous ces changemens n'étant que des mouvemens de différentes especes, sont indubitablement des effets d'une action universelle. Mais les changemens des parties ne produisent aucuns changemens dans l'univers; car il est évident que les altérations, les succeffions, les révolutions, les transmutions continuelles de la matiere ne peuvent pas plus accroître ou diminuer la somme de cet univers que l'alphabet ne peut perdre aucune de ses lettres malgré les combinaisons infinies que l'on en fait dans une langue. En effet, aussitôt qu'un être quitte une forme il en prend une autre, il sort, pour ainsi dire, de la scene dans un certain habillement pour y reparoître bientôt sous un déguisement nouveau, ce qui produit dans la nature une jeunesse & une vigueur perpétuelle, qui n'est jamais suivie de déclin ni de décrépitude comme l'ont imaginé follement quelques hommes qui n'ont consulté ni l'expérience ni la raison. L'univers ainsi que toutes ses parties demeure toujours le même.

Les grands systêmes de l'univers étant soudivisés en des systêmes plus petits de matiere, les individus qui composent ces moindres systêmes périssent à la véri-

té, fans cependant être anéantis; ils conservent quelque tems leur forme en raison de la force ou de la foiblesse de leurs dispositions, de leurs structures ou de leurs constitutions; c'est-là ce que nous appelons l'âge ou le tems de la durée d'un tel être; néanmoins, quand cette constitution est détruite avant d'avoir achevé son période ordinaire, par des mouvemens plus puissans partis des êtres qui l'environnent, nous donnons à ce changement le nom d'*accident* ou de *violence*, comme lorsqu'un jeune homme est assassiné nous disons qu'il est mort par accident, qu'il est péri par une mort violente, qu'il est mort avant le tems.

Les especes se perpétuent par la propagation nonobstant le déclin & la destruction des individus; la mort de nos corps n'est que de la matiere qui va se revêtir de quelque forme nouvelle: les empreintes de la cire peuvent varier, mais la cire demeure toujours la même, & dans la réalité notre mort est la même chose que notre naissance. En effet mourir n'est que cesser d'être ce que nous étions auparavant, naître c'est commencer à être ce que nous n'étions point jusqu'à ce moment.

Avant de quitter cette matiere je dois

vous observer, Monsieur, qu'en considérant que les générations sans nombre qui se sont succédées sur ce globe sont par leur mort rentrées dans la masse commune & se sont dispersées & combinées avec ses autres parties, & en joignant à cela les flots de matieres que la transpiration fait incessamment sortir des corps des hommes pendant qu'ils vivent, ainsi que la nourriture qu'ils prennent journellement, l'inspiration de l'air, & les additions continuelles des matieres qui augmentent leur volume; en considérant, dis-je, ces choses il paroîtra probable qu'il n'y a point sur la face de la terre entiere une molécule de matiere qui n'ait fait partie de l'homme. Ce raisonnement n'est pas seulement applicable à notre espece, il est également vrai relativement à tout ordre d'animaux, de végétaux & d'êtres, vû que tous ont été dissouts & changés les uns dans les autres par des révolutions continuelles, enforte que rien n'est plus certain que chaque être matériel est toutes choses & que toutes les choses se réduisent à une seule.

§. 17. Les effets sensibles que vous voyez vous forcent donc de reconnoître un mouvement continuel dans les êtres. Vous convenez que les particules de l'air, de

l'eau, du feu, de la matiere étherée, des vapeurs, sont dans une action perpétuelle; vous reconnoissez encore le mouvement dans les corpuscules imperceptibles qui émanent de tous les corps grands & visibles, qui par leur masse, leur figure, leur nombre & leurs mouvemens agissent sur nos sens & produisent en nous les sensations & les idées que nous avons des couleurs, des odeurs, des saveurs, du chaud, du froid &c.; mais en même tems vous en appelez à mes sens pour prétendre qu'il y a des corps qui sont dans un repos absolu, tandis que d'autres sont dans un mouvement absolu. Vous citez pour exemples les rochers, le fer, l'or, le plomb, les bois de construction & les autres corps qui ne changent point de place sans le secours d'une force extérieure. Je vous réponds que c'est votre raison, & non vos sens, qui doit guider votre jugement dans cette affaire; vos sens ne peuvent point vous tromper lorsque vous appellerez votre raison à votre secours; quand vos sens seront unis à votre raison, je ne ferai point difficulté de leur laisser la question à décider.

Il faut donc que vous distinguiez toujours entre l'énergie interne ou l'action essentielle de toute matiere, sans laquelle

elle ne pourroit être fufceptible d'aucune altération ou divifion, & les mouvemens locaux extérieurs ou les changemens de lieux qui ne font que des modifications particulières de l'action effentielle qui eft leur fujet ; les mouvemens particuliers étant déterminés par d'autres mouvemens plus puiffans qui les rendent ou directs ou circulaires, ou rapides ou lents, ou continués ou interrompus, fuivant les mouvemens des autres corps qui les rencontrent, qui les fuivent ou qui les entourent. Il n'y a aucune partie de la matiere qui n'ait une énergie interne qui lui eft propre ; mais elle eft ainfi déterminée par les parties qui l'avoifinent fuivant que leur détermination particulière eft plus forte ou plus foible, cede ou réfifte ; ces parties à leur tour continuent à être variées d'une autre maniere par la plus proche ; & c'eft de cette maniere que tous les êtres continuent à changer fans cefle par un mouvement que je trouve perpétuel. Mais, comme tout le monde convient que tous les mouvemens locaux que l'on peut imaginer font des accidens qui s'augmentent, s'altèrent, diminuent, s'anéantiffent, fans pourtant que le fujet qu'ils modifient, ou dans lequel ils existent fe détruife, ce fujet ne peut point

être entièrement imaginaire, une notion purement abstraite ; il doit être quelque chose de réel & de positif. L'étendue ne peut point être ce sujet ; puisque les idées de variété, d'altération ou de mouvement ne découlent pas nécessairement de l'idée de l'étendue ; ainsi, comme je viens de le dire, il faut que ce soit l'action, vu que tous ces mouvemens ne sont que des modifications diverses de l'action, de même que tous les corps particuliers ou quantités ne sont que différentes modifications de l'étendue. Je vous parlerai en son lieu de la solidité ou de l'impénétrabilité, & je vous ferai voir la manière dont ces trois attributs essentiels ou ces trois propriétés sont inséparables & coope-
rent ensemble.

§. 18. Mais n'oublions point que nous en avons appelé à nos sens. Ne croiriez-vous pas comme le vulgaire que les étoiles ne sont pas plus grandes que des lampes ordinaires, que le soleil & la lune n'ont environ qu'un pied de diamètre, si votre raison ne vous avoit mis à portée de calculer la distance qui est entre vos yeux & ces corps, & à mesurer leur masse réelle par la façon dont ils se montrent à vous à une telle distance ? N'est-ce pas encore la raison qui vous apprend

à distinguer les étoiles fixes des planètes & qui vous met à portée de concevoir les mouvemens de celles-ci qui sont très-différens de ce que les sens nous montrent ? Je ne vous parle point d'un bâton droit qui vous paroît courbé dans l'eau, ni des couleurs que l'on voit sur la gorge d'un pigeon ; je ne vous parle point non plus de la chaleur & du froid, de la saveur & des odeurs qui n'existent point dans les choses mêmes & que nous distinguons par les noms qui expriment les sensations qui s'excitent en nous ; je m'en tiens au sujet que nous traitons ; le mouvement local n'est-il pas lui-même souvent si lent que nos sens ne peuvent point l'appercevoir ? Nous ne voyons point un corps passer successivement d'un lieu dans un autre , quoiqu'il ne cesse de se mouvoir , & quoique nous en soyons à la fin convaincus par des effets indubitables & par des intervalles visibles qu'il laisse : n'en avons-nous point des exemples dans l'aiguille d'une montre & dans l'ombre d'un cadran solaire ? Il en est de même dans les mouvemens qui sont très-rapides, dans lesquels nous ne voyons point distinctement de succession comme dans le passage d'une balle de fusil &c.

Si l'on jugeoit du corps d'un homme

propre poids ou par l'impulsion plus forte qui lui est imprimée par d'autres corps, ayant plus de force que les corps qui lui cedent sur la route, n'en est pas moins en action quand il est arrêté, il est seulement empêché d'avancer plus loin par la résistance plus forte que lui oppose la terre, & il ne peut retourner sur ses pas à cause de la pression égale des corps qui sont derrière lui. Un vaisseau n'est point sans action quand la force du vent qui le fait aller vers l'embouchure d'une riviere est égale à la force de la marée qui remonte ou qui le pousse vers la source de la riviere. En effet, si l'une de ces forces l'emporte sur l'autre le vaisseau voguera. Mais durant tout ce tems le vaisseau n'a été privé que d'une forte de mouvement & non de tout effort ou action. Le fer, le plomb ou l'or ne sont pas plus privés d'action; les changemens qu'ils subissent soit par leurs mouvemens internes soit de la part des mouvemens des corps environnans, dont l'effet est de les user, de les dissoudre, de les ternir, de les diminuer, d'altérer leurs formes &c. doivent nous convaincre de cette vérité.

Ainsi, puisque le repos n'est qu'une certaine détermination du mouvement des corps, une action réelle par laquelle ils

résistent à deux mouvemens égaux, il est évident que ce qu'on nomme *repos* n'est point une inactivité absolue dans les corps, mais n'est qu'un repos relatif, eu égard à d'autres corps qui changent sensiblement de lieu.

§. 20. Mais le vulgaire prenant le mouvement local pour un être réel, comme il fait de tous les autres rapports, a regardé le repos comme une privation, ou bien a cru que le mouvement étoit actif & que le repos étoit passif, tandis que chaque mouvement est passif relativement au corps qui lui a donné sa dernière détermination, tout comme il est actif relativement au corps qu'il détermine ensuite. C'est en ôtant à ces mots une signification relative pour leur en prêter une absolue que l'on a donné lieu à la plupart des erreurs & des disputes qui se sont élevées sur ce sujet.

Cependant les plus habiles Géomètres & les plus grands Philosophes, quoiqu'ils supposassent le mouvement accidentel ou étranger & le repos essentiel à la matière, n'ont pas laissé de reconnoître que toutes ses parties étoient actuellement en mouvement; ils y ont été forcés par le pouvoir irrésistible de l'expérience & de la raison. Ils conviennent que les corps

renfermés dans le sein de la terre éprouvent des mouvemens & des changemens continuelz ainsi que ceux que l'on voit à sa surface ; c'est ce que nous prouvent les bancs ou lits de pierres qui se forment, les métaux & les minéraux qui se produisent journellement, & tous les phénomènes du monde souterrain. Ils avouent que c'est par le mouvement que l'on peut expliquer tout ce qui arrive dans la nature ; que c'est par l'action réciproque des corps les uns sur les autres qu'ils suivent toujours les loix de la mécanique. C'est ainsi qu'ils nous rendent raison de toutes les variétés que la nature nous présente ; c'est ainsi qu'ils nous expliquent les qualités sensibles & primitives, les formes, les combinaisons, les modifications, les changemens de la matière. Ainsi ceux qui se font fait les idées les plus nettes du mouvement local considèrent les points d'où un corps part & vers lesquels il tend, non comme dans un repos absolu, mais seulement comme dans un état de repos relatif au mouvement de ces mêmes corps. Quoique le grand Newton soit regardé comme le partisan d'un espace étendu incorporel, il ne laisse pas de dire que peut-être n'y a-t-il pas un seul corps qui soit dans un repos absolu, que peut-être il

n'y a point de centre corporel immobile que l'on puisse trouver dans la nature. Voici comme il s'exprime dans un endroit. Le vulgaire attribue la résistance aux corps en repos & l'impulsion aux corps mouvans; mais le mouvement & le repos, de la maniere dont on les conçoit pour l'ordinaire, ne sont que relativement distingués l'un de l'autre, & les êtres que vulgairement on croit en repos ne se reposent point réellement (3). C'est ainsi que parle cet homme si justement admiré, qui a porté ses vues plus loin qu'aucun autre dans la nature ou dans l'état actuel de la matiere: en effet toute la Physique est comprise sous le titre qu'il a donné au premier livre de ses principes, qu'il a intitulé *du mouvement des corps*.

§. 21. Je ne crois pas avoir besoin,

(3) Fieri enim potest ut nullum reverà quiescat corpus, ad quod loca motusque referantur. V. PRINCIP. MATH. pag. 7.

Hactenus exposui motus corporum attractorum ad centrum immobile, quale tamen vix extat in rerum naturâ. pag. 162.

Vulgus resistentiam quiescentibus & impetum moventibus tribuit; sed motus & quies, uti vulgo concipiuntur, respectu solo distinguuntur ab invicem, neque semper verè quiescunt quæ vulgò tantquam quiescentia spectantur. pag. 2.

Monfieur, de vous demander pardon fi j'infifte fi longtems là-deffus; vous l'avez voulu, & je le fais en faveur des perfonnes moins instruites que vous à qui vous pourriez montrer ma lettre, ou parler de mes opinions. Quoi qu'il en foit, je crois pouvoir conclure hardiment de tout ce qui précède que l'action est de l'effence de la matiere puisque ç'est cette action qui est réellement le fujet de toutes les modifications que l'on désigne sous les noms de mouvemens locaux, de changemens, de différences & de variétés; & sur-tout parce que le repos absolu, sur lequel on s'est fondé pour croire l'inertie ou l'inactivité de la matiere, est une pure chimere.

Cette erreur vulgaire qui faisoit supposer un repos absolu a été occasionnée par les apparences que présentent les corps pesans, durs & en masse. En voyant que ces corps ne changeoient point de direction (ce que le vulgaire ne conçut point être l'effet d'une action), mais qu'il falloit pour les en faire changer des déterminations ou des forces plus grandes dont les effets frappoient ses sens, il conclut 1^o. qu'il y avoit un repos absolu; 2^o. que tous les corps resteroient dans cet état de repos sans un moteur extérieur, qu'il n'a

point regardé comme matériel, vû que tous les corps étoient matiere, & que ce qui étoit naturel aux parties devoit l'être au tout. Du moins les Philosophes ont tiré ces inductions de la notion du repos dont ils s'étoient imbus dès leur enfance, & en ne consultant que leurs sens. En effet personne ne naît Théologien, Philosophe ou Politique; ainsi au commencement tout le monde est au niveau du vulgaire & reçoit les mêmes impressions ou les mêmes préjugés que lui, &, quoiqu'un homme parvienne à se débarrasser d'un grand nombre d'erreurs, cependant s'il donne entrée dans son esprit à quelque principe qu'il n'ait point examiné, quelques lumières qu'il ait d'ailleurs, il finira par tomber dans des absurdités sans nombre qui découleront de ce principe admis sans examen.

Puis donc qu'il n'y a point de repos absolu dans les exemples que vous avez rapportés, & puisqu'au contraire toutes les parties de la matiere sont dans un mouvement absolu, vous ne devriez point vous ranger du côté de ceux d'entre les Philosophes qui sont les plus superstitieux & les moins clairvoyans; vous ne devez point partir dans vos raisonnemens d'erreur vulgaire; mais, en voyant

toutes les parties de la matiere font toujours en mouvement, vous devez en conclure que le mouvement est essentiel au tout par la même raison que vous croyez que l'étendue est de son essence, parce que toute partie de la matiere a de l'étendue. Ces deux cas sont les mêmes & la raison le prouvera à tous ceux qui renonceroient au préjugé.

§. 22. C'est à ce dessein que j'ai omis de parler des mouvemens relatifs de tous les corps que l'on suppose dans le repos ; je ne ferai que vous les indiquer ici afin de vous rappeler qu'en même tems ces mouvemens ne cessent point d'être absolus. Tous les êtres qui se trouvent sur notre globe terrestre participent à son mouvement continuel. Il en est de même de ceux qui sont dans les autres planetes, vû que le mouvement du tout n'est que la somme totale du mouvement des parties. Cela est évident par soi-même & se démontre encore par la force proportionnelle qui est nécessaire soit pour imprimer une nouvelle direction ou détermination à un corps, soit pour arrêter la direction qu'il a déjà reçue ; car l'une ne peut pas être moindre que l'autre. Quoique toutes les parties imaginables d'une boule en mouvement soient en repos les unes relative-

ment aux autres ou relativement à la place qu'elles occupent dans la boule; cependant personne ne dira que toutes ces parties ne font point réellement en mouvement, & comme faisant partie de la boule & relativement aux corps qui sont hors d'elle. C'est ainsi qu'un passager participe au mouvement d'un vaisseau qui navigue, (je ne vous parle point ici du mouvement spécifique de la machine humaine) quoique ce passager paroisse être en repos relativement à l'endroit où il est placé ou aux autres parties du vaisseau qui nonobstant le mouvement du tout demeurent à la même distance que lui & dans la même position à son égard.

Dans le quinzième Paragraphe je n'ai dit qu'un mot en passant de la force centripète par laquelle tous les corps de la terre tendent vers son centre, de même que tous les corps tendent vers les centres de leurs mouvemens; je n'ai rien dit non plus de la force centrifuge par laquelle les corps s'efforcent de s'éloigner du centre par une ligne droite s'ils ne sont point autrement déterminés par une cause plus forte. C'est ainsi qu'une pierre tournée par une fronde est retenue dans son orbite par le cuir de la fronde, pendant que les cordons étant tendus par le

mouvement de la pierre, sont contractés ou resserrés du côté de cette pierre par les efforts qu'elle fait pour s'échapper en ligne directe à chaque point du cercle qu'elle décrit. Ces cordons sont également tendus & contractés près de la main de l'homme ; d'où il suit que le centre s'approche autant de la pierre que la pierre s'approche du centre, ce qui par bien des raisons n'arrive pas toujours. Des effets bien remarquables dépendent de ces forces à mesure qu'elles sont plus près d'être égales, ou à proportion que l'une est plus forte que l'autre ; c'est pourquoi la force centripète étant beaucoup plus grande que la force centrifuge des parties de la terre, en y comprenant son atmosphère, on voit la raison qui l'empêche de perdre aucune de ses matières, & pourquoi elle demeure toujours d'un même volume ou avec les mêmes dimensions, vu que la force centripète de la gravité qui retient les différens corps dans leurs orbites est bien plus forte que la force centrifuge du mouvement par lequel ils cherchent à s'échapper suivant la tangente.

De quelque nature que soient les causes de ces forces elles fournissent des preuves incontestables du mouvement continu que je soutiens exister dans tous les

êtres. Mais je ne dirai rien de plus là-dessus, de peur de m'engager dans une dispute avec vous sur la nature de la gravité, & d'être obligé de rechercher si la pesanteur des corps est toujours proportionnelle à la quantité de matière qu'ils contiennent, c'est-à-dire, s'il y a plus de matière comme plus de poids dans un pied cube de plomb que dans un pied cube de liège; sentiment que je sçais que vous soutenez d'après des Philosophes très-habiles, ou si la même quantité de matière est contenue dans les mêmes dimensions de mercure, d'or, d'argent, de fer, de plomb, de terre, d'eau, d'air, quoique leurs pesanteurs spécifiques soient si différentes: ce qui vient en partie des pressions extérieures & en partie des structures intérieures ou des modifications qui donnent à leurs matières communes les formes diverses qui constituent leurs espèces & qui les distinguent par leur poids comme elles le font par leurs figures, leurs couleurs, leurs saveurs, leurs odeurs ou leurs autres qualités qui sont dûes à leur disposition particulière, à l'action des autres corps, ou à notre propre imagination & à nos sens.

Tel est mon sentiment, sur quelque raison qu'il se fonde; joint à ce que si la

gravité étoit un attribut essentiel de la matiere & non un mode particulier, les mêmes choses seroient également pesantes dans tous les lieux & dans toutes les circonstances, de même qu'elles sont partout également solides & étendues ; elles ne varieroient point dans l'accélération & le retardement de leur chute à des distances variées du centre.

Ainsi selon moi la gravité ne prouve point l'existence du vuide comme je vous l'ai dit dans le §. 14. ; elle n'est qu'un des modes nombreux de l'action, de quelque maniere que cette détermination arrive, ce que nous n'examinerons point quant à présent, vû que personne ne nie son existence, que les quantités & les proportions du mouvement sont dûes à la gravité, ou à l'action des corps particuliers à cet égard, & que l'on doit les calculer d'après des faits & des observations, de quelque nature que soient leurs causes physiques. Par la même raison je ne parlerai point de l'attraction des planetes, de leur gravitation ou de leur façon d'agir les unes sur les autres, vû qu'il est certain par les influences du soleil, par le flux & reflux occasionné par la lune, & par beaucoup d'autres preuves, que les planetes s'affectent très-sensiblement les unes les

autres en raison de leur masse, de leur figure, de leurs distances & de leurs positions.

§. 23. Les opinions de ceux qui se persuadent que le mouvement est accidentel à la matière, qu'elle a des parties actuellement indépendantes & séparées, qu'il existe un vuide ou un espace incorporel, ne sont point les seules erreurs auxquelles la notion d'un repos absolu ait donné lieu. En effet les Philosophes les moins superstitieux & qui ont le plus attentivement considéré la nature des choses ont enseigné que toute la matière étoit animée, & que les molécules de l'air, de l'eau, du bois, du fer, de la pierre, jouissoient de la vie comme l'homme & les animaux ou comme la masse entière. Ils ont été naturellement conduits à cette idée, parce qu'on leur avoit appris que la matière étoit essentiellement inerte, préjugé dont ils ne se sont point dégagés. Cependant comme ils voyoient à l'aide de l'expérience que la matière ainsi que toutes ses parties étoit dans un mouvement continu, & comme ils crurent pareillement que la vie étoit une chose distinguée du corps vivant ou organisé, ils ont conclu que la cause de ce mouvement étoit quelque être intimement uni avec la

matiere de quelque façon qu'elle fût modifiée & qu'il en étoit inféparable. Ces Philosophes *vivifians* se partagerent en différentes classes ; car il faut un grand nombre d'expédiens pour donner à l'erreur les apparences de la vérité. Quelques-uns, parmi lesquels on doit placer les Stoïciens, regardoient cette vie comme l'ame de l'univers, coétendue avec la matiere, répandue dans le tout & pénétrant toutes ses parties, comme essentiellement corporelle quoiqu'infiniment plus déliée que tous les autres corps que l'on supposoit très-grossiers en comparaison d'elle.

Mais l'ame universelle des Platonistes étoit immatérielle ou n'étoit qu'un pur esprit. D'autres, parmi lesquels se trouvent Straton de Lampsaque & les modernes Hylozoïstes, ont enseigné que les molécules de la matiere avoient de la vie & conséquemment de la pensée jusqu'à un certain degré, ou une perception directe sans aucune réflexion. A quoi Héraclite chez les anciens, & Spinoza chez les modernes ont ajouté de l'intelligence ou des actes réfléchis sans jamais s'embarraffer de lever les difficultés qui se présentoient contre un système si peu fondé, & sans même se donner la peine de faire voir

comment, même en accordant cette conscience à la matière, les différentes molécules raisonnantes pouvoient s'accorder pour former un même corps ou système d'êtres, ou pour se séparer & se joindre si régulièrement dans de certaines occasions, sans avoir de disputes entre elles; sur les meilleures ou les plus mauvaises places qu'elles devoient occuper ou sur la compagnie qui s'associoit avec elles. Ils ne nous ont pas dit non plus pourquoi l'homme, quoique composé de parties douées de sentiment & d'intelligence, trouve pourtant en lui-même que cette faculté n'exerce son pouvoir que dans un seul endroit.

L'idée de la vie plastique adoptée par d'autres Philosophes n'est pas moins romanesque. Suivant le Docteur Cudworth qui l'a fait revivre, elle n'est point matérielle; c'est une espèce d'esprit d'un ordre inférieur, dépourvu de sentiment & de pensée, & qui cependant est doué d'une énergie qui lui fait remplir les fonctions de la vie. Ces partisans des formes plastiques ne paroissent différer des Hylozoïstes que dans les mots, quoiqu'ils se prétendent dans des sentimens très-opposés, ce qu'ils font, sans doute, dans la crainte des conséquen-

ces absurdes ou odieuses que l'on pourroit tirer de leurs opinions. Il en est d'eux comme des Jansénistes & des Calvinistes, qui, quoique certainement du même avis sur le dogme de la prédestination (nonobstant leurs distinctions subtiles) ne laissent pas de se blâmer réciproquement.

Mais toutes ces hypothèses sont visiblement des ruses ou des tours d'adresse dont on s'est servi pour expliquer le mouvement actuel de la matière inerte, pour éviter de faire à chaque instant intervenir la Divinité, & pour ne point la rendre auteur indistinctement de toutes les actions en la soumettant à une nécessité absolue & inévitable.

Voilà ce que j'avois à dire de ceux qui ont eu recours à des moteurs étrangers pour mouvoir la matière. Quant à ceux qui l'ont regardée comme inerte & dépourvue d'action par sa nature, & qui n'ont point assigné de cause de son mouvement, comme ont fait Anaximandre, Anaximène & quelques autres anciens Philosophes; & ceux qui, comme Spinoza parmi les modernes, n'ont point dit la cause ni de la pensée ni du mouvement de la matière; leur opinion est si peu raisonnable qu'il est inutile de

l'exposer, & elle a toujours été un sujet de triomphe pour les Stoïciens, les Spiritualistes & les partisans des formes plastiques, lcc.ol.com.cn

§. 24. Mais l'erreur la plus universelle qui ait été produite par la supposition fautive de l'inertie de la matiere, c'est celle qui veut persuader qu'il existe un espace infini, étendu & néanmoins incorporel. Comme on a fondé de très-grands systèmes sur cet espace substantiel qui a eu pour défenseurs des hommes très-célebres & d'un mérite reconnu, je vais vous donner l'histoire de cette opinion comme j'ai fait celle des autres; quoique je puisse m'en dispenser, sur-tout après avoir prouvé que la matiere est essentiellement active, & que son mouvement général est le sujet immédiat de toutes les déterminations mouvantes, de même que l'étendue est le sujet immédiat de toutes les formes & quantités. En effet ce fut encore pour expliquer la production du mouvement dans la matiere inerte que l'on imagina principalement cet espace comme le lieu de son action; mais la matiere n'étant point inactive, & n'ayant pas besoin que le mouvement lui soit continuellement imprimé par un agent extérieur, l'on peut bannir l'espace de la

Philosophie comme un être inutile & chimérique. Tout le monde convient que l'étendue est infinie vû qu'elle ne peut être bornée par l'inétendue; les démonstrations de ce principe sont si universellement reconnues & adoptées que je ne vous les répète point. La matiere n'est pas moins infinie quand on la conçoit comme une substance étendue; car vous ne pouvez point lui imaginer des limites auxquelles vous ne puissiez ajoûter encore de l'étendue à l'infini; ainsi, si elle n'est pas actuellement infinie, sa qualité d'être finie doit venir d'une autre cause que de son étendue.

Ceux qui d'après des principes philosophiques ont cru que la matiere étoit finie, se sont imaginé qu'elle étoit inactive, divisible en parties séparées & indépendantes les unes des autres, entre lesquelles se trouvoient des interstices; ils ont pensé que ces parties étoient ou pesantes ou légères par elles-mêmes, qu'elles avoient des figures diverses, des degrés variés de mouvement quand elles avoient été une fois forcées de sortir de leur état naturel de repos. Cela les conduisit nécessairement à supposer des étendues infinies, en même tems qu'ils admettoient une autre étendue infinie. Pour lors ils ne purent
se

se dispenser de faire ces étendues différentes à d'autres égards; l'une fut immobile, pénétrable, indivisible, invariable, homogène, ~~illicorporelle~~, & renfermant tout; l'autre fut mobile, impénétrable, divisible, variable, hétérogène, corporelle, & contenue; l'une désigna l'espace infini & l'autre les corps particuliers.

Mais toute cette distinction est fondée sur la supposition de la chose en question, & sur la signification équivoque des mots de *lieu*, de *tout*, de *parties*, de *particules*, de *divisibilité*; &c. Ainsi après avoir regardé comme constant que la matière étoit finie, divisée en parties, qu'elle avoit besoin de recevoir le mouvement d'ailleurs, qu'elle agissoit dans un lieu vuide; ces Philosophes ont fait cette roue dans une autre roue ou ont supposé une étendue qui en pénétrait une autre, comme si des modes pouvoient être pénétrés par leur sujet.

Mais toutes ces suppositions n'étant, comme je vous ai dit, que des conséquences de la supposition générale que la matière étoit dépourvue d'action; & vous ayant au contraire prouvé que le mouvement lui est essentiel, il n'y a pas de raison pour ne pas croire que la matière soit infinie, & que comme le néant n'a point

de propriétés, l'étendue que tout le monde s'accorde à reconnoître pour infinie, convient à ce sujet qui est infini lui-même, & qui est modifié à l'infini par son mouvement, son étendue & ses attributs inséparables.

§. 25. Je pourrois m'arrêter ici ; mais, pour mettre la chose dans tout son jour & hors de toute dispute, je vais vous montrer que tout ce que l'on attribue à l'espace & au corps comme leurs différences essentielles, appartiennent indubitablement à la matiere infinie. Car j'avoue que ces propriétés ont une existence réelle, & que, quoiqu'elles soient en apparence opposées, elles ne sont que les affections du même sujet considéré sous divers points de vue. Quand on conçoit les corps comme finis, mobiles, divisibles, en repos, pesans ou légers, de différentes formes & dans des situations variées, alors nous séparons par abstraction les modifications du sujet ; ou, si vous voulez, nous séparons les parties du tout, & nous imaginons des limites propres à certaines portions de la matiere qui les séparent & les distinguent de tout le reste ; c'est de-là qu'est venue ordinairement la notion du vuide ; mais lorsque nous considérons l'espace infini comme impénétra-

ble, immobile, indivisible, comme le lieu qui reçoit tous les corps où ils sont contenus & se meuvent, tandis qu'il est lui-même privé de forme, exempt de changement, pour lors au contraire nous séparons par abstraction le sujet infini des modifications finies, c'est-à-dire, le tout de ses parties.

Appliquons maintenant cette doctrine à des exemples particuliers. Puisque rien ne peut être ajouté à l'infini ni ne peut en être retranché, l'univers ne peut ni augmenter ni diminuer, vû qu'il n'existe point de lieu hors de lui dans lequel vous puissiez placer ce que vous en aurez retranché, ni où vous puissiez prendre ce que vous voudrez lui ajouter : conséquemment, il est immuable & indivisible; ainsi il est sans figure puisqu'il n'a point de limites; il est immense, puisque nulle quantité finie, quelque souvent qu'on la répète, ne peut égaler ou mesurer son étendue. C'est pourquoi, quand nous disons que l'espace renferme tout, nous parlons de la matière infinie pour distinguer le tout des parties qui néanmoins ne diffèrent point réellement du tout; lorsque nous disons qu'il pénètre tous les êtres, nous séparons par abstraction l'étendue

de la matiere de ses autres propriétés ; nous faisons la même chose lorsque nous disons que l'espace est incorporel , vû qu'alors nous ne le considérons que comme les Géometres considerent les points, les lignes , les surfaces. Quand nous disons qu'il est un , nous voulons désigner qu'il est infini & indivisible ; car il n'y a qu'un seul univers , quoyqu'il y ait des mondes sans nombre. Lorsque nous disons qu'il est le lieu de toutes choses , nous indiquons qu'il est le sujet de ses propres modifications , de ses propres mouvemens , de ses propres figures &c. ; quand nous disons qu'il est homogène nous voulons annoncer que la matiere est toujours la même , quelque variées que soient ses modifications. Enfin , quand nous disons que des corps finis ne peuvent point exister sans un espace infini , nous ne faisons que dire qu'ils ne peuvent point être à moins qu'ils n'existent , vû que leur propre solidité ou leur façon d'être relativement à d'autres êtres , est ce qu'on appelle leur place , abstraction faite de l'univers dont ils sont des parties , & dont ils partagent d'une maniere finie & limitée le mouvement , la solidité & l'étendue infinis ; car la matiere infinie est l'es-

pace & le lieu réel aussi bien que le lieu réel de ses propres modifications & de ses portions.

§. 26. Ce qui vient d'être dit fait vous faire sentir comment la notion d'un espace absolu s'est formée. Elle est venue en partie de suppositions exactes, telles que sont celles que la matière est finie, qu'elle est inerte & qu'elle peut être divisée, & en partie de ce qu'on a fait abstraction de l'étendue, qui est la propriété la plus frappante de la matière, sans faire attention à ses autres propriétés ou à leur connexion aucune dans le même sujet, quoique chacune d'elles puisse être abstraite mentalement des autres; ce qui dans plusieurs occasions est d'une très-grande utilité pour les Géomètres; mais il ne faut jamais prendre ces abstractions pour des réalités, ni les faire exister hors du sujet dont on les a mentalement séparées, ni les placer dans un autre sujet incertain ou incognu. La matière est souvent considérée abstraction faite du mouvement, de même que le mouvement est souvent considéré abstraction faite de la matière, l'étendue abstraction faite du mouvement, de la solidité &c. Chacune de ces propriétés peut être considérée séparément des autres; quoique dans la

réalité le mouvement de la matiere dépende de sa solidité & de son étendue, & quoique ces attributs soient inféparables les uns des autres. Mais ceux qui soutiennent l'existence d'un espace absolu, après avoir considéré la matiere abstraction faite de l'étendue, ont distingué l'étendue générale, de l'étendue particulière de la matiere de tel ou tel corps, comme si la dernière étoit quelque chose de sur-ajouté à la première ; quoiqu'ils ne pussent point assigner le sujet de la première étendue, ni dire si c'étoit une substance qui ne fût ni corps ni esprit ou si c'étoit une nouvelle espece de néant, doué pourtant des propriétés de l'être.

Bien plus, plusieurs d'entre eux ont voulu le faire passer pour l'Être suprême lui-même, ou du moins pour une idée incomplète de la Divinité, comme on peut voir dans le traité de l'espace réel de M. Ralphson que j'ai eu en vue dans les deux paragraphes précédens ; quoique l'on puisse voir d'après les autorités qu'il allègue qu'il n'est point le premier inventeur de cette notion, ni le seul qui la soutienne aujourd'hui. Je ne doute point que la plupart de ces Messieurs n'aient cru fermement l'existence de la Divinité & je veux charitablement le croire de tous ;

mais il me semble qu'à force de subtiliser ils l'ont réduite à rien du tout, ou du moins ils ont fait de l'univers ou de la nature le seul Dieu, ce dont ils ne voudroient assurément point convenir : mais la bonté de leurs intentions doit les disculper auprès des personnes équitables & empêcher qu'on ne les accuse d'Athéisme. Cependant leur erreur a été apperçue par les Athées eux-mêmes, & quelques-uns s'en sont moqué comme on peut le voir dans ces quatre vers d'un poëme ou après avoir chicané sur quelques autres notions de la Divinité, ils tournent en ridicule cet espace incorporel infini avec bien plus de raison. „ *D'autres*, y est-il dit, dont „ la tête s'est fait des notions plus sublimes prouvent avec beaucoup d'adresse „ que tu es l'espace tout-puissant ; or „ nous sommes sûrs que l'espace n'est „ rien, donc il en est de même de toi. „ Ces gens sans y penser rencontrent la „ vérité (4). En effet l'idée d'une étendue qui en pénètre une autre a paru ridicule à bien des personnes d'ailleurs très-

- (4) Others whose heads sublimer notions trace,
Cunningly prove that thou'rt almighty space ;
And space w'are sure is nothing, ergo thou :
These men slip into truth they know not how.

éloignées de l'athéisme ou de l'irréligion. Elles pourroient demander où peuvent résider l'intelligence, la raison, la sagesse d'un espace étendu, si c'est dans le tout ou dans quelqu'une de ses parties. Quand je parle des parties c'est pour m'accommoder aux idées ordinaires ; car l'infini ne peut point avoir de parties ; mais si, comme l'un des interlocuteurs des Dialogues de Cicéron, on prétendoit que le tout a de l'intelligence vû que quelques-unes des parties en ont, outre qu'on ne pourroit leur accorder que l'intelligence de ces parties appartint d'aucune maniere à leur étendue, nous pourrions encore leur rétorquer avec l'autre interlocuteur de Cicéron, que par le même raisonnement le tout doit être un courtisan, un musicien, un maître à danser, un philosophe vû que plusieurs des parties le sont. Mais ce sont-là des sophismes de part & d'autre, vû que c'est confondre des modes variables avec des propriétés essentielles, ou assigner des effets véritables à des causes imaginaires, étrangères ou peu proportionnées à ces effets.

§. 27. Après avoir vu que le mouvement est essentiel à la matiere vous trouverez que les argumens de ceux qui soutiennent l'existence de l'espace absolu sont

plutôt des comparaisons & des similitudes que des raisonnemens, qu'ils ne prouvent rien que ce que vous voulez y concevoir, & qu'en général ce sont des pétitions de principes. Je puis supposer avec eux que Dieu a partagé toute la matiere de l'univers en deux sphères égales, que si elles sont à une certaine distance l'une de l'autre il se trouvera entre elles un espace ou un vuide que l'on peut mesurer, ou que si elles se touchent dans un seul point comme des corps sphériques parfaits doivent le faire, il y aura un espace qui ne sera point corps entre les autres points de leur circonférence. Mais n'est-ce pas supposer en même tems la matiere finie que de supposer cet espace que l'on prétend prouver, & par aucune raison que j'apperçoive si ce n'est la simple considération de la gravité ? Je puis bien avec M. Locke concevoir le mouvement d'un corps seul sans qu'un autre lui succede immédiatement pour prendre sa place ; mais ce sera en faisant abstraction de ce corps unique ou en empêchant mon attention de se porter sur ceux qui lui succèdent réellement. Je puis avec lui concevoir deux corps placés à une certaine distance qui s'approchent l'un de l'autre sans déplacer aucun autre corps jusqu'à ce qu'ils

viennent à se rencontrer. Mais ce sera en faisant abstraction de tout ce qu'ils déplaceront ; car, comme M. Locke l'observe très-bien lui-même, de ce que nous concevons qu'une chose peut être ainsi il ne s'enfuit pas pour cela qu'elle existe dans cet état, sans cela nous remplirions le monde de chimeres, de centaures, de monstres qui n'ont jamais existé ; mais je lui accorde que par ces sortes d'exemples j'entends très-bien l'idée de ceux qui soutiennent l'existence de l'espace ou du vuide, qu'il étoit absurde aux Cartésiens de nier, ainsi qu'il étoit impardonnable à eux de disputer contre une chose dont ils avouoient n'avoir aucune idée.

M. Locke a dit tout ce qu'on pouvoit dire là-dessus dans son *Essai sur l'entendement humain*, & sur-tout dans le chapitre XIII. du second livre ou entre autres il s'exprime ainsi. *Si le corps n'est point supposé infini, ce que je crois que personne n'affirmera, je puis concevoir à l'extrémité de la matiere un homme qui pourra étendre la main au delà de son corps.* Ce Philosophe ne pouvoit point ignorer que bien des gens avant qu'il fût né avoient soutenu l'infinité de la matiere, & je ne suis pas le seul qui la soutienne de son tems. **Mais**, quoique je puisse concevoir pat

abstraction ces limites imaginaires , cependant je ne puis rencontrer une bonne raison pour me persuader que l'étendue, que M. Locke avoue être infinie , puisse exister quelque part hors de la matiere. Je dis que bien loin de trouver dans tout ce qu'on a écrit à ce sujet quelque raisonnement péremptoire ou capable au moins de balancer les miens , je n'y vois que des suppositions que j'ai déjà détruites ; sans parler des difficultés insurmontables qui résultent de ces extrémités fictives quand il s'agit d'examiner leur consistance & leur figure & de savoir si quelque chose peut s'en détacher , ce que deviennent ces fractions ou parties détachées , & une infinité d'autres problèmes inexplicables.

Je puis encore pour faire plaisir à M. Locke considérer des parties divisées ; mais je nie que la continuité de la matiere infinie puisse être jamais rompue ou séparée par aucunes surfaces distinguées , par des espaces vuides intermédiaires ; car , comme je l'ai dit dans les paragraphes 6 & 7. , nous ne faisons qu'abstraire ce que nous appellons *des parties* , en ne considérant qu'autant d'étendue qu'il est nécessaire pour notre objet , & en distinguant ces parties non par des divisions

réelles du tout, mais par les modifications de la couleur, de la forme, du mouvement, &c., de même que nous considérons la chaleur du soleil sans faire attention à sa lumière.

M. Locke dit encore que *ceux qui assurent l'impossibilité de l'existence de l'espace sans matière, sont non seulement forcés de faire les corps infinis, & doivent encore nier que Dieu ait le pouvoir d'anéantir aucune partie de la matière.* Il est constant qu'ils font la matière infinie; mais on nie ce qu'il ajoute sur l'anéantissement de ses parties; car outre que l'on ne peut montrer que Dieu ait jamais révélé qu'il dût anéantir aucune portion de la matière, ce ne seroit pas plus un argument en faveur d'un espace réel de dire que Dieu a le pouvoir d'anéantir les portions de la matière que de prétendre que le monde finira dans trois jours, parce que l'on conçoit qu'il est possible à Dieu de le détruire dans un tems si court.

Je ne vois pas pourquoi M. Locke dit dans le même endroit que ceux qui soutiennent l'infinité de la matière devroient être réservés à déclarer leur opinion; je ne fais pas ce qui doit les rendre plus réservés que ceux qui soutiennent l'existence d'un espace infini ou de tout

autre être infini ; car ce mot s'applique à plus d'un fujet. Ce qui a empêché Descartes d'affirmer nettement que la matière fût infinie & ce qui l'a déterminé à se contenter de la dire *indéfinie*, c'est qu'il étoit d'un côté assuré que l'étendue étoit infinie, tandis que de l'autre il disoit que la matière étoit inerte par elle-même, & réellement divisible, ce qui faisoit qu'il ne pouvoit démontrer son infinité, quoique vous, Monsieur, qui l'avez lu si souvent, n'avez pas besoin qu'on vous prouve qu'il l'a quelquefois très-positivement affirmé.

Quant aux difficultés que les Théologiens peuvent opposer contre ce principe, elles sont de très-peu de poids & montrent qu'il y a des hommes qui ont très-peu de philosophie avec beaucoup de zèle & de chaleur. Pour moi je ne crois pas que les Théologiens modérés de notre siècle aient envie de faire revivre les sophismes futiles de leurs ignorans prédécesseurs; mais je vous prie de vous souvenir que, quoique je ne sois point de l'avis de M. Locke sur l'espace, je fais tout le cas que je dois de son excellent ouvrage *sur l'entendement humain*, & que je le juge comme le plus propre à guider le raisonnement d'une façon exacte, con-

venable & intelligible sur toutes sortes de matieres. Ce n'est point par affectation que je me déclare ici contre le sentiment de ce grand homme ; mais sachant le cas que l'on doit faire de son autorité , j'ai cru devoir écarter les préjugés qu'elle pourroit faire naître en vous contre l'infinité de la matiere, contre le mouvement qui est de son essence, ou contre toutes les inductions que l'on pourroit tirer de ces principes.

§. 28. J'ose donc me flatter , Monsieur , que tout ce que j'ai dit vous convaincra que le mouvement doit entrer dans la définition de la matiere ainsi que son étendue & sa solidité. Si vous me demandez la définition du mouvement lui-même, je vous dirai que ni moi ni personne ne pouvons vous la donner. Ce n'est pas que nous le connoissons moins pour cela, au contraire nous le connoissons beaucoup mieux que bien des choses qui peuvent se définir. Les idées simples telles que celles du mouvement, de l'étendue, de la couleur, du son &c. sont évidentes par elles-mêmes, quoiqu'on ne puisse les définir ; mais les mots qui désignent des idées complexes, c'est-à-dire, un assemblage d'idées évidentes considéré comme une seule chose, sont les

vrais objets de la définition; parce que les différens termes qui représentent ces idées, quand ils sont réunis, montrent la liaison, la possibilité & la conception du tout. C'est ainsi que tous les mots de l'univers ne pourroient point expliquer ce que c'est que le bleu, ni en donner une idée claire à celui qui n'auroit jamais vu cette couleur. Si l'on suppose que la même personne n'ait jamais vu d'or quoiqu'elle connût très-bien d'autres métaux, elle sera en état de s'en faire une idée distincte, quand on lui dira que c'est un métal jaune, pesant, malléable, fusible, fixe au feu &c. Ainsi quand on définit les mots qui désignent des idées simples nous ne devons point prendre ces mots pour les sujets de ces idées, car des termes synonymes n'expliquent point la nature d'une chose, ils ne font que nous expliquer le sens du mot d'une façon plus intelligible; c'est pourquoi les termes de *passage*, de *translation*, d'*application successive* ne sont que des mots différens pour désigner le mouvement, & n'en sont pas plus des définitions que celle d'Aristote qui dit que c'est *l'action d'un être qui a le pouvoir de s'avancer autant qu'il en a le pouvoir*. Mais tous les mouvemens locaux particuliers peuvent être définis par les lignes

- qu'ils décrivent & par les causes qui déterminent le cours ou les degrés de ces mouvemens.

On peut dire la même chose de l'étendue générale de la matiere & de ses déterminations particulieres par la mesure, les figures &c. : la solidité de la matiere est pareillement une idée intuitive ou indéfinissable; mais je ne prends point ici la solidité dans le sens des Géometres, je n'entends point par-là toute quantité assignée qui a trois dimensions; mais je la prends dans le sens de M. Locke qui a substitué le terme positif de *solidité* au terme négatif d'impénétrabilité, pour désigner la résistance que nous trouvons dans chaque corps lorsqu'il en empêche un autre de se mettre dans le lieu qu'il occupe avant de l'avoir abandonné: c'est ainsi qu'une goutte d'eau également pressée de tous côtés est un obstacle insurmontable à la réunion des corps les plus forts de l'univers tant qu'elle n'est point écartée; c'est ainsi qu'un morceau de bois empêchera vos deux mains de se joindre, quel qu'effort que vous fassiez pour cela. La même chose est aussi vraie de tous les corps mous & fluides que des corps les plus durs & les plus fixes, des plus pesans & des plus légers, de l'air que de l'or &

des diamans ; ce qui , comme l'observe très-bien M. Locke qui porte tant d'exactitude par-tout, distingue le mot employé pour désigner une propriété inséparable de la matiere, de son acception commune, quand on se sert du mot *solide* au lieu du mot *dur*, dans quel sens il désigne la cohésion des parties de tout corps difficile à séparer, tandis que dans le sens philosophique c'est une réplétion ou une exclusion totale de tous les autres corps ; & voilà le sens que je lui attache dans toute cette lettre à l'exception du troisième paragraphe.

§. 29. Je ne prétends point dire que la matiere n'ait pas d'autres propriétés essentielles que celles de l'étendue, de la solidité, de l'action ; mais je suis persuadé que, si l'on fait l'attention convenable à ces trois propriétés, on pourra expliquer une infinité de phénomènes d'une façon bien plus claire que l'on n'a fait jusqu'à présent. Mais il faut s'attendre à ne faire que très-peu de découvertes dans la physique quand on voudra faire abstraction d'une de ces propriétés ou de celle qui seule peut compléter l'essence de la matiere ; car il est certain que dans la matiere ces attributs ne peuvent être séparés que mentalement.

Je nie, par exemple, que l'étendue épuise l'idée de la matiere; puisqu'elle ne renferme point sa solidité & son mouvement; il peut être très-vrai que la matiere soit étendue quoiqu'elle ne soit pas uniquement étendue, mais encore active & solide. Mais, puisque dans la considération pure de ces idées, l'une ne suppose point les autres, & quoique chacune d'entre elles ait de certains modes que l'on conçoit lui appartenir en propre & immédiatement; cependant elles sont tellement liées dans la nature que l'une ne peut exister sans l'autre, & que toutes concourent nécessairement à la production de ces modes qui sont propres à chacune d'elles.

L'étendue est le sujet immédiat de toutes les divisions; les figures & les portions de la matiere; mais c'est son action qui produit ces changemens, & ils ne pourroient point être distingués sans la solidité. L'action est la cause immédiate de tout mouvement local, de tous les changemens & de toutes les variétés que nous voyons dans la matiere; mais l'étendue est le sujet & la mesure de leurs distances, & c'est de la solidité que dépend la résistance, l'impulsion & la protrusion des corps, & cependant c'est l'ac-

tion qui les produit dans l'étendue.

Ainsi la solidité, l'étendue & l'action sont trois idées distinctes sans être trois êtres différens, ce sont des façons diverses d'envisager la même matiere.

Mais pour en revenir au sujet particulier que nous traitons, vous vous appercevrez facilement à présent que la vraie *force motrice* est cette action essentielle à la matiere, & que la force imprimée (*vis impressa*) des corps particuliers est quelque détermination ou direction de l'action générale ; car, dans ce sens, il est indubitable que rien ne peut se mouvoir, c'est-à-dire, se déterminer lui-même jusqu'à ce qu'il soit déterminé par quelque autre être : ainsi la matiere étant active, la direction donnée à cette action dans quelque partie que ce soit ; continueroit pour toujours d'elle-même puisqu'il ne peut y avoir d'effet sans cause, & que par conséquent cette direction devroit être changée par une force supérieure, & celle-là par une autre, & ainsi de suite, l'une ne cessant d'agir que lorsqu'une autre commence ; de même qu'une forme n'est jamais détruite dans la matiere que pour faire place à une autre. Ainsi chaque mouvement est toujours succédé par un autre mouvement & ne l'est jamais

par un repos absolu , de même que dans chaque portion de la matiere la cessation de la figure seroit la cessation de tout: ce qui est impossible.

Ces déterminations du mouvement dans les parties de la matiere solide & étendue sont ce que nous appellons les phénomènes de la nature, auxquels nous donnons des noms & nous attribuons des usages, des perfections ou des imperfections suivant la maniere dont ils affectent nos sens, ou causent du plaisir ou de la douleur à nos corps, & contribuent à notre conservation ou à notre destruction. Cependant nous ne leur donnons pas toujours des déterminations tirées de leurs causes réelles ou de la maniere dont ils se produisent les uns les autres, telles que l'élasticité, la dureté, la mollesse, la fluidité, la quantité, les figures & les rapports des corps particuliers; au contraire nous n'attribuons souvent plusieurs déterminations du mouvement à aucune cause du-tout, comme nous faisons dans les mouvemens spontanés des animaux; car quand même ces mouvemens seroient accompagnés de pensée, néanmoins, si on les considère comme des mouvemens, ils ont leurs causes physiques. C'est ainsi qu'un chien court après un lièvre, ce

qui vient de ce que l'objet extérieur agit avec toute sa force impulsive ou attractive sur les nerfs, qui sont disposés avec les muscles, les jointures & les autres parties, de manière à produire des mouvemens divers dans le mécanisme de l'animal. Quiconque a quelque idée de l'action des corps les uns sur les autres par leur contact immédiat, ou par les molécules imperceptibles qui en partent incessamment, & qui à cette connoissance joint celle des loix de la Mécanique, de l'Hydrostatique & de l'Anatomie, sera convaincu que tous les mouvemens par lesquels l'homme s'assied, se tient debout, se couche, se leve, marche & court, &c. ont pour principe des déterminations propres, matérielles, extérieures & proportionnelles à leurs effets.

M. Newton dans la préface de ses *principes mathématiques*, après avoir parlé de la gravité, de l'élasticité, de la résistance, de l'impulsion & de l'attraction, & de la façon dont il explique le système du monde par ces choses, dit: „ je souhaite „ rois bien que l'on pût, à l'aide des „ principes de la mécanique, expliquer „ de même les autres phénomènes de la „ nature; car bien des choses me font „ soupçonner qu'ils pourroient bien dé-

„ pendre de quelques forces qui mises en
 „ action par des causes encore incon-
 „ nues, font que les corps sont poussés
 „ les uns contre les autres & s'unissent
 „ pour former des figures régulières, ou
 „ s'éloignent & se fuient les uns les au-
 „ tres : mais ces forces étant inconnues
 „ les Philosophes ont tenté vainement
 „ d'expliquer la nature ” (5). Personne
 au monde n'est plus en état que ce grand
 homme de découvrir la nature de ces for-
 ces & de ces figures particulieres & de
 les réduire en systême. Quant à la force
 générale ou à la force motrice de toute la
 matiere, j'ose me flatter d'avoir dans cet-
 te Lettre contribué à la faire connoître.

§. 30. Vous trouverez, je crois, Mon-
 sieur, que j'ai fait des réponses suffisantes
 à toutes vos demandes, à l'exception de
 votre dernière objection, que j'appelle-
 rois la plus foible de toutes si la vérité &

(5) Utinam cœtera naturæ phenomena ex prin-
 cipiis mechanicis eodem argumentandi genere de-
 rivare liceret ! nam multa me movent, ut non
 nihil suspicer ea omnia ex viribus quibusdam pen-
 dere posse, quibus corporum particulæ per causas
 nondum cognitæ vel in se mutuò impelluntur
 & secundùm figuras regulares cohærent, vel ab
 invicem fugantur & recedunt : quibus viribus
 ignotis, Philosophi hæcenus naturam frustra ten-
 tarunt.

la fausseté étoient susceptibles de degrés. Vous dites donc qu'*après avoir admis l'activité de la matiere il ne paroitroit pas nécessaire de la soumettre à une intelligence souveraine.* Permettez-moi de vous dire que c'est-là une proposition si hasardée que je ne l'aurois jamais attendue de vous, vû que je ne crois pas que vous vous permettiez, comme tant d'autres, de tirer des conséquences odieuses opposées à votre conscience. Outre que Dieu a pu créer la matiere active aussi bien qu'étendue, qu'il a pu lui donner l'une de ces propriétés tout comme l'autre, & que l'on ne peut assigner aucune raison pour qu'il ne lui eût pas accordé l'activité tout comme l'étendue, ne faut-il pas nécessairement qu'il dirige sans cesse ses mouvemens? Peut-on rendre raison de la formation des plantes ou des animaux autrement que par l'action & par l'étendue de la matiere? Ou êtes-vous en état d'imaginer que l'action & la réaction des corps & de toutes les molécules de la matiere les unes sur les autres eût pu jamais produire le mécanisme admirable de ces plantes ou de ces animaux? Toutes vos connoissances profondes dans la mécanique ne vous serviront pas plus qu'elles n'ont servi à Descartes pour trouver la

secret de faire un homme ou une souris. Toutes les rencontres fortuites des atômes, tous les coups du hazard que l'on puisse supposer, n'ont pas pu davantage donner aux parties de l'univers l'ordre que nous y voyons, que des caracteres d'imprimerie jettés confusément un million de fois ne produiront des poèmes comme l'Énéide de Virgile ou comme l'Iliade d'Homere.

A l'égard de l'infinité de la matiere, elle ne fait qu'exclure, comme font toutes les personnes sensées, un Dieu étendu & corporel, mais non un Dieu spirituel & immatériel. Je suis persuadé qu'en supprimant plusieurs objections que vous auriez pu me faire, vous avez eu dessein de m'épargner, sachant bien qu'en parlant de faux systêmes on tombe dans des absurdités sans nombre. Dans quelles absurdités, par exemple, ne sont pas tombés les Cartésiens ! Ne sachant point en quoi consistoit la force motrice, & pour éviter d'admettre la transition des accidens d'un sujet dans un autre, ils n'ont pas eu honte de dire que Dieu enlevait le mouvement d'une boule qui roule pour le communiquer à une autre boule que la premiere vient frapper, & qu'il concouroit immédiatement à y maintenir le mou-

vement & à l'en ôter par degrés suivant les loix ordinaires du mouvement. Est-ce-là expliquer un phénomène ? Sont-ce-là ~~les hommes qui se~~ croient en droit de rire de ce qu'on dit de la sympathie, de l'antipathie, des qualités occultes, &c. ? Je fais à qui ma lettre s'adresse lorsque je parle des choses si succinctement ; il suffit de vous les indiquer pour vous mettre au fait. D'ailleurs les solutions ordinaires ne peuvent contenter un homme qui nie les suppositions ordinaires.

§. 31. Je vous prie, quand vous aurez occasion de m'écrire la première fois ; d'examiner si les Mathématiciens, qui, quoiqu'ils partent quelquefois de suppositions peu fondées, & quoiqu'ils réalisent souvent des abstractions, n'ont pas souvent, sans y songer, senti la nécessité de cette action intrinsèque inhérente essentiellement à la matière, vû qu'ils ont imaginé ce qu'ils nomment l'effort ou la tendance au mouvement (*conatus ad motum.*) C'est à dessein que j'ai évité d'insister là-dessus lorsque je vous ai fait voir que ce fut la découverte de la même action continuelle & universelle qui fit naître autrefois les systèmes des Stoïciens, des Platoniciens, des Hylozoïstes & des autres. En effet, je ne me suis point proposé d'écri-

re tout ce que je pouvois rapporter sur ce sujet, je n'ai voulu dire que ce qui m'a paru nécessaire pour répondre à vos objections & pour vous amener à mes opinions.

Je ne m'arrêterai pas non plus à vous indiquer les avantages que la Philosophie peut retirer du principe par lequel je prouve que le mouvement est essentiel à la matiere; il est propre à donner des notions plus claires de la nature en général, & sur-tout à décider les disputes sur la force motrice, sur le mouvement local avec ou sans le vuide, sur la nature de l'espace, sur l'infinité de la matiere. Je suis persuadé que même avant d'en être venu jusqu'ici dans votre lecture vous aurez déjà appliqué cette doctrine à beaucoup d'autres questions difficiles, d'autant plus que vous savez très-bien à quoi vous en tenir sur les misérables hypothèses, sur les conjectures peu satisfaisantes, sur les cercles vicieux & les subterfuges des Ecoles. Vous savez pareillement que des erreurs sans nombre peuvent se répandre sur toute la Philosophie, pour peu que l'on y admette comme une vérité incontestable un seul principe qui n'aura été ni examiné ni prouvé.

.. Au reste j'aurai l'honneur de vous com-

PHILOSOPHIQUES. 267
muniquer mes idées ainsi qu'à notre ami
commun qui a le courage de philosopher
à la Cour. Quant à présent, je finis &
j'attendrai vos ordres pour l'avenir, &c.

F I N.



www.libtool.com.cn

DIALOGUES

www.libtool.com.cn SUR

L' A M E.

PAR LES

INTERLOCUTEURS

EN CE TEMPS-LÀ.

M D C C L X X I.

www.libtool.com.cn

T A B L E

D E S

D I A L O G U E S .

DIAL. I. *Entre un Pharisen & un Saducéen.* Pag. 1

II. *Le Saducten & le Docteur.* 24

III. *Le Pharisien & le Saducéen.* 36

IV. *Le Chrétien & le Philosophe.* 67

ARTICLE. I. *Je crois en Dieu le Pere tout-puissant, créateur du ciel & de la terre.* 80

II. *Et en Jésus-Christ son Fils unique notre Seigneur.* 81

III. *Qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie.* 83

ART. IV. *Qui a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli.* . . . 84

www.libVol. *Qui est descendu aux Enfers, est ressuscité des morts.* 85

VI. *Qui est monté aux Cieux, qui est assis à la droite de Dieu le Pere tout-puissant.* . . . 86

VII. *D'où il viendra juger les vivans & les morts,* . . . 88

VIII. *Je crois au Saint-Esprit.* 90

DIAL. V. *Entre le Philosophe, le Chrétien & le Saducéen.* 103

VI. *Le Philosophe, le Saducéen, & le Chrétien.* . . . 126

VII. *Le Philosophe, le Chrétien & le Saducéen.* . . . 148

DIALOGUES

DIALOGUES

SUR L'ÂME.

www.libtool.com.cn

DIALOGUE I.

ENTRE UN PHARISIEN ET
UN SADUCÉEN.

LE PHARISIEN.

SÇAIS-TU que depuis quelques jours que nous voyageons ensemble, je n'ai pu encore bien démêler ta façon de penser? Ta conduite & tes discours sont un problème que je ne puis résoudre: je tâche en vain de te concilier avec toi-même: Tu es Juif, tu pratiques exactement la loi de Moÿse; mais il semble que ton asservissement aux préceptes de notre saint Législateur n'a pour but que d'être heureux pendant cette vie, sans t'embarrasser de ce que tu deviendras dans l'autre.

LE SADUCÉEN.

Tu m'as deviné; & par-là tu m'évites la peine de t'expliquer mes sentimens.

LE PHARISIEN.

Si tu penses de la sorte, tu n'es pas Disciple de Moÿse.

LE SADUCÉEN.

Si tu penses autrement que moi, tu n'es pas hérétique, tu n'en es pas moins mon frere; mais tu n'es pas instruit de la loi que Dieu a dictée pour nous. Ce premier Etre infini seroit tombé en contradiction avec lui-même, s'il nous eût enseigné qu'une substance spirituelle, qui ne peut être qu'une portion de lui-même, nous anime; parce qu'il cesseroit d'être infini, s'il étoit divisible. Lis le Pentateuque, tu n'y trouveras pas le mot *Ame*, au sens où tu l'entens. Lorsque Moÿse l'emploie; c'est pour exprimer le sang dont la circulation fait notre vie; il ne faut que lire les termes qui précèdent ou suivent celui-ci, pour s'en convaincre.

LE PHARISIEN.

Tu es Saducéen, je m'en apperçois; mais sçais-tu qu'il est dangereux de sui-

vre aveuglement les sentimens d'une Secte particuliere, sur-tout lorsqu'il y va de l'éternité?

www.libtool.com.cn
LE SADUCÉEN.

JE suis de ton avis. C'est pourquoi je rejette l'opinion des Pharisiens sur la nature de l'ame. C'est une nouveauté qui datte de notre captivité en Perse. Obligés de servir des maîtres qui croyoient l'ame immortelle, les moins instruits d'entre nous adopterent leurs maximes. Nos chefs qui s'apperçurent de l'utilité de ce dogme pour contenir un peuple remuant, feignirent d'en reconnoître la vérité. Il n'est pas difficile de s'imaginer que le plus grand nombre embrassa avidement cette chimere; mais pour nous, nous crûmes devoir rester attachés au tronc, & mépriser toutes les traditions, toutes les allégories qu'on imagina pour étayer le nouveau système. Vous croyez que Dieu a parlé à Moïse; nous le croyons aussi; & cette persuasion nous fonde à croire que tout périt à notre mort. Si Dieu avoit voulu que nous crussions une vie à venir, il nous l'auroit révélée d'une manière claire; & pour en avoir la connoissance, nous n'aurions pas eû besoin des leçons

DIALOGUES

des Babiloniens. Si quelque danger fuit la nouveauté des sentimens, c'est vous qui devez craindre, & non pas nous. Notre opinion sur l'ame a été celle d'Adam & de ses descendans jusqu'à Moÿse. Si ce Législateur qui sans doute s'étoit bien informé des traditions anciennes, avoit erré sur ce point, Dieu n'auroit pas manqué de le redresser; l'immortalité de l'ame eût été consignée dans la Loi des Tables; mais loin de là, Moÿse abhorre la Religion des Egyptiens qui comporte ce dogme. De sorte qu'en supposant même que Moÿse n'a suivi que ses propres lumieres en nous donnant des loix, il n'est pas à présumer que ce grand politique eût négligé ce dogme si propre à captiver l'esprit, s'il l'eût crû tant soit peu fondé. Pendant notre séjour en Egypte, le commun du peuple avoit perdu entièrement la connoissance de ses constitutions primitives; Moÿse étoit donc le maître d'introduire quels dogmes il lui plaisoit. Il a exclu de sa législation celui de l'immortalité de l'ame, parce qu'il n'en a trouvé nuls vestiges dans notre antiquité, & qu'il a crainé que l'admission de cette hypothèse injurieuse à l'Être suprême, n'attirât sur nous son indigna-

tion. Peut-être aussi ce sage Instituteur, qui connoissoit si parfaitement les hommes, s'est-il aperçu que le fruit ordinaire des opinions métaphysiques étoit de porter les hommes au mal. En effet, nous ne voyons que trop souvent ceux qui sont imbus d'idées abstraites, négliger la pratique des vertus sociales, pour se livrer sans réserve à la défense de leurs sophismes.

LE PHARISIEN.

Si l'opinion des Saducéens étoit fondée, il s'ensuivroit que Moysé seroit un fourbe, un Tyran, qui ne nous a affermis à la pratique gênante d'une multitude de loix, que pour nous retenir sous le joug accablant de sa domination.

LE SADUCÉEN.

Tu te trompes. C'est de l'opinion des Pharisiens, au contraire, qu'on peut tirer cette conséquence; mais il faudroit qu'au paravant on prouvât que votre sentiment a été celui de Moysé. Alors on pourroit dire; Moysé a connu le dogme de l'immortalité de l'ame, & n'en a point parlé. Tout homme qui sçait une utile vérité & la recele, est un fourbe. S'il a connu l'immortalité de l'ame, ç'a

été pour raison qu'il n'en a point parlé ; mais toutes les raisons cessent quand il s'agit du salut éternel. D'où l'on pourroit conclure que la crainte seule que la révélation de ce dogme n'altérât l'entière obéissance qu'il exigeoit des Hébreux , le porta à n'en point parler. Cette opinion qui détruit la divinité de nos loix , ne s'accorde point non plus à l'idée que nous avons du Législateur. Moÿse avoit pour but de faire de nous un peuple conquérant , & le dogme en question , loin de barrer ses desseins , y auroit servi , puisqu'il est très-propre à faire soutenir constamment les plus durs revers. Moÿse n'a point établi le dogme de l'immortalité de l'ame , parce que Dieu ne le lui a point révélé ; ou , si l'on veut , parce que n'en ayant point trouvé de vestiges chez nos Peres , il l'a cru une innovation , sinon dangereuse , du moins inutile.

QUANT à la multitude de cérémonies légales dont tu sembles te plaindre , il faut distinguer entre celles que Moÿse a instituées , & celles qui ont été ajoutées à son code. Parmi ces dernières il en est quelques-unes que la sagesse a dictées dans certaines circonstances où s'est trouvée notre nation ; & comme

elles peuvent contribuer à son bonheur, on peut, & on doit même s'y foumettre. Tout le reste est l'ouvrage de la fourbe & de l'intérêt de nos Prêtres & de nos chefs civils; & comme le plus grand nombre les a adoptées, la prudence exige qu'on s'y conforme à l'extérieur mais sans l'acquiescement de l'esprit, & sans que le bonheur temporel en soit altéré.

IL n'en est pas de même des loix originales contenues dans le Pentateuque de Moÿse. Toutes sont utiles, ou l'ont été, & le seul respect dû à un Législateur dont toutes les vues se tournoient au bonheur général de la nation, ne permet pas qu'on en viole un *iota*. Vous ne sentez pas aujourd'hui toute la nécessité de certaines loix relatives au climat, parce que vous en avez changé. Retournez en Judée, placez-vous dans le désert, & vous les trouverez indispensables. Nos Peres en sortant d'Egypte ont murmuré contre Moÿse: l'inutilité apparente de quelques cérémonies a pu les y porter. Ils ont pu ne pas concevoir que la pratique des ablutions, indifférente à des hommes vivans à l'air, sous des tentes, dans de vastes camps, deviendroit essentielle à

ces mêmes hommes réunis en société dans des villes étroites, dans des maisons peu aérées. Lis bien Moïse, mon ami, & tu verras qu'il fut au moins un grand homme, s'il ne fut point un homme inspiré d'en-haut ; & qu'il n'a rien fait d'inutile. Avec autant d'esprit qu'il en avoit, je crois que s'il a été méchant, c'est qu'il a été forcé de l'être.

LE PHARISIEN.

IL me semble que bornant le bonheur ou le malheur à cette seule vie, il ne devoit pas punir si sévèrement les transgresseurs de sa loi.

LE SADUCÉEN.

C'EST précisément parce que Moïse étoit persuadé qu'il n'y avoit rien au delà de la vie présente, qu'il punissoit rigoureusement ceux qui attentoient à son bonheur. C'eût été agir inconséquemment que de punir des coupables de mort, puisqu'en leur ôtant la vie, on les privoit du repentir, & du temps nécessaire à réparer leurs torts. Toutes les nations qui ont adopté l'immortalité de l'ame, donnent dans cette inconséquence ; mais les supplices n'ont plus rien d'absurde dans l'opinion opposée.

C'est retrancher quelques jours, peut-être peu heureux, à quelques particuliers, pour assurer la félicité générale.

www.LEPHARIEN.

IL résulte toujours de votre sentiment que la pratique ou la violation des loix sont deux choses très-indifférentes, & qui n'influent tout au plus que sur la courte durée de cette vie.

LE SADUCÉEN.

DEUX objets d'où dépend le bonheur ou le malheur de notre vie, ne sont point dans la classe des choses indifférentes. Ils pourroient y être placés dans l'hypothèse d'une vie à venir parce que cent ans n'ont rien de comparable à une éternité. Dès qu'on est assuré qu'un culte répugne à la Divinité, qu'elle manifeste sa haine pour lui, qu'elle en punit les sectateurs par des coups partis immédiatement de sa main, le témoin de ces prodiges doit tout risquer, plutôt que de déplaire à son créateur. C'est dans ce cas seulement, qu'il vaudroit mieux sacrifier le foible bonheur du reste d'une courte vie, que d'embrasser des maximes démontrées haïes de Dieu. Mais pour faire son propre

malheur, il faut un ordre exprès d'en haut. Ainsi je n'irai pas contre ce que me dicte le bon sens & la raison, & sans une révélation particulière & marquée, abandonner une opinion qui depuis tant de siècles a fait le bonheur de mes Peres & le mien. Je trouve dans les loix de Moÿse, prises à la lettre, de quoi me satisfaire; il ne m'a point dit qu'elles fussent susceptibles d'interprétation; je rejeterai donc toutes celles qu'on en fera.

N'as-tu jamais remarqué en lisant notre histoire, de quelle agréable paix nous avons jouï tant que nos institutions primitives ont été en vigueur? Le mélange des opinions étrangères avec les notres, est ce qui nous a perdus sans ressource. Nous n'avons presque jamais été sans ennemis, je l'avoue; mais quel est le peuple naissant qui n'en a point? La puissance où nous atteignons ne pouvoit manquer de nous en susciter; mais l'observation stricte de nos loix sur la propriété, sur la propagation, sur les mœurs, réparoit amplement nos pertes. Ces assemblées solennelles de toute la nation à certains Sabbaths de l'année, avoient quelque chose de gênant pour

les particuliers ; mais elles entretenoient la ferveur en remettant sous les yeux les augustes symboles de la Religion : elles obvioient à un éloignement trop considérable des Sujets de l'Etat ; enfin elles nourrissoient l'amitié entre les divers particuliers de ce grand corps , obligés de se réunir en un même lieu.

DANS ces temps heureux nous ignorions l'immortalité de l'ame ; nous ne travaillions qu'à notre bonheur temporel , & nous réussissions. Dès que l'application s'est partagée , notre bonheur a diminué. Plusieurs peuples qui ne nous aimoient pas , admettoient l'immortalité de l'ame ; & nous ne dûmes pas trouver des défenseurs bien ardens dans ceux de notre nation qui étoient imbus de ce dogme. On nous trouva divisés d'opinions ; c'est comme si nous eussions été divisés d'intérêts : nous fumes vaincus ; & cela est dans l'ordre.

LE PHARISIEN.

QUOIQUE nous pensassions d'une manière opposée aux Saducéens , nous nous sommes sans cesse sacrifiés au service de la nation en général. Avec quelle ardeur n'avons-nous pas poursuivi ceux

qui ont tenté d'en troubler le repos ?
Qui a arrêté les progrès du Messie des
Chrétiens, si ce n'est nous ?

www.libtoori.com.cn

LE S A D U C É E N.

MAIS , dis - moi un peu , comment justifieras - tu la conduite de ta secte en cette rencontre ? Vous admettez l'immortalité de l'ame , Moÿse n'en a point parlé ; mais vous prétendez qu'il l'a implicitement exprimée ; vous convenez donc d'un sens allégorique . Mais qui vous l'a révélé , ce sens allégorique ? Des hommes . Or , d'où sçavez - vous que Jésus n'a point aussi bien rencontré en allégorisant certains passages , qu'ont fait vos Docteurs ? Si Moÿse vous a parlé par figures , comme il s'est écoulé un laps de temps considérable entre l'instant où ce Législateur a écrit , & celui où l'on a eu l'intelligence d'une de ces figures , qui vous garantit qu'au temps de Jésus il n'en restoit pas encore un grand nombre à expliquer , & dont il vous auroit donné la solution , si vous lui en aviez laissé le temps ? Dès qu'on convient qu'une Loi est allégorique , on ouvre la porte à tous les allégoriseurs . D'ailleurs quelle idée donniez - vous de votre Législateur , de votre Dieu , à

vos ennemis ? La même précisément que vous aviez des leurs. Mais de tout temps les sectaires ont méconnu leurs inconséquences. Jésus prêche l'immortalité de l'âme, vous soutenez que ce dogme vous est révélé ; & vous condamnez Jésus à mort. Il étoit cependant d'accord avec vous sur ce dogme capital. Vous m'alléguerez qu'il violoit vos loix à certains égards : j'en conviens. Mais ceux qui les premiers vous ont enseigné le dogme de la résurrection, de l'immortalité de l'âme, n'ont-ils point violé ces mêmes loix ? ne leur ont-ils point donné d'entorse ? L'espoir de Jésus étoit fondé sur votre peu d'attachement aux loix primitives. De ce que vous en aviez déjà abdiqué plusieurs, il conclut assez sensément que vous pourriez renoncer au reste. Vous avez dû remarquer qu'il ne s'est jamais attaqué à nous ; vous aviez en vous-même le germe de sa religion ; aussi est-ce parmi vous qu'il s'est fait des sectateurs. Dans cette circonstance, vous avez formé deux sectes qui d'accord sur le principal s'égorgeoient follement sur des accessoires. Les Romains ont saisi l'instant & ont écrasé tous les partis. Il falloit suivre notre méthode, questionner le préten-

du Messie, & s'assurer par l'ineptie de ses réponses qu'il n'étoit point Dieu, puis lui tourner le dos. Mais d'un homme de rien, vous avez scû faire un homme de conséquence; vous l'avez persécuté: le peuple qui à cette époque ne jouissoit pas de beaucoup d'aïssance, n'a pas manqué de s'attacher à un prédicateur qui annonçoit une nouvelle vie, d'autant plus heureuse que celle-ci seroit traversée. Il ne prouvoit pas ce qu'il avançoit; mais vous avez toujours été les mêmes, & dès qu'on a échauffé votre imagination, vous n'avez pas besoin de preuves.

LE PHARISIEN.

MAIS vous-mêmes en avez-vous de votre opinion, qu'il n'est rien à espérer au delà de cette vie?

LE SADUCÉEN.

UNE opinion qui a sa source à l'origine du monde, & qu'on croit tenir de Dieu-même, n'a pas besoin d'être prouvée. C'est à ceux qui tentent de la subvertir qu'il faut demander des preuves. Si Moyse eût parlé de l'immortalité de l'ame, & que nous la nias-

sions, ce seroit à nous à donner des motifs. Nous avons pour garans de notre sentiment celui de nos Peres, dont plusieurs ont eu l'honneur de conférer avec Dieu-même; celui de Moïse qui, de votre aveu, étoit son ami, avec qui il s'entretenoit familièrement, & qu'il a choisi pour nous donner des loix; & enfin l'autorité divine. Dieu est immuable; & qu'elle apparence qu'après avoir sauvé nos Peres, depuis Adam jusqu'à notre transmigration en Babylone, sans que leur foi fût soumise à l'hypothèse de l'immortalité de l'ame, il ait dans la suite fait, de la croyance de ce dogme, une des conditions de notre salut? Il est plus absurde encore de supposer que Dieu ait changé la nature du salut qu'il nous a promis, & qui consistoit en prospérité temporelle. Si votre opinion relativement à ces deux objets, étoit vraie, il ne seroit pas impossible que la Religion Chrétienne le fût aussi. Un Etre, & sur-tout un Etre tout-puissant, qui a subverti une fois ses promesses, peut les subvertir toutes les fois qu'il le trouve à propos, ou que son inconstance le lui suggere.

IL me semble qu'il n'y a point de

raisonnement contre ces preuves, & que tout ce qu'on dit pour les affoiblir, n'est qu'un tissu de suppositions, dont je sens la fausseté, sans cependant pouvoir la démontrer.

F I N du premier Dialogue.

Nos deux Juifs n'étoient point assez instruits pour pousser plus loin la dispute. Ce n'est pas que le Pharisien se rendît, ni qu'il fût homme à reculer. C'étoit de ces gens qui retranchés dans un préjugé, résistent à la démonstration même. Le Saducéen s'en aperçut ; c'est pourquoi il lui proposa d'attendre qu'ils fussent arrivés dans quelque Capitale où il y eût des hommes de diverses croyances, afin d'avoir des juges qui prononçassent sans partialité sur le point contesté entre eux. Ce Saducéen avoit vû le monde, & étoit assez instruit pour un enfant de Moyse ; il sçavoit en substance les preuves de la matérialité de l'ame & les argumens négatifs de son immortalité, tirés soit de l'expérience journaliere, soit de la connoissance acquise de l'homme, & n'ignoroit pas que des conséquences très-justes, tirées des axiomes infaillibles d'une métaphysique raisonnée, combat-

toient

toient puissamment l'opinion de son ami ; mais il étoit hors d'état de faire usage de ces choses. Le soin d'un commerce florissant, & qui faisoit son bonheur, & celui de sa famille, ne lui avoit pas permis de sacrifier son temps à des spéculations oiseuses qui pour l'ordinaire ne font que nous égarer dans l'avenir, sans nous éclairer sur le présent. D'ailleurs il n'aimoit point à disputer, surtout avec des gens d'une opinion différente de la sienne, parcequ'il ne vouloit ni être mortifié, ni mortifier personne. Les gens imbus de quelques-uns de ces systèmes que l'imagination a produits, aiment beaucoup à ergoter. La croyance qu'ils donnent à une opinion les flatte autant que s'ils l'avoient inventée. Notre Pharisien étoit de ce nombre, & son ame spirituelle maudissoit tout bas celle du Saducéen qui gardoit le silence. C'est dommage, disoit la première, que l'ame de ce Saducéen qui est ma sœur, ne se connoisse point elle-même, & qu'elle ignore sa nature & les suites de son ignorance : elle sera damnée. Il est fâcheux, disoit l'autre, que mon frere le Pharisien se soit chauffé la tête d'une opinion qui peut altérer son bon-

heur, & lui rendre affreux le passage de la vie à la mort. Sa fortune paroît être au dessous du médiocre: il faut le rétablir; & si on peut l'engager ensuite à veiller assidûment à ses affaires, peut-être que l'application aux choses de ce monde, lui fera perdre de vue celle de l'autre. Car enfin, ajoutoit le Saducéen, les fantômes de notre imagination tiennent toujours de la position où nous nous trouvons actuellement.

APRÈS avoir marché pendant plusieurs jours, nos voyageurs arriverent en Italie. Le Pharisien demanda si dans ce pays on croyoit l'ame immortelle? On lui répondit qu'oui. Oh bien, dit-il à son compagnon, vous ne me refuserez pas d'assister à quelques conférences, qu'on ne manque pas de faire ici sur cette importante matiere. Un Moine qui se trouva là par hasard, assura qu'on n'agitoit point cette question en Italie; que l'on n'y disputoit que sur la valeur réelle des Indulgences, sur l'Immaculée Conception, sur les mérites infinis du Rosaire, & sur l'étendue des droits du Pape quant au temporel. Au reste, ajouta le Religieux, il n'y a que des fous qui puif-

font nier l'immortalité de l'ame: c'est un dogme prouvé par le Pentateuque..... Alte-là, dit le Saducéen, tu mens. A l'instant il tire de sa poche un Pentateuque en langue hébraïque, de la plus haute antiquité; je te défie, dit-il au Moine, de trouver le mot *Ame* dans tout ce livre, si ce n'est en ce sens, que c'est ce qui fait la vie des animaux. Le Docteur Italien ne sçavoit point l'hébreu; mais il assura à notre Saducéen qu'un Prêtre Chrétien nommé S. Jérôme avoit traduit le Pentateuque, quoiqu'il ignorât la langue des Juifs, & que le mot *Ame* se trouvoit en plusieurs endroits de sa traduction. Le Pharisien triomphoit; je crois, dit-il en montrant son compatriote, que cet homme-ci nieroit que Moïse nous a permis d'épouser trois femmes, & d'avoir autant de concubines que nous pouvons en nourrir. Il n'y a pas longtemps qu'il vouloit me prouver que nous avions mal fait de faire pendre un scélérat nommé Jésus qui se donnoit pour le fils de Dieu... quelle horreur, dit le Prêtre en l'interrompant! Jésus un scélérat! Dans peu tu seras brûlé, scélérat toi-même.

Qu'on aille chercher la Sainte-Heremendad.

UN voyageur charitable avertit nos deux Juifs. On ne disputé point ici, leur dit-il, sans un visa du St. Office, & quoiqu'il me semble que l'un de vous tient pour l'immortalité de l'ame, & l'autre pour l'opinion contraire, un même bucher seroit votre sépulture. Un pareil sort m'étoit réservé, si je n'eusse pas fui, parce que j'ai soutenu que le Pape n'est point infallible quant aux descriptions géographiques.

LE Pharisien & le Saducéen remercièrent celui qui venoit de les instruire & prirent le chemin de France. On leur avoit dit que depuis un demi-siècle on y pensoit assez librement; qu'on n'y brûloit ni ceux qui admettoient, ni ceux qui nioient l'immortalité de l'ame, pas même ceux qui avoient pendu Jésus, pourvû qu'ils ne s'applaudissent point de cette action.

Dès que nos Hébreux furent en France, le Pharisien s'informa s'il n'y avoit point quelqu'un qui soutint le dogme de l'immortalité de l'ame & qui en disputât. Précisément, lui dit-on, Monsieur notre Curé qui est

Docteur, (car c'étoit dans une ville) prêche demain sur cette article; trouvez-vous au sermon; & vous aurez lieu d'être content. J'ai gagné, dit le Pharisien à son ami; tu seras convaincu, j'en suis ravi. J'attends la démonstration, répondit le Saducéen. Ils se rendirent le lendemain à l'Eglise, où le Docteur débita un sermon bien divisé, dans lequel, entre autres choses, on remarqua ce bel épisode Il s'agissoit de la résurrection du Christ, & il avoit pris pour son texte: *il est ressuscité*. Après avoir prouvé sa thèse par le témoignage des femmes, & surtout par celui de Magdelaine qui avoit vu Jésus déguisé en garçon-jardinier, il s'écria: preuve bien convaincante, mes freres, de la résurrection de nos corps? Jésus est ressuscité: donc nous ressusciterons. Mais qui nous animera de nouveau? Sera-ce une nouvelle substance? Non: nos âmes immortelles quitteront leur demeure au jour du jugement, pour venir encore une fois nous animer, & ce pour l'éternité. Si je ne parlois pas à des Chrétiens, mes chers Auditeurs, je vous expliquerois ce que c'est que cette âme immortelle; mais

nul de vous n'est en doute sur son essence, sur ses propriétés, sur son origine & sur sa fin. Son essence est spirituelle, donc elle est immortelle. Ses propriétés sont la pensée, le souvenir, le jugement : or nous pensons, nous nous souvenons, nous jugeons : donc une ame spirituelle & immortelle est en nous, nous anime. Quant à son origine, on convient que c'est Dieu qui est l'auteur de tout ; donc c'est Dieu qui crée les ames. La difficulté est de sçavoir si toutes les ames possibles ont été créées à la fois, ou si Dieu crée une ame à mesure qu'il se forme de nouveaux Individus ; la moitié des Saints Peres tient pour le premier sentiment, l'autre moitié pour le second ; mais cela importe peu. Venons à la fin pour laquelle l'ame a été créée : Et qui peut douter que c'est à son créateur qu'elle doit rapporter toutes ses actions ? C'est pour remplir cet objet que notre premier Pere après sa chute a consacré ses jours à la pénitence ; que depuis lui, tous les Patriarches, tous les Saints de l'Ancien Testament jusqu'au temps de Jésus-Christ ont fait de bonnes œuvres ; que des milliers de Chrétiens ont souf-

fert le martyr; que des Papes, des Docteurs, des Ecrivains Apostoliques ont consumé leurs jours dans les plus pénibles travaux. Quel fait mieux prouvé que le dogme de l'immortalité de l'âme? Depuis Adam jusqu'au déluge tous les hommes l'admettent: du déluge à Moïse la nation sainte l'adopte: sa vérité est révélée expressément au Législateur des Juifs par Dieu même: Jésus-Christ le trouve établi chez le Peuple de Dieu, & établi universellement, si l'on excepte une poignée de gens nommés Saducéens, qui le rejettoient parce qu'ils ne l'avoient point approfondi. Chez les Payens, Platon, Socrate, Cicéron, tous les hommes illustres, en un mot, attestent dans leurs écrits que les peuples de leur temps reconnoissoient l'âme immortelle; enfin une foule de saints Peres, de saints Papes, de saints Conciles, ont décidé que ce dogme étoit d'une telle certitude, qu'il étoit impossible d'entrer au royaume du Ciel sans la foi explicite de sa vérité.

COMME il ne s'agissoit-là d'aucun raisonnement, mais seulement de preuves tirées des témoignages, le Saducéen se crut en état de disputer avec le Doc-

teur. Il l'invita à souper; & après s'être assuré qu'on ne brûloit plus les Saducéens en France, il entama la question.

www.libtool.com.cn

DIALOGUE II.

LE SADUCÉEN ET LE DOCTEUR.

LE SADUCÉEN.

IL ME paroît, M. le Docteur, que vous comptez beaucoup sur la foi en ce pays, & qu'on s'y contente de simples allégations, sans exiger de preuves.

LE DOCTEUR.

Vous vous trompez, Mr., nos sermons ne font autre chose qu'une ou plusieurs propositions, avec les preuves qui en démontrent la vérité. Mais nous ne nous attachons à bien établir que le principal objet; laissant à part les accessoires, qui tôt ou tard se prouvent, quand ils deviennent le sujet principal d'une Prédication. D'ailleurs il est des dogmes, des mystères, des faits même,

qui sont universellement reconnus, & qu'il seroit puéril de chercher à établir; tels sont la mort, la résurrection de Jésus-Christ, l'incarnation du Verbe, l'immortalité de l'âme &c.

LE SADUCÉEN.

C'EST justement sur ce dogme que je veux vous entretenir; & pour la satisfaction de mon ami que voilà je serai charmé que vous puissiez prouver votre hypothèse; car il est Pharisien, & comme vous, il admet l'immortalité de l'âme. Quant à moi, je suis Saducéen, & le respect que j'ai pour Dieu & pour Moÿse m'oblige à rejeter ce dogme.

LE DOCTEUR.

SI vous ne croyez pas l'âme immortelle, c'est que vous n'avez pas l'intelligence des Ecritures.

LE SADUCÉEN.

TOUTE la dispute pourroit se réduire la preuve de votre proposition. Je n'entends pas les Ecritures; entendez-vous l'hébreu?

LE DOCTEUR.

Non.

LE SADUCÉEN.

JE l'entends, moi. Je pourrois donc vous dire avec plus de raison, que par conséquent vous n'entendez pas les Ecritures. Mais allons au fait. Vous avez avancé tantôt que depuis Adam jusqu'au déluge tous les hommes ont cru l'ame immortelle : nous n'avons sur ce fait aucun témoignage que celui de Moyse; or Moyse n'en dit pas un mot. Ce n'est même qu'au temps d'Enos, petit-fils d'Adam par Seth, que selon lui les hommes commencerent à invoquer l'Eternel. Or supposerez-vous la connoissance de l'immortalité de l'ame antérieure à celle du Créateur? Je ne le crois pas; car s'il étoit des idées innées, celle de Dieu seroit la première de toutes.

APRÈS le déluge Noé offre un sacrifice à Dieu, & lui demande la prospérité, mais non le salut de son ame. Depuis lui jusqu'à Moyse, tous les holocaustes ont pour objet le bonheur temporel de celui qui les offre; les bénédictions que les Patriarches reçoivent de Dieu, & qu'ils conferent ensuite à leurs enfans, consistent toutes en rosées pour engraisser les terres, & en la fécondité

de leur lit nuptial & de leurs troupeaux. Dieu-même agit conformément à cette opinion dans toute la durée de cette époque, c'est par des peines temporelles & actuelles qu'il punit ceux qu'il réproûve ; nous en avons des exemples dans les Villes de Sodôme & de Gomorrhé , dans Esaü &c.

Si Noë avoit eû quelques notions du dogme de l'ame immortelle , son premier sojn eût été de les transmettre à sa postérité. Abraham , Isaac , Jacob , ces SS. Patriarches qui conservèrent précieusement le sacré dépôt de l'ancienne Religion , ne l'auroient pas ignoré. Si par impossible , un dogme de cette importance fût tombé dans l'oubli , les Anges qui s'entretenrent si longtemps avec Abraham , n'auroient pas manqué de lui en rappeler le souvenir.

LE DOCTEUR.

COMMENT présumer que tant de soins , que Dieu prenoit pour ses Saints de l'Ancien Testament , se bornassent à la vie présente ?

LE SADUCÉEN.

De ce qu'on ne comprend pas une

chose, il n'en faut pas supposer une autre. Mais il est si vrai que le bonheur ou le malheur des Juifs n'excédoit point la vie présente, que nous voyons dans l'Écriture tous les sollicitudes de l'Éternel se borner à cet objet; tous ses miracles y tendent. Dieu n'ignoroit pas que Lot seroit incestueux; mais Lot par sa conduite précédente avoit mérité de longues années; Dieu préfère de lui sauver les jours aux dépens d'un crime. Dans votre opinion, il valoit mieux que Lot pérît dans les flammes avec son innocence, que de survivre à l'embrasement de Sodôme pour tomber dans un inceste monstrueux, dont il ne paroît pas qu'il ait fait pénitence.

LA femme de ce même Lot désobéit à l'ordre suprême; elle est punie, Dieu la prive de la vie; mais comment accorderez-vous son changement en une statue de sel, avec votre dogme de la résurrection? Mais franchissons ces intervalles sur lesquels Moïse a lui-même passé très-légèrement, & venons au temps plus connu de ce saint Législateur. Vous convenez que ce qu'il a écrit lui a été dicté par l'Esprit Saint, par l'Esprit de Dieu, ou par Dieu lui-même. Je

laisse à part ces loix nombreuses qui peuvent n'avoir rapport qu'aux seuls Juifs, pour ne m'arrêter qu'au Décalogue, dont les préceptes sont communs à tous les hommes. *Honore ton Pere & ta Mere*, y est-il dit, *afin que ta vives longuement sur la terre.* Y a-t-il là le moindre vestige d'une autre vie?

Si quelqu'un, dit ailleurs Moÿse, *tue son frere, lui ôte son ame, il payera de la sienne, & rendra ame pour ame, c'est-à-dire, sang pour sang.*

IL est dit de tous les Patriarches qui meurent, *qu'ils sont réunis à leurs Peres.* Tous leurs ancêtres n'avoient point été des justes; mais on ne distingue point de situation après la mort.

Nous voyons dans le Pentateuque un Lévite abandonner une de ses femmes pour être prostituée, & cela dans la vue de sauver ses propres jours: cette action eut une approbation générale, quoique la femme mourût sous les efforts brutaux de ses ravisseurs; elle eût été blâmée dans l'opinion que cette femme avoit une ame à sauver, & que son maître l'exposoit pour éviter la mort.

- **TOUTES les preuves de l'immortalité,**

de l'ame, tirées de nos Ecritures, se réduisent à un passage des Machabées. Il y est dit que prier pour les morts est une action approuvée de Dieu. Mais 1°. la révélation de ce livre n'est point avérée. 2°. Son Auteur est inconnu, & il ne se donne point pour un Ecrivain inspiré. 3°. Ce livre est postérieur à la captivité de Babylone, & se ressent des préjugés que notre nation acquit dans le séjour qu'elle y fit.

L'AUTORITÉ du livre des Machabées, au reste, ne sçauroit tenir contre celle de Moÿse, contre celle de Salomon, ce Roi dont avec raison vous vantez tant la sagesse. Vous n'ignorez pas que ce Prince avoit pour principe que tout notre bonheur consistoit dans la satisfaction de nos besoins naturels; qu'il falloit faire tout ce qui est permis pour se la procurer; qu'il étoit d'autant plus essentiel d'observer des loix, qui seules peuvent rendre heureux sur la terre, qu'après la mort il n'est plus rien à espérer; qu'enfin un homme mort ne vaut pas un chien en vie.

LES preuves tirées des anciens Philosophes payens sont d'une autre nature. On trouve dans leurs écrits quelques expressions qui semblent favoriser votre opi-

tion, j'en conviens. Mais d'abord je crois qu'on pourroit dire d'eux, qu'ayant soutenu la pluralité des Dieux, l'éternité de la matière, le retour des ames en de nouveaux corps, & mille autres opinions aussi chimériques, c'est avec aussi peu de fondement qu'ils ont crû l'ame immortelle. Des Auteurs qui prouvent également la divinité de Jupiter & l'immortalité de l'ame, ne prouvent rien.

D'UN autre côté il ne suffit pas de prendre un mot à la volée dans un Ecrivain, pour en conclure en faveur d'une telle opinion. Platon, que vous me citez, par exemple, n'avoit point du tout de l'ame immortelle les notions que vous avez. Par le mot *Ame* il entendoit une substance matérielle répandue dans l'univers, où elle anime tous les individus. Cette substance, selon lui, animoit indistinctement tous les Etres, de quelque genre & espece qu'ils fussent. Pour donner la vie, elle ne quittoit point la masse générale de sa totalité, ne se modifioit point; dans tous les points de la matière universelle, dont elle faisoit partie, elle y animoit toutes les portions qui sont susceptibles de l'é-

tre. Puisque l'ame universelle de Platon faisoit partie de la matiere universelle, elle n'en étoit point distinguée, sinon par des degrés de subtilité, de pureté, comme on distingue le vin de sa lie. Ce Philosophe ayant admis l'éternité de la matiere, se seroit contredit en faisant l'ame mortelle ou périssable; puisque cette ame elle-même étoit une portion de la matiere, éternelle selon lui.

Si c'est en ce sens que les substances ne périssent point, que vous supposez l'ame immortelle, nous sommes d'accord. Mais prétendre que là, où les portions de matiere subtile, diaphane, aérienne, ou pénétrante, qui ont donné & entretenu la vie de mon corps pendant quelques années, se réuniront pour former une substance distincte de la substance générale, & qu'en cet état elles formeront une espece d'Être spirituel capable de connoissance, & susceptible de peine & de plaisir pendant l'éternité; c'est une hypothèse que je ne puis concevoir. Songez-vous, M. le Docteur, que pour former vos individus spirituels, vous altérez la circulation des Êtres, & que dans quelque règne que vous les placiez,

ciez, vous laissez du vuide, ou vous augmentez la plénitude : & que ce procédé est contraire aux loix immuables de la Divinité?

QUANT au sentiment de vos SS. Papes & de vos SS. Peres, de vos SS. Docteurs & de vos SS. Conciles, il n'est d'aucun poids. Votre Législateur étoit Pharisien, & croyoit l'ame immortelle; ses Disciples tirés de cette secte ou Payens l'admettoient telle, sous des acceptions différentes; ensorte que dans la suite on a supposé ce dogme, sans le démontrer; ç'a été une affaire d'autorité. Un tel, a-t-on dit, a cru l'ame immortelle: donc elle l'est: & dorénavant pour être S. Pape, S. Docteur &c., il a fallu recevoir cette opinion devenue vulgaire, comme une démonstration. Au surplus, Mr., je ne vous demande qu'un seul témoin de l'ame immortelle. Citez-moi uniquement un Auteur qui ait mis en avant cette opinion, & qui l'ait démontrée comme on démontre une proposition arithmétique; & je me rends.

FIN du deuxieme Dialogue.

LE Docteur ayant rêvé quelque temps, se souvint que dans les divers traités de

l'ame qu'il possédoit, il n'y en avoit pas un seul qui ne fût appuyé sur des témoignages ; & que si quelques-uns contenoient des especes de démonstrations, c'étoient des ouvrages où la majeure partie des argumens conduoient pour la négative. Il se douta que le Saducéen pourroit bien avoir assez de bon sens pour distinguer dans ces livres, composés par des Philosophes, ce qui étoit dit par respect pour les préjugés, d'avec les endroits où l'on parloit à la raison. Il préféra donc de se taire sur cet objet, & après avoir remercié ses hôtes, il se leva en disant que l'immortalité de l'ame étant un dogme généralement reçu, il falloit de nécessité l'adopter. Sur ce principe, lui répondit le Saducéen, il faut reconnoître l'Idole *Fo* ou *Foë* pour un Dieu, parce que depuis environ mille ans que les Bonzes l'ont apportée du Japon à la Chine, elle y est adorée sur ce pied d'un peuple infiniment nombreux. C'est, reprit le Docteur, donner dans une erreur populaire ; quand je dis qu'il faut acquiescer au sentiment général, j'entends celui des gens distingués dans une religion par leurs vertus & leur sçavoir. En ce cas, j'embrasserai le sentiment des Lettrés Chinois,

dé Confucius, de Zoroastre, dit le Saducéen; ils supposent le monde éternel, & Dieu un Etre matériel; mais ce sont des gens distingués par leurs vertus & leur sçavoir.

LE Docteur sortit en assurant le Saducéen qu'il feroit mémoire de lui au sacrifice de la messe, afin que le Pere des miséricordes daignât l'éclairer, & lui appliquer quelque particule des mérites de son cher fils. Vous avez bien de la bonté, dit le Saducéen; je vous en remercie, mais vous m'obligeriez davantage en me prêtant pour quelques heures un autel où je pusse brûler quelques livres de parfums sous le nez de l'Eternel, & lui faire un sacrifice d'expiation pour me purifier de la souillure que j'ai contractée en soupant avec vous. Je ne doute pas que le sacrifice d'une partie des aromates précieux que j'apporte de l'Orient, ne me fit faire un gain considérable sur ma pacotille. Je ne puis vous accorder ce que vous me demandez, dit le Curé. Je me suis néanmoins aperçu, reprit l'Hébreu, que vous brûliez tantôt de mauvais encens. Cela est vrai; reparait le Curé, mais nous en mettons peu à la fois dans un petit vase suspendu par des chaînes; au lieu que vous le brûlez en

tas sur l'autel. Et cette différence, dit le Saducéen, n'empêchera pas que vous n'en acceptiez quelques livres de ma main; il est excellent. Le Curé ne refusa point le présent & ils se quiterent.

Nos deux Juifs partirent le lendemain pour Paris. Le Pharisien, quoique battu dans la personne du Curé, ne sentoît point diminuer en lui l'amour de la dispute. Dès qu'ils furent placés dans une même chaise, il entama la conversation.

DIALOGUE III.

LE PHARISIEN ET LE SADUCÉEN.

LE PHARISIEN.

IL faut avouer que les Prêtres Chrétiens sont bien peu instruits & sur nos Ecritures & sur nos Traditions.

LE SADUCÉEN.

NE voyez-vous pas que c'est uniquement pour ne pas démentir leur Législateur, qu'ils conservent en apparence

quelque respect pour le notre. L'espoir de réunir la Religion de Moyse à celle de Jésus, a porté les Instituteurs de celle-ci à ne pas fronder ouvertement nos usages dans les premiers siècles. Cette maxime des anciens Peres de leur Eglise a fait une planche. La preuve de mon opinion, c'est qu'ils n'ont gardé de nos loix que quelques points minutieux, ou que certains usages qu'ils ne pouvoient remplacer que par de semblables; & qu'ils en ont subverti l'essentiel. La loi de Moyse abrogée & sans vagueur, n'a plus valu la peine qu'on s'en instruisse; ce que les Chrétiens en ont réservé s'est trouvé incorporé à la leur; ensorte qu'en apprenant leur propre Religion, ils apprennent tout ce qu'ils doivent sçavoir de la notre.

LE PHARISIEN.

EH mais! devoient-ils ignorer nos Traditions sur le dogme de l'immortalité de l'ame? Si le Docteur avec qui nous avons soupé les avoit sçues, certainement vous n'en auriez pas triomphé.

LE SADUCÉEN.

JE vous l'ai déjà dit, vos Traditions ne prouvent rien. 1°. Elles sont l'ou-

vrage des hommes, & leurs Auteurs, de votre aveu, n'ont été que des gens intelligens, & non des personnes inspirées.

2^o. ENTRE vous. vous n'êtes point d'accord sur l'authenticité de ces Traditions; elles sont en partie rejetées ou admises par certains Pharisiens. Jésus & Paul son Disciple les rejettoient absolument, & lorsqu'ils les ont méprisées en public, je ne vois point qu'aucun Zélateur se soit mis en devoir de leur en prouver la vérité. Depuis plusieurs siècles, de fameux Rabbins qui avoient embrassé leur défense, ont été contraints par la critique de les abandonner, pour se retrancher sur la lettre du texte.

3^o. EN admettant des traditions qui ne sont pas des conséquences nécessaires du texte, vous énervez la loi originale; vous atténuez le respect dû au Législateur; vous le représentez comme un homme qui n'a ni sçû, ni dit tout ce qu'il étoit essentiel de sçavoir & de dire. Par ce procédé vous mettez tout autre que moi en droit de conclure, ou que vous tirez de vraies conséquences d'un texte débile, ou, au moins, que d'un texte authentique vous tirez d'incertaines conséquences.

Tout ce qui est tradition, continua le Saducéen, tout ce qui est allégorie, interprétation, ne peut rien prouver. On peut tout au plus de l'ancienneté d'une tradition, conclure que l'erreur qu'elle transmet est très-ancienne. C'a été une tradition constamment reçue en Egypte jusqu'à l'extinction du Paganisme, que plusieurs milliers d'années avant l'Ere de notre Création, le Dieu Ofiris avoit gouverné les Egyptiens sous la figure d'un homme, & que depuis ce temps il n'avoit que rarement cessé d'y reparoître sous différentes formes, dont les Prêtres seuls connoissoient les caracteres. Que pensez-vous de la vérité de cette tradition ?

LE PHARISIEN.

ELLE differe des notres; la révélation a fait disparoître les illusions du Paganisme. Nous sçavons que tout ce qui en dépendoit étoit faux. D'ailleurs une preuve de la divinité de notre croyance, c'est sa perpétuité, malgré les efforts qu'on a faits pour l'éteindre.

LE SADUCÉEN.

SI tout étoit illusoire & faux dans le Paganisme, comment les suppôts du

dogme de l'immortalité de l'ame ofensent-ils se servir de l'opinion des Payens pour prouver cette thèse ? Quelle idée me donnez-vous de Dieu qui mêle sa divine révélation aux illusions diaboliques de Sathan ? Ne pense pas d'ailleurs, mon ami, que la perpétuité de ta croyance & de tes opinions, soit une preuve de sa véracité : ce n'en est peut-être qu'une de ton entêtement. Plus d'une nation abhorre cette croyance, & crois-moi, si on ne nous eût pas dispersés, si nous ne l'eussions pas été déjà lors de la ruine de notre pays, & que nous eussions été vaincus en corps de nation, on ne retrouveroit plus parmi nous le moindre vestige de la loi de Moÿse. Il nous auroit fallu suivre la Religion du vainqueur. D'ailleurs les Romains qui nous ont subjugué étoient fort tolérans. On a vû dans les pays qu'ils ont conquis, subsister pendant des siècles entiers le système Religieux local, avec les dogmes du Capitole. Par-tout où les Chrétiens & les Mahométans sont les maîtres, ils plantent leur Religion & employent la violence pour lui procurer de l'accroissement : soumis par des Payens tolérans nous avons conservé notre loi ; les Payens vaincus par les Chrétiens ont

embrassé la leur. Tout dépend, comme tu peux le remarquer, des circonstances où se trouve une nation. Aujourd'hui si nous nous réunissions en corps, & que nous formassions un peuple, il nous faudroit adopter la Religion dominante dans la partie de notre établissement, à moins que nous ne fussions assez forts pour contraindre nos voisins à recevoir la notre. Ainsi le dogme de l'ame immortelle peut, comme toute autre opinion, dépendre du succès des armes. C'est dans la captivité de Babylone qu'une partie de notre nation en a été imbue.

LE PHARISIEN.

MAIS te flattes-tu de penser plus juste, & de mieux entendre la loi de Moÿse, que n'ont fait nos célèbres Interprètes, que l'Auteur de la Misnie ?

LE SADUCÉEN.

NON ; mais je pense avoir plus de respect pour Moÿse, qu'ils n'en ont. Interpréter un texte, c'est supposer l'incapacité dans son Auteur. Or, cette supposition une fois admise, il seroit assez indifférent que Moÿse eût ou non parlé de l'immortalité de l'ame.

ON tombe dans un plus grand inconvénient encore, en donnant un sens allégorique à certains passages. Cette liberté que vous prenez à l'égard de votre propre loi, autorise d'autres personnes; & si vous prétendez d'un tel passage conclure que l'ame est immortelle, je conclurai d'un autre que Dieu est un Etre corporel; & peut-être sans donner l'entorse au passage, du moins en apparence.

D'APRÈS certains textes vous avez conclu que Jésus n'étoit point le Messie promis; quelques expressions ont donné lieu aux Chrétiens de penser que les Juifs étoient réprouvés, & qu'ils nous étoient substitués. Cette interprétation a couté la vie à des milliers de Juifs que les Chrétiens ont égorgés sans remords.

MAIS, mon ami, ni toi, ni moi n'avons assez de lumieres pour pousser plus loin cette controverse. Tu n'as que des autorités & tes propres sentimens à m'alléguer; je ne puis employer que ce que je sens & l'opinion de mes ancêtres pour te répondre: il est cependant des preuves; aucune vérité n'en doit manquer. Le parti le plus sage est d'attendre que quelqu'un ait la charité de nous instruire. Peut-être combattons-nous pour la

chimere; j'entrevois, mais de bien loin, la vérité; & je t'avouerai confidentement, qu'à la réserve de mon sentiment sur la nature de l'ame, je soupçonne que nous sommes tous deux dans l'erreur.

FIN du troisieme Dialogue.

LA dispute fut suspendue jusqu'à Paris. Dès que nos voyageurs y furent arrivés, ils s'informerent exactement des lieux où l'on traitoit de l'ame immortelle. Ils alloient aux sermons coramé à la Comédie; mais ils trouverent mauvais qu'on payât 24. sous une chaise, sans qu'il fût libre de dire son sentiment sur le morceau débité. Ils se choquerent encore de ce qu'on traitoit si rarement une matiere si essentielle, & de ce qu'on mettoit cette hypothèse en avant, comme supposée prouvée, sans prendre la peine d'indiquer lequel des témoins cités en avoit donné la démonstration.

LAS de ne rencontrer que des preuves d'autorité, nos Juifs se dispoient à retourner chez eux. Leurs pacotilles étoient vendues; l'instinct du Saducéen lui avoit fait quadrupler ses fonds; mais l'intelligence spirituelle de son camarade l'avoit laissé donner dans un échange où il perdoit moitié. Dieu punira

mon fripon dans l'autre monde, disoit celui-ci, & me vengera de lui. Tu feras donc éternellement heureux, reprit le riche Saducéen; car je t'aime. Tiens, prends de l'or, fais de nouvelles emplettes pour le Levant où nous allons, & consulte-moi. C'est toute la reconnaissance que j'exige de toi. Le Pharisien accepta l'offre, & fit cette réflexion; cet homme n'espere rien dans l'autre monde, je ne puis augmenter sa félicité dans celui-ci; cependant il m'oblige. On peut donc être vertueux, sans espérer de récompense, ni craindre de châtimens.

LORSQUE tout étoit préparé pour leur départ, on vint les avertir qu'il y alloit avoir une conférence célèbre entre un Moine Franciscain, Théologien, Métaphysicien, Logicien, Physicien, Dialecticien, ancien Lecteur de son Ordre, Pensionnaire du Pape, des Prélats, des Princes & de tous les Libraires de France, &c. &c. & un Philosophe *tout court*. Nos Juifs apprirent en même temps que ce Moine étoit auteur de plus de cinquante volumes, dont plusieurs traitoient de l'ame, & que s'ils étoient curieux de ces sortes d'ouvrages, ils pourroient se procurer les Editions en-

tières de quelques-uns. S'il ne s'agissoit que de ma propre instruction, dit le Saducéen, j'aurois volontiers recours à quelques livres ; mais par rapport à mon ami, il faut entendre les deux parties disputer. Je crains toujours qu'on n'affoiblisse les objections, en imprimant. Rendons-nous donc à cette conférence, ajouta-t-il parlant au Pharisien.

CE fut le Moine qui commença à parler. Après avoir prouvé sa thèse par une foule d'argumens Théologiques, c'est-à-dire, qui ne sont bons que de Théologien à Théologien, parce qu'on n'y admet que des principes convenus ; il essaya de la prouver encore par les règles de la Logique & de la Métaphysique. Dans les mains d'un habile artiste tous les instrumens sont bons ; notre Moine vit l'immortalité & la spiritualité de l'ame clairement prouvée par les rêves, par l'intelligence qui régné dans une armée qui se remue à la volonté d'un seul homme ; par la faculté que nous avons de penser, & de réfléchir sur nos pensées ; de produire des actes, de juger ; de connoître des sujets qui n'ont point d'existence individuelle. Il prétendit même que l'opinion de l'ame

immortelle étoit innée en nous. Pour prouver ce genre d'idées, il apporta l'exemple d'un enfant qui crie en venant au monde avant que d'avoir fait aucune expérience. Le témoignage de tous les Philosophes, même celui de plusieurs Athées, tels que Pythagore & Empédocle, fut invoqué par le Révérend Pere; & il termina son discours par prouver que selon l'opinion scholastique, Bayle, Leibnitz, Newton, Locke, tous les Encyclopédistes étoient des impies qui n'avoient pas le sens commun.

LE Pharisien étoit ravi d'aïsc. Attendez, lui dit son Collègue; toutes ces preuves, excepté celles tirées du raisonnement, ne servent à rien. Il faudroit prouver que ceux qu'on cite ont prouvé; & c'est ce que l'on n'a pas fait.

LE calme étant revenu dans l'assemblée, parlant sans véhémence le Philosophe dit :

JE souhaite, mon Pere, que tout ce qu'il y a ici de Théologiens soient contents de vos preuves préliminaires, pour moi qui ne suis point convenu antérieurement des principes d'où elles décèlent, elles ne m'effleurent seulement &

Le sentiment des Anciens & des Modernes n'est non plus d'aucun poids ; parce qu'ils ont supposé & non démontré. C'est de cette démonstration seulement qu'il s'agit aujourd'hui. Vous prétendez la donner en disant : la matière ne pense point ; or je pense ; donc je ne suis point matière. Votre argument revient à celui-ci : le marbre ne pense pas ; moi je pense : donc je ne suis pas marbre.

SANS doute la matière considérée abstractivement & sans certaines modifications , ne pense pas. Du moins je ne présume pas qu'un grain de sable , qu'une poignée de terre soit douée de la faculté de penser. Mais cette même matière considérée revêtue de certaines formes , acquiert de nouvelles facultés. Elle se meut dans les végétaux & les minéraux ; l'accroissement des plantes & des pierres en forme la preuve. Voilà donc la matière capable de mouvement.

LA question est de sçavoir si cette faculté de se mouvoir est inhérente à la matière , ou si elle lui vient d'une force étrangère. L'expérience nous apprend que la seule mixtion de certains agens excite le mouvement dans leurs parties ; & que l'eau ou le lait éprouve une gran

de commotion ; si on l'approche trop près du feu. Ceci combat pour l'inhérence du mouvement à la matiere combinée avec elle-même ; ou à ses parties détachées , mais aidées par le véhicule du feu.

UNE autre expérience nous enseigne que pour mettre un corps en mouvement , il faut que la puissance qui le frappe soit de même nature quant à la substance. De même que le vice ou la vertu , qui ne sont point des Etres corporels , ne sçauroient remuer une pierre ; la volonté qui est une opération de l'esprit , & qui n'a rien de matériel , ne sçauroit mettre la matiere en mouvement hors de celui qui veut. D'où il faut conclure nécessairement que si un agent étranger à la matiere , la remue , il faut que cet agent soit de même nature qu'elle quant à la substance. Je vous laisse à choisir entre ces deux opinions.

LA matiere douée de mouvement se combine d'une maniere qui nous est inconnue , mais suivant des loix invariables en conséquence desquelles la rencontre de certaines analogies produit des germes marqués , qui ne sont autres que la réunion d'une infinité de petites parties féminales qui n'ont point la vie ,
mais

mais qui sont susceptibles de l'acquérir. Du nombre de ces germes formés, un grand nombre, de différent genre, périt, c'est-à-dire, ne produit pas. Mais ceux qui sont poussés par le mouvement général ou particulier, dans les matrices qui leur sont propres, font à l'égard des parties de matière qu'ils y trouvent la même opération que leurs principes primitifs ont faite sur les portions de matière dont ils faisoient précédemment partie. Ils deviennent le levain des humeurs qu'ils trouvent dans leur matrice, excitent en elles la commotion, & par leur chaleur & leur humidité les mettent dans une fermentation qui est telle, qu'après une grande dissolution les parties homogènes s'unissent, & les hétérogènes s'en séparent. Tant que le germe trouve des analogies dans sa matrice il y demeure. Dès qu'il cesse d'y en trouver il arrive de deux choses l'une; ou il en sort pour vivre ailleurs, s'il en a la force; ou il meurt dans le lieu même où il a pris la vie.

LA vie se fait, elle devient sensible, lorsque certaines doses de différentes humeurs se trouvent enveloppées dans des membranes qu'elles ne peuvent percer, sont obligées d'y circuler suivant les loix

de leur pésanteur. Si elles s'y trouvoient seules, c'est-à-dire, si elles étoient uniquement aqueuses, elles resteroient dans l'inaction; mais le feu qui s'y est glissé avec elles, les met en commotion. Ce combat dure autant que la vie de l'Etre en qui il se passe. Si le feu manque, ou s'il a dévoré tout l'humide, l'Etre finit.

Ce sentiment appuyé sur l'expérience, ne peut être combattu que par de vaines suppositions, & qu'en niant des propriétés que l'on reconnoît à chaque instant dans la nature.

DANS le nombre des Etres que la matiere produit par cette voye, il en est quelques-uns, comme les minéraux & les végétaux, qui n'ont point de sentiment; encore dans ce dernier régime, faut-il excepter cette plante qui se retire dès qu'on la veut toucher, & qui, pour cette propriété, est nommée *Sensitive*; d'autres qui en ont peu, comme l'hustre, la torpille; & d'autres enfin qui en ont beaucoup, comme l'homme, le cheval, le chien &c.

Le sentiment se fait dans tous les Etres par la même voye, c'est-à-dire, par le choc des corps ou des rayons qui partent de ces corps. Aussi n'est-ce pas

le point qui nous divise ; car si vous rapportiez la faculté de sentir à un agent spirituel, comme elle est dans les brutes & dans quelques végétaux zoophytes, il en faudroit conclure qu'une substance spirituelle anime indistinctement tous les Etres ; mais alors les conséquences que vous tirez de cette hypothèse seroient absurdes.

RESTE à sçavoir si la matiere douée de la faculté de se mouvoir, de se modifier, & de donner à quelques-unes de ses modifications la vie & le sentiment, peut à force de combinaisons devenir pensante. C'est à quoi se réduit toute la difficulté ; car au fond, il est assez indifférent de sçavoir si c'est, ou non, le même agent qui forme, meut, & donne le sentiment aux divers Etres des trois régnes. Le sort des végétaux, des minéraux & des brutes, après leur mort, ne forme point une question, & il importe peu de connoître la nature de la substance qui les anime, puisqu'elle périt avec eux.

MAIS, mon Pere, n'est-ce point faute de nous entendre, que nous disputons ? La forme de votre argument me le persuade. La matiere ne pense point (dites-vous) ; or je pense : donc je ne

fuis point matiere. Par la même règle je pourrois dire : la matiere, abstraction faite de certaines modifications, n'est pas rouge ; or le vin est rouge : donc le vin n'est pas matiere. Certainement chaque particule matérielle considérée séparément, ne se meut point, n'a point de vie, ni, par une conséquence naturelle, de sentiment. Ces propriétés dépendent des analogies qu'elle rencontrera ou par lesquelles elle sera rencontrée, & avec qui elle s'unira ; mais chaque particule est habile & a toute l'aptitude convenable pour avoir un jour ces propriétés & peut-être bien d'autres, sans qu'il soit besoin qu'aucun agent étranger les lui procure.

LE mouvement ou la vie, le sentiment, sont deux accidens résultans du choc des corps. La même action imprimée sur un chien, ou sur un arbre, forme deux changemens ou sensations différentes. Le même agent cependant anime ces deux Etres. Mais la différence qui régné entre les tissures de leurs corps, la délicatesse des membranes qui couvrent les nerfs du chien, rendent celui-ci sensible à un choc qui n'émeut point l'autre. C'est donc du degré de flexibilité, de dureté ou de mollesse dans

les organes des Etres , que dépend & que résulte même le sentiment.

LA pensée est, comme le sentiment , un résultat de l'organisation. Elle n'est point un Etre matériel , non plus que le mouvement & le sentiment ; mais un accident de sujets matériels. Ainsi la couleur , la rondeur d'un corps , ne sont point des Etres , mais des accidens de corps colorés, ronds &c.

DE là , nous voyons que les divers Etres ont plus ou moins de sentiment , de pensées par conséquent , à raison de leur figure , de leur contexture , & de la délicatesse des membranes qui enveloppent leurs organes. Un coup de fouet sur le sabot d'un cheval ne lui cause pas la moindre sensation ; appliqué au dessus il lui cause une sensation douloureuse ; il remue à l'instant sa tête ; preuve bien claire de la communication des sensations , de quelques parties du corps où elles se reçoivent , au cerveau.

C'EST par ce même moyen de l'impression reçue que nous formons nos idées. Nul homme n'a d'idées originales ; elles sont toutes des copies de ce qu'il a vû , ouï , touché , goûté , ou flairé. Un cheval n'a pas l'idée de

Dieu, parce qu'on ne lui en a jamais parlé dans une langue qu'il entende; nous-mêmes n'en savons que ce qu'on nous en a dit. Si nous ajoutons aux notions que nous avons reçues de cet Etre, des notions plus sublimes encore, il nous suffit de réfléchir pour sentir que ces notions ajoutées sont des ampliations d'idées antérieurement reçues à l'occasion d'impressions ou de sensations excitées en nous par des sujets matériels.

Les idées reçues de feu, de gêne, jointes à celles de caverne sombre, de fosse profonde, d'odeur infecte, d'absence, de privation, des quelles on exclut l'idée de mort & de décomposition; ces idées, dis-je, qui ont toutes leur sujet dans la nature, ont formé par leur réunion celle d'enfer, de dam, de peines éternelles &c.

J'IMPRIME mon cachet sur la cire; le cachet est l'agent; la cire, le patient; la figure imprimée, l'accident. L'idée de cet accident n'a rien de matériel. Cependant on sent que pour recevoir l'impression du cachet, agent matériel, il a fallu une table matérielle & qui eût même des degrés convenables de dureté & de mollesse, de flexibilité & d'adhérence. D'où il suit que rece-

vant toutes nos sensations à l'occasion d'agens matériels, il faut nécessairement que la table qui reçoit en nous les impressions, soit aussi matérielle. Appliquez un cachet sur l'air : il n'en reste aucun vestige : il faut donc un degré de consistance de plus dans la substance qui reçoit en nous les impressions & qui en conserve les idées. Néanmoins l'air est matériel, il a de la consistance ; mais quel nom donner à une substance qui en a davantage ?

LES idées du vice & de la vertu qui sont, je ne dis pas spirituelles, mais immatérielles, tant qu'on les sépare des sujets vicieux ou vertueux qui sont matériels, ne sont point des idées simples, mais composées. Les enfans ne les ont pas, par cette raison qu'il faut connoître les divers sujets matériels qui, par des impressions quelconques, les produisent en nous. L'idée particulière d'un assassinat excite en moi l'idée générale du mal : elle rappelle le souvenir du plaisir, qui est un bien, dans la tête d'un Antropophage.

Si l'on agissoit de bonne foi, il suffiroit pour terminer la dispute, d'avoir prouvé que le sentiment se fait d'une manière uniforme dans tous les animaux,

Or on ne le peut nier, à moins qu'on ne veuille supposer avec Descartes que les Brutes sont de purs automates, semblables aux machines de Vaucanson : mais pour sentir le ridicule de cette hypothèse il suffit de piquer en même temps & dans les mêmes parties, un homme & un chien, avec un degré de force proportionné à la dureté ou la mollesse des membranes qui les couvrent ; la sensation sera la même, c'est-à-dire, une sensation de douleur, plus ou moins forte à raison de la texture de l'individu piqué.

C'EST le souvenir de l'impression que laisse en nous le sentiment reçu à l'occasion de l'action agréable, désagréable, ou indifférente, que certains corps font sur nous, que nous appellons idées ; cette impression est plus ou moins forte, à raison de la violence du choc de l'agent, & de la résistance ou de la foiblesse du patient ; par conséquent elle laisse des traces plus ou moins profondes de son action dans celui qui la reçoit, proportionnellement aux degrés de dureté ou de mollesse, de consistance ou de fluidité des parties destinées à en conserver le souvenir. Un enfant, un jeune chat jouent avec les verges

qui servent à les châtier ordinairement, lorsqu'avant de s'en servir de nouveau, on les leur présente. Cela peut venir de deux causes. 1°. La sensation qu'excitent les coups de verges peut être trop forte, & exciter une commotion trop violente dans ces deux animaux délicats; en sorte que tout ou une partie de leurs nerfs se trouvant irrités à la fois, occasionnent un mouvement tumultueux dans les vaisseaux capillaires de leur cerveau, qui loin de laisser aucune trace, renverferoit plutôt celles qui s'y seroient précédemment gravées.

2°. TROP peu de consistance, trop de fluidité dans les parties destinées à recevoir les impressions supprime tout souvenir. Un cachet n'imprime point sur une pâte trop liquide, du moins son impression ne s'y conserve point. Je pense que ce défaut de consistance dans les parties intérieures de la tête des jeunes animaux, est ce qui fait qu'ils jouent volontiers avec les instrumens qui servent à les châtier.

CEPENDANT la première cause de leur inconséquence peut se prouver par l'expérience de quelques hommes formés qui ont perdu tout souvenir par une

commotion trop violente excitée en eux. Une grande peur, un coup violent, une douleur très-aigüe, a effacé dans beaucoup d'hommes toutes les impressions reçues pendant cinquante ans ; ou renversant l'ordre qui étoit entre elles, ne leur en a laissé qu'un souvenir confus qu'ils expriment par des paroles sans suite & qui n'ont aucun sens.

Le cerveau de ce même chat & de ce même enfant ayant acquis plus de consistance, ou leurs organes plus de robusticité, l'impression causée par le choc des verges leur est moins universellement douloureuse, cause une commotion moins générale dans leur cerveau & s'y place avec plus d'ordre, ou bien y trouvant plus de consistance dans les parties destinées à la recevoir, s'y fixe, & y demeure jusqu'à ce que de nouvelles impressions l'en enlèvent, ce qui dans quelques individus n'arrive jamais.

TANT que l'impression de la sensation reçue à l'occasion du choc des verges subsistera, ces animaux n'en auront point la perception, sans une crainte fondée sur le souvenir du mal qu'elles leur ont fait.

C'EST ce souvenir, suite de l'expérience, qui forme ce que nous appelons

lons idées, pensées; action par laquelle je me représente que j'ai éprouvé du plaisir ou de la douleur à l'occasion de certaines impressions excitées en moi par certains objets. Ensuite de cette action représentative, vient celle par laquelle je juge sur ces représentations que je dois les exclure ou les admettre.

CETTE opération, commune à l'homme & aux brutes, n'est pas toujours saine. Les animaux en général décident souvent bon ce qui est mauvais, & mauvais ce qui est bon. Cela vient de la foiblesse des perceptions reçues, ou de l'ignorance de la qualité des choses dont on juge; en sorte que nous ne jugerions jamais mal des objets, si avant que de prononcer, nous nous instruisions parfaitement de leur nature & de leur qualité.

LES facultés de sentir, de penser, de juger, sont plus universelles dans l'homme que dans certains animaux que nous connoissons; mais on n'en sçauroit conclure que ce soit à l'union d'une substance distinguée de la matière qu'il soit redevable de ce surplus de facultés. Car alors il faudroit conclure aussi qu'un singe, un castor &c. sont uni-

més par une substance différente de celle qui anime une huître, une marmotte, un ver de terre &c.

LA variété & la délicatesse des organes, leur nombre, la quantité de matière molle & propre à recevoir les impressions, qui réside dans leur tête, sont les causes & les conditions du plus ou moins de facultés dont ils sont doués. L'homme a la tête trois fois plus petite que celle d'un bœuf; mais la cervelle d'un bœuf pèse trois fois moins que celle d'un homme. Cette différence fait qu'un homme bien conformé a plus d'idées que le bœuf le plus accompli.

LA progression de nos idées, de nos pensées, est une nouvelle preuve de la matérialité du sujet qui les retient, & qui les ayant reçues simples, les combine pour les reproduire composées. Dans les individus justement proportionnés, on les voit se multiplier à mesure qu'ils croissent; à un certain âge on acquiert & l'on perd peu d'idées principales: enfin sur le déclin de nos jours nos pensées s'affoiblissent, nos idées diminuent. Les plus simples, celles dont l'usage ne demande aucune combinaison, restent souvent jusqu'à la mort. Le Maréchal de Noailles se faisoit habiller

tous les jours de Conseil , dans le dessein d'y aller. Il avoit conservé l'idée simple d'aller au Conseil : Mais si on l'y eût admis , il n'auroit pu juger , parce que le jugement exige des combinaisons d'idées dont il n'étoit plus capable. Son cerveau ne conservoit plus aucune impression. Une heure ou deux après l'avoir habillé , on lui persuadoit aisément qu'il avoit été au Conseil , parce qu'il ne pouvoit se rappeler qu'il n'étoit pas sorti de sa chambre.

Si l'ame de ce Maréchal avoit été une substance spirituelle , elle ne se feroit point sentie de la caducité de son corps. Peut-être que trouvant ses organes endurcis , ses fibres racornies , elle ne pouvoit plus leur donner le mouvement nécessaire pour réaliser par des actes extérieurs les projets dont elle lui offroit les images intellectuellement ; mais par la même voye qu'elle excitoit en lui le desir d'aller au Conseil , ne pouvoit-elle pas l'avertir qu'on lui im-
posoit en l'assurant qu'il avoit été au Conseil lorsqu'il n'avoit bougé de sa chambre ?

F I N du Discours du Philosophe.

QUAND on fut sorti de l'assemblée,

62 DIALOGUES

le Saducéen dit à son ami : eh bien ; crois-tu encore l'ame immortelle ? J'avoue, répondit le Pharisien, que suivant le raisonnement du Philosophe, il paroît clair que nous ne sommes que matiere, & que toutes nos opérations sont des accidens résultans des combinaisons de la matiere. Mais n'as-tu pas remarqué, comme moi, que cet homme n'a point entrepris de démontrer la fausseté de nos Traditions sur cet objet. Vos Traditions, repartit le Saducéen, sont à l'égard de ce dogme ; ce que les Métamorphoses d'Ovide sont à l'égard de Jupiter. On démontre que ce Roi de Crete n'est pas un Dieu ; c'est prouver que la Théologie Payenne n'est qu'une fable.

LE Saducéen n'étoit point de ces gens qui souffrent volontiers qu'on altere leur opinion, pourvu qu'on détruise celle de leur adversaire. Les propositions qu'il venoit d'entendre, en combattant puissamment pour la matérialité de l'ame sembloient combattre, sinon l'existence d'une premiere cause, du moins sa nécessité ; puisque les différentes facultés de la matiere étant le résultat des diverses combinaisons des diverses particules matérielles ; & ces

combinaisons une suite de son mouvement, il s'ensuivoit que ce mouvement étant inhérent à la matière, elle n'avoit eu besoin d'aucune force étrangère, ni existante hors d'elle-même, pour produire toutes les formes qu'elle comporte. Notre Juif sentit bien encore que le Philosophe n'avoit pas tout dit, & quoiqu'il sçût bien qu'on ne brûloit plus en France pour des vétilles, il crut qu'il étoit des bienséances à observer, qui empêchoient de s'expliquer en public d'une manière trop libre, & capable d'altérer le repos des particuliers, & par conséquent celui des États. Il s'imagina, & il n'avoit pas tort, que s'il pouvoit joindre ce Philosophe, il en tireroit de nouvelles lumières. Le Saducéen ne travailloit que pour lui, & sa démarche lui parut innocente. Le mal qui pourroit résulter, dit-il en lui-même, des conversations de ce Sage avec moi, ne me passera jamais ; car je n'ai point envie de faire de Prosélytes. Mais je voudrois m'éclaircir. Peut-être je fers mal Dieu ; peut-être aussi les sacrifices que je lui voue sont autant de vols que je fais à ma famille, &c

peut-être enfin je ne fais que retrancher de mon bonheur sans ajouter au sien.

POUR un Juif c'étoit raisonner assez juste. Dès que l'existence d'un Souverain Etre est démontrée, il faut y soumettre sa croyance; & motifs de peines & de récompense à part, lui rendre le culte qui est prouvé lui être le plus agréable. Mais dans le cas contraire, agir contre sa propre conviction, est au dessous de l'homme. Reste à examiner quel parti prendre, en supposant le défaut de preuves de part & d'autre. Le plus sage est, ce semble, de rester dans l'inaction, jusqu'à ce que la vérité se montre d'une manière claire & précise; & il n'est pas possible de douter qu'une première cause, que le culte des hommes intéresseroit, ne leur en révélât directement, actuellement & sans interruption la forme, s'ils ne le lui dénioient que par une ignorance invincible. S'il étoit un Dieu & un Dieu qui s'intéressât au bonheur des humains, s'écrioit Toland, sans doute il prendroit pitié de l'état de doute & d'ignorance où je suis.

LA façon de penser du Saducéen étoit très-pure. Il ne souhaitoit d'être instruit, que pour mieux remplir ses devoirs. Peu d'hommes ont un but aussi sage. Dans cette vue, il s'informa en diligence de la demeure du Philosophe. C'étoit un mystere; personne n'en sçavoit rien de positif. Cela paroissoit étonnant à l'Hébreu. Il ne pouvoit comprendre comment celui qui avoit paru si sçavant, qui avoit montré tant d'esprit en public, étoit ignoré. C'est qu'il ignoroit lui-même, le bon Israélite, qu'il n'est qu'une classe d'hommes en état de connoître & de protéger les Sciences & les Sçavans; mais que cette classe est constituée de maniere que ceux qui la composent, semblables en cela au Dieu qu'ils supposent, croient que tout se doit rapporter à eux, sans jamais être redevables de rien, & que d'ailleurs ils sont si persuadés de leur dignité, qu'il considerent leur simple reconnoissance comme un bienfait, au delà duquel il n'y a plus rien à prétendre!

LE Saducéen tomba dans une surprise plus grande encore lorsqu'il apprit que la distinction qu'on met entre un Sçavant & un Manœuvre, n'est

qu'une distinction métaphysique & de pur cérémonial; qu'elle ne regarde que la personne, & non les ouvrages, qui sortis de la main de l'un ou de l'autre, ont la toise pour mesure.

Cependant notre Juif ne trouvoit point l'homme qu'il cherchoit. A la Chine on l'eût connu. Ce n'est pas qu'à la Chine les villes ne soient aussi grandes, & le Peuple aussi nombreux qu'ailleurs; c'est que le mérite élève aux premières places. Enfin après des perquisitions redoublées, la demeure du Philosophe fut découverte & le Saducéen ne tarda pas à s'y rendre. Par malheur, la place étoit prise. Un Chrétien de bonne foi, soupçonnant un peu de main d'homme dans sa religion, vouloit s'en éclaircir. Dès le matin il étoit venu trouver le Philosophe pour s'entretenir avec lui sur cet objet; & ils en étoient à un article très-intéressant quand le Saducéen entra, & pria qu'on lui permit d'être témoin de la conversation.

DIALOGUE IV.**LE CHRÉTIEN ET LE
PHILOSOPHE.**

LE CHRÉTIEN.

JE conviens qu'il y a dans la Religion Chrétienne bien des points qui répugnent à la raison humaine, mais de cette répugnance même de plusieurs points d'une Religion aux sentimens naturels, ne pourroit-on pas conclure que son établissement est divin ? Car comment supposer que des hommes, libres de choisir, se soient asservis volontairement à une multitude de pratiques aussi gênantes que le sont celles que comporte le Christianisme, sans qu'il se soit mêlé rien de surnaturel dans cet asservissement ?

LE PHILOSOPHE.

CET argument de la divinité de l'établissement de la Religion Chrétienne, ne peut rien opérer en sa faveur, parce

qu'il est commun, non seulement à tous les établissemens religieux, mais encore à tous les établissemens civils. Les uns & les autres n'ont acquis de consistance qu'à raison du degré de force qu'on a employé pour les monter. Ne croyez pas que les hommes se soient soumis de propos délibéré au despotisme des Rois. Nous convenons tous, au reste, qu'il n'y a rien de surnaturel dans la formation des Monarchies & des Républiques & qu'on n'y reconnoît que des efforts humains : & quoique les établissemens religieux suivent précisément la même route dans leurs progrès, comme nous nous obstinons à leur croire un commencement divin, nous nous donnons la torture pour trouver du miraculeux dans leur accroissement : défaites-vous du préjugé de l'origine ; & le reste vous paroîtra ordinaire.

LE CHRÉTIEN.

QUANT à l'origine de la Religion nous sommes, à ce qu'il me paroît, un peu trop éloignés de sa source primitive pour en raisonner pertinemment ; mais comme ses plus grands ennemis, à cette époque, ne l'ont point attaquée victorieusement de ce côté-là, je ne crois

pas que nous puissions aujourd'hui l'arguer d'humanité à sa naissance. Ceux d'entre les Payens qui l'ont vu naître se sont contentés de reprocher à Jésus-Christ qu'il ne surpassoit pas leurs hommes divins : donc ils regardoient Jésus comme une personne divine.

LE PHILOSOPHE.

J'AVOUE que le soin que les Chrétiens ont pris pour supprimer tous les ouvrages qui tendoient à prouver l'humanité de leur Religion, nous met dans une sorte d'embarras, quand il s'agit de discuter son origine. Cependant ils n'ont pu nous transmettre l'histoire des progrès de cette Religion, sans nous indiquer en même temps les moyens dont on s'est servi pour lui procurer l'accroissement. D'ailleurs quel Livre moins récusable de l'histoire de la Religion naissante, que celui des Evangélistes, & quel nombre de preuves d'humanité ne recueilleroit-on pas de cet ouvrage, si cela en valoit la peine ?

L'AVEU des Philosophes payens ne combat point pour la divinité du Christ, parce qu'ils admettoient le merveilleux dans les actions, sans reconnoître rien de divin dans les personnes. Et si l'on

me vouloit pousser par rapport à cet aveu, je dirois que puisqu'il milite pour la divinité de Jésus, il doit également servir pour prouver celle de Jupiter ou de Bacchus. Quand d'anciens Philosophes sont convenus que votre Législateur opéroit des prodiges, c'est qu'ils ne pouvoient les nier, attendu la parité de ses actions avec celles de leurs Dieux, & s'ils eussent nié les uns, ils auroient au moins affoibli les autres, qui avoient une même source, & se seroient attiré des affaires; car dans tous les temps & dans tous les lieux, la Religion dominante a été cruelle.

CEPENDANT cet aveu des Philosophes payens n'est pas si universel que peut-être vous le croyez. La suppression de leurs ouvrages est une preuve bien convaincante qu'ils n'étoient pas favorables au Christianisme. Nous avons un échantillon de leur façon de penser à cet égard dans quelques lambeaux de leurs écrits que nous ont conservés vos SS. Peres. Ces objections qu'ils nous ont transmises ne sont certainement pas les plus fortes: du moins je me crois en droit de le conclure de ce qu'on a supprimé le surplus.

MAIS quand je vous accorderois que

les Philosophes payens ont cru vrais les prodiges de votre Législateur , & que forcés par la conviction divers peuples ont adopté sa doctrine , seulement par cette raison qu'ils la croyoient descendue du ciel , cela ne prouveroit encore rien. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau des erreurs qui tour à tour ont bercé les humains , pour être en droit de conclure que l'universalité & l'ancienneté d'une croyance ne fait point une preuve de la réalité de l'objet cru. Remarquez cependant qu'il s'en faut bien que les choses se soient passées de la sorte. Le Christianisme , comme toutes les sectes du monde , s'est établi par la force. Voici un écrit (a) que vous lirez à loisir , & qui , je pense , vous fera bien rabattre de ce merveilleux que vous supposez dans les progrès de votre Religion.

PLUS vous êtes persuadé que la Religion Chrétienne est divine , & plus vous la mépriserez ; car enfin il faut être conséquent , & ne pas présumer qu'une institution divine puisse jamais cesser d'être la même , à quelque éloi-

(a) C'étoit l'Examen des Apologistes Chrétiens par *Freret* , qui n'étoit pas encore imprimé.

gnement de sa source qu'on la veuille considérer.

(LE Chrétien accepta avec plaisir l'écrit que le Philosophe lui offroit, mais il avoit encore bien des questions à faire, & le Sage s'en appercevant le mit à son aise, en lui disant qu'il étoit prêt de le satisfaire sur tous les objets dont il auroit connoissance; car, ajouta-t-il, il ne faut parler que de ce qu'on sçait. Alors la conversation devint générale, & le Saducéen n'y fut pas tout-à-fait inutile, parce qu'il sçavoit l'hébreu, & que d'ailleurs il avoit lu.)

LE CHRÉTIEN.

Jusqu'à présent j'avois crû que ma Religion étoit d'institution divine, & quoique j'y reconnusse certains traits d'humanité, je les regardois comme des accessoires que l'ignorance ou la malice y avoient ajoutés, & qui défiguroient, mais ne corrompoient point le principal,

LE PHILOSOPHE.

QU'APPELLEZ-VOUS le principal & l'accessoire dans une Religion? Le principal est, si je ne me trompe, le fait; & l'accessoire, les conséquences qu'on

en tire. Quant au fait, chez vous il est incertain ou faux. Dans la classe des faits incertains que comporte votre Religion, je range l'année de la naissance & de la mort de Jésus, l'époque de son ascension, celle de la descente du S. Esprit, la durée au juste de sa mission, son origine du côté maternel. Sur le fait le plus important, le seul même qu'on eût à prouver, vos Evangélistes se sont tus. Le seul Saint Matthieu se contente d'affirmer que Joseph & Marie ne s'étoient point connus, quand elle mit Jésus au monde. Qui n'inférera de ce passage que Marie étoit grosse, quand elle épousa Joseph? Mais c'est bien pis si nous laissons là les faits incertains, pour jeter les yeux sur ceux qui sont faux.

1°. LE dénombrement de toute la terre, ordonné par Auguste. Jamais les Romains n'ont été maîtres du monde entier, ils ne pouvoient donc pas ordonner qu'on dénombrât les habitans de toute la terre. Au reste, il ne s'est jamais fait que deux dénombremens dans l'Empire, & l'époque de celui dont parle S. Luc se fit 37. ans après la bataille d'Actium, la 10^e. & dernière année du règne d'Archelaüs, bien différente com-

me vous voyez de la fin du règne de d'Hérode.

2°. L'ADORATION des Mages. Un fait est appelé faux quand deux historiens s'entredétruisent. Or, l'un de vos Evangélistes dit que ce furent des Mages qui vinrent de loin adorer le nouveau-né, & l'autre assure qu'en cette circonstance ce furent des Bergers d'alentour qui vinrent lui rendre hommage. Il pourroit seulement arriver qu'ils eussent tous deux menti.

3°. LE massacre des Enfans ordonné par Hérode. Tous les historiens de ce Prince s'accordent à le représenter comme le Bourreau de ses enfans, & pas un ne le charge du massacre en question. Pour détruire ce fait il suffit de se rappeler qu'Hérode étoit tributaire des Romains. Il pouvoit bien égorger ses enfans, mais non ses sujets, qui l'étoient d'Auguste.

Ici le Chrétien voulut citer le témoignage de Joseph; mais le Saducéen lui assura que dans les exemplaires antérieurs au sixième siècle, on ne trouvoit point ce passage, qui est visiblement ajouté au texte de l'historien. J'ai un ancien Joseph, continua le Juif; je puis satisfaire votre curiosité. Le Sçavant

en possédoit un aussi: on y recourut, & le fait fut vérifié faux.

4°. LA fuite en Egypte, continua le Philosophe, est encore de la même main; c'est un accessoire du massacre. C'est dommage que tandis qu'un Evangéliste assure cette fuite un autre soutienne que Jésus & sa famille restèrent sans discontinuer à Nazareth, d'où ils venoient tous les ans au temple dans le temps prescrit. Ajoutez à cela, dit le Saducéen, que selon l'Evangéliste, Jésus va en Egypte pour vérifier cette prophétie: *J'ai rappelé mon fils de l'Egypte.* Mais ouvrez la Bible & vous verrez que Dieu parlant aux Juifs leur dit que leurs descendans seront captifs en Egypte, mais qu'il les en retirera. Voici les propres paroles: *Israël est un enfant, je l'ai aimé & le tirerai hors d'Egypte (*).* Il en est à-peu-près de même, reprit le Philosophe, de toutes les applications qu'ils ont faites. Mais continuons notre examen.

5°. UN de vos Evangélistes assure que Jésus guérit près de Génézareth deux possédés: son confrere, témoin oculaire du fait en question, soutient

(*) Osée II. 2.

qu'il n'en guérit qu'un, mais qui étoit furieux.

6°. Si l'un dit que Jésus ressuscita la fille de Jaire, l'autre affirme qu'elle n'étoit pas morte; Et quelle entorse ce rapport donne-t-il aux prodiges? soyezen les juges.

LE CHRÉTIEN.

Vous choisissez ceux des faits sur lesquels les Evangélistes ne sont point d'accord; mais qu'avez-vous à dire de ceux qu'ils rapportent d'une manière si uniforme?

LE PHILOSOPHE.

POUR faire cette distinction, il faut commencer par ranger vos Evangélistes dans la classe des historiens ordinaires. Sans doute je ne révoquerai pas en doute tout ce que rapporte Tacite, parce qu'il n'est pas toujours d'accord avec Suétone. Mais pourquoi? Le voici. C'est que Tacite & Suétone sont des hommes ordinaires & dans les ouvrages desquels il n'y a rien de surnaturel. Entant qu'hommes & guidés par leur propre génie, ils ont pu errer. La thèse changeroit, si on vouloit me donner ces deux historiens pour inspi-

rés, & leurs direz pour des articles de foi. Si vous n'eussiez pas avancé que vos Evangiles avoient été dictés par la Divinité elle-même, leurs contradictions n'empêcheroient pas qu'on ne les crût sur les faits dans lesquels ils s'accordent; mais cette allégation une fois faite il faut, ou que les Evangélistes soient parfaitement d'accord entre eux, ou absolument faux. Je mets à part la bassesse du stile. C'est, dites-vous, pour s'accommoder à notre foiblesse, que Dieu en a agi ainsi; mais il n'avoit donc plus d'égard à cette foiblesse dans les écrits de S. Paul, qui sont d'un stile infiniment plus relevé que les Evangiles. Cette diversité prouve d'une manière bien claire que chacun écrivoit comme il sçavoit.

LE CHRÉTIEN.

MAIS comment ces contradictions qui vous choquent n'ont-elles point arrêté ces excellens génies qui, dans les premiers siècles de la Religion, ont tout sacrifié pour sa défense?

LE PHILOSOPHE.

JE pourrois vous demander comment tant de grands hommes, doués de plus

de qualités que vos Peres , ont pu se résoudre à quitter la vie tranquille & sûre que leur offroit leur état naturel , pour entrer dans des factions , dans des conspirations dont l'issue les a conduits sur l'échaffaut ? Les fondateurs du Christianisme ont toujours été ou des ignorans ou des gens intéressés. C'a toujours été la force qui a décidé. La preuve de ceci résulte de la diversité qui se rencontre dans les actes de différente date. Un tel parti est le plus foible aujourd'hui ; & forcé d'accéder au sentiment des autres ; mais étant revenu en vigueur , il fait révoquer tout ce que la contrainte l'a obligé de consentir dans un temps antérieur. Confrontez S. Cyrille & S. Cyprien , S. Chrysostôme & S. Augustin avec S. Thomas , vous verrez briller les preuves de leur ignorance & de leur méfintelligence. Cependant ces Docteurs triompherent tout à tour , malgré leur opposition dans le dogme & la morale. Mais qui les empêchoit de s'accorder ? Etoit-ce obstination de leur part , ou obscurité dans le principe ? Dans le premier cas , vous n'en deviez pas faire des Saints ; dans le second vous attaquez Dieu même , qui s'est mal expliqué.

Vos Saints Peres & vos Docteurs ne se sont éclairés qu'avec le temps. Lorsque les Apôtres s'assemblerent pour dresser le Symbole de leur Foi, sous la direction de l'Esprit de Dieu, ils ne purent jamais s'accorder; Et le résultat de leurs conférences, fut de rédiger une Confession de Foi qui n'a pas le sens commun. Si vous vous trouvez disposés à l'entendre, je m'en vais la discuter.

LE CHRÉTIEN.

OH ! pour cet article je ne crois pas qu'on y puisse toucher; car en supposant que ce Symbole soit l'ouvrage des hommes, il est hors de doute qu'ils y ont mis toute la sagacité dont ils étoient capables; car c'est la pierre fondamentale du Christianisme.

LE PHILOSOPHE.

SANS doute ce Symbole est le principal ouvrage de la Religion; & c'est précisément parce qu'il est à présumer qu'on n'a rien négligé pour le rendre exact, qu'il est plus utile de l'examiner. Cet examen nous fera voir qu'elle espèce d'hommes c'étoient que les fondateurs du Christianisme. Commençons.

ARTICLE I.

www.libtool.com.cn

*Je crois en Dieu le Pere tout-puissant,
créateur du ciel & de la terre.*

NE convenez-vous pas qu'à parler juste, il résulte de ces expressions que c'est le Pere seul qui est tout-puissant, que c'est lui qui a tout créé, que par conséquent le Fils & le Saint-Esprit lui sont inférieurs & ne sont que de pures créatures; comme les Anges, les Hommes &c. ? Cette façon de parler exclusive auroit convenu à Moysé qui n'admettoit qu'une Personne en Dieu; mais non à des Chrétiens qui en admettent trois coëternelles, puisque par-là vous insinuez que votre Jésus & le S. Esprit ne sont pas substantiellement Dieu ni Créateur. Car si, comme vous l'affirmez dans cette proposition, le Pere a tout créé, il n'est plus rien resté à faire aux deux autres Personnes. La Trinité est individuelle; vous l'avez soutenu contre Arius; vous l'avez condamné parce qu'il divisoit les Personnes; encore aujourd'hui, vous convenez tous que

que les opérations *ad extra* appartiennent en commun & par indivis aux trois Personnes. Mais vous ne remarquez donc pas que tout ce qu'a fait le Concile de Nicée, *il composa de* 318. Evêques, & tout ce que vous dites actuellement de la Trinite, est absolument destructif de votre symbole, duquel néanmoins vous convenez qu'on ne peut s'écarter, sans errer dans la foi.

A R T I C L E II.

Et en Jésus-Christ son Fils unique notre Seigneur.

DIRE que Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, c'est faire mentir Dieu qui dit expressément au v. 6. au Pseaume 81. en parlant aux Juifs: *vous êtes tous les Enfants du Très-Haut.* Je prévois que vous m'allez objecter que ce n'est point dans le même sens que Jésus & les Juifs sont appelés Fils; mais pour lever l'équivoque il ne suffisoit pas d'ajouter la qualité d'unique en parlant du Christ, car elle ne peut qu'exclure le nombre; ce que le passage cité dé-

truit. Il falloit donc dire que Jésus étoit Fils unique, naturel & consubstantiel de Dieu: & cela auroit obvié à toute dispute. En effet, vous êtes Chrétien; & comment conciliez-vous cette épithete d'*unique* avec ce que dit Saint Paul, dans le 8. chapitre de l'Épître aux Romains, que tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont les enfans de Dieu?

D'AILLEURS il se rencontre dans cette proposition le même vice que dans la précédente. Vous appelez Dieu Très-Haut & Tout-Puissant dans l'une; & dans celle-ci vous qualifiez Jésus de Seigneur. Cette Souveraineté que le mot Seigneur exprime, appartient sans doute, au Pere, comme aux deux autres Personnes. Et tout ce que je pourrois conclure en rigueur de ces deux passages de votre Symbole, c'est que vous n'admettez qu'une seule Personne en Dieu, à laquelle vous donnez tantôt le nom de Pere & tantôt celui de Fils, comme vous l'imaginez; mais ce sentiment d'unité a été condamné par toute votre Église dans la personne de l'hérétique Sabellius, & anathématisé comme impie.

ARTICLE III.

www.libtool.com.cn

Qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie.

IL est reconnu par tous ceux qui se mêlent de raisonner que les particules *du* & *de* entraînent après elles une idée de principe & de composition ; en sorte que dire que Jésus a été conçu du Saint-Esprit, c'est avancer qu'il est composé de la substance du Saint-Esprit, & par conséquent qu'il en est le fils propre & naturel. J'avoue qu'il étoit difficile de dire la chose autrement ; mais que penser d'une vérité qui n'a point de termes clairs pour l'exprimer ? En général quand nous disons qu'une chose vient d'une autre, qu'un Enfant a été conçu de son Père, nous excitons dans l'esprit de ceux à qui nous parlons les idées de priorité & de postériorité. Et ce n'est pas à nier votre proposition par les cheveux que d'en conclure que, selon vous, le Saint-Esprit seroit antérieur à Jésus ; mais enfin Jésus est conçu de lui.

Au reste, qu'entendez-vous par être

né de la Vierge? Suivant les acceptions les plus communes, naître, c'est prendre naissance, c'est passer à l'existence. Si Jésus a pris naissance, est né de la Vierge, il n'étoit donc pas avant. De cette expression vague *est né*, on pourroit encore croire que Marie est la mere de tout ce qui est en Jésus; & dans ce sens elle seroit la mere de la Divinité; ce qui non seulement est absurde, mais impie, & d'une dangereuse conséquence. Il falloit, comme l'Auteur de l'Évangile de St. Jean l'a dit, poser seulement qu'il s'étoit fait ou qu'il avoit pris chair dans les flancs de Marie.

A R T I C L E IV.

Qui a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli.

C'ÉTOIT ici le pas glissant; il falloit plus d'habileté que n'en avoient les Apôtres pour n'y pas échouer. Comme il étoit de l'essence de la Religion que Jésus soit ressuscité, il falloit nécessairement supposer sa mort. Mais les actions & les passions sont tellement pro-

pres au suppôt qu'on les attribue à sa nature, à laquelle appartient l'hypostase ou la personne; ainsi quand un bras est mort dans le corps d'un homme, on ne dit pas pour cela que l'homme soit mort, à moins que la nature elle-même ne soit entièrement périe en lui; qu'il ne soit tout mort. Il falloit donc dire que l'humanité de Jésus étoit morte; autrement il n'est personne qui ne conclue de votre proposition *est mort*, que tout ne soit mort en lui; car remarquez que le sentiment de vos Théologiens est que les deux natures divine & humaine étoient unies hypostatiquement en Jésus, c'est-à-dire, qu'elles composoient indivisiblement sa personne.

ARTICLE V.

Qui est descendu aux Enfers, est ressuscité des morts.

POURQUOI Jésus est-il descendu aux enfers? Est-ce pour y souffrir les tourmens des damnés? Cela est impie & blasphématoire. Cependant on ne peut attribuer ce voyage à aucun autre motif;

car il pouvoit faire tout le reste par sa toute-puissance.

Ce n'est pas tout. La peine du dam consiste dans la privation de la vue de Dieu : ainsi on soutient, d'un côté & de l'autre, que cette peine est éternelle. Mais de deux choses l'une : ou Jésus, entant que Dieu, n'est point descendu aux enfers, ou Jésus n'est pas Dieu ; à moins qu'on n'aime mieux dire que la peine du dam n'est point éternelle. Les deux propositions précédentes sont liées à celle qui suit ; & leur réunion en va faire voir de plus l'absurde.

ARTICLE VI.

Qui est monté aux Cieux, qui est assis à la droite de Dieu le Pere tout-puissant.

Vous ne pouvez disconvenir à présent que la divinité de Jésus n'ait souffert, ne soit morte, n'ait été ensevelie ; car en partant de ces diverses situations, vous vous servez des mêmes termes que vous employez pour exprimer son ascension ; c'est toujours *qui a souffert, qui est mort, qui est ressuscité* ; & il paroît clai-

rément que c'est précisément la même nature, le même individu *qui est* monté au ciel.

MALGRÉ l'absurdité qui brille à travers toutes ces propositions, je rends justice à vos Apôtres. Ils ne pouvoient guere s'expliquer autrement. Dans l'hypothèse du péché originel qui damnoit tous les hommes, il falloit qu'une personne d'un mérite infini, donnât une satisfaction infinie, pour réparer l'offense infinie que Dieu avoit reçue. Or tous ces moyens infinis de réconciliation ne pouvoient pas se trouver dans la nature humaine qu'on supposoit infiniment corrompue. Les Apôtres donc crurent qu'il falloit tout simplement faire mourir Jésus tout entier. Ils n'étoient point métaphysiciens, ils ne s'apperçurent point qu'il étoit ridicule de faire mourir, ensevelir &c. la Divinité.

IL y a plus de maladresse dans la tournure qu'ils ont donnée à la seconde partie de la 6^e. proposition; car par la maniere indéfinie dont ils s'expliquent on peut juger 1^o. que Dieu est un Etre corporel, puisqu'il a une droite & une gauche, & encore qu'il n'est point infini. 2^o. Que Jésus est assis à cette droite perpétuellement; ce qu'on n'auroit

pû inférer, s'ils eussent simplement dit qu'il s'est assis; car on peut supposer qu'il s'est levé ensuite; mais cette manière exclusive *est assis*, prouve qu'il s'y est placé d'abord & qu'il y est encore actuellement. Outre la plaisante idée qu'offre un Dieu qui ne peut changer de place, c'est que je ne sçai comment accorder cet *est assis* affirmatif avec ce que rapporte le Chap. 7. v. 55. des Actes des Apôtres, que St. Etienne l'a vu debout; & encore avec ce que dit St. Jean, Chap. 14. v. 4. de l'Apocalypse, que les Vierges suivent continuellement l'Agneau par-tout où il va.

ARTICLE VII.

D'où il viendra juger les vivans; & les morts.

JE sçai que votre Evangile insinue que Dieu le Pere ne veut plus s'occuper à juger & qu'il s'est déchargé de ce soin sur son fils; mais cela prouve encore la main d'homme, car outre que cette action prouve dans la Divinité deux volontés, l'une du Pere, qui

ne veut plus juger, l'autre du Fils qui se charge du jugement, c'est qu'encore, comme nous l'avons dit plus haut, tous & chacun des actes, faits par l'une des trois Personnes, sont communs à toutes.

MAIS arrêtons-nous un moment à ce que Jésus viendra juger les vivans & les morts. Comment se pourra-t-il faire qu'il y ait des hommes vivans à la fin du monde? Est-ce qu'il y en auroit quelques-uns qui ne mourront pas? D'ailleurs tant que l'homme est en vie, il n'est point susceptible de jugement parce que ce qui lui reste de temps à vivre, quelque court qu'en soit l'espace, suffit pour le remettre dans la voye du salut, ou pour l'en ôter, s'il y étoit. En supposant néanmoins qu'il se trouvât des hommes encore vivans au dernier jour, quelle espece de jugement pourront-ils subir? Ce ne sera ni la récompense ni la punition. Dieu n'a dit nulle part qu'il précipiteroit des Etres tous vivans dans l'enfer. Et pour entrer dans le ciel, il faut que les corps soient dépouillés de leurs parties terrestres; c'est une condition sans laquelle ils ne sçauroient posséder la gloire.

 ARTICLE VIII.

Je crois au Saint-Esprit.

CETTE proposition n'est pas assez expliquée; il n'y est parlé ni de la divinité du Saint-Esprit, ni de sa procession de deux autres Personnes. Elle favorise l'Arianisme & les Grecs schismatiques. Mais vous croyez peut-être que les Auteurs du Symbole ne se sont exprimés de la sorte que pour abrégé une formule qui avoit besoin d'être très-courte; point du tout. La vraie raison pour laquelle ils n'ont rien dit de la divinité & de l'éternité du Fils & de celle du Saint-Esprit, c'est que ces points de votre foi n'étoient pas encore établis de leur temps, & qu'ils n'ont été inférés dans le corps de votre croyance, que dans des temps très-postérieurs aux Apôtres, le Concile de Nicée étant le premier des Conciles où l'on ait agité ces questions, que des hérétiques avoient élevées.

Le Chrétien ne trouvoit rien à rétorquer dans la discussion du Philosophe,

Il sentoit trop le foible de sa cause, pour risquer de se compromettre en la voulant défendre. Quant au reste du Symbole, ajouta le Scavant, il n'est pas plus exact. Les deux épithetes de *Sainte* & de *Catholique* qu'on y donne à l'Eglise, ne signifient absolument rien. Si par *Sainte* vous entendez que tous ceux qui la composent sont Saints, c'est une lourde erreur. Si dans le sens opposé, vous dites que l'assemblée des Justes composent l'Eglise, autre erreur. Non, me direz-vous, & les paroles, *la Communion des Saints*, qui suivent immédiatement levent la difficulté. Je trouve moi qu'elle subsiste en entier. Car, ou cette communion avec les Saints est absolue, ou elle est particuliere. Dans le premier cas il est absurde de dire que les méchans & les réprouvés partagent les biens spirituels avec les Saints. Et si cette communion est partielle, elle est inutile, puisque ce qu'on communique de biens aux méchans ne suffit pas pour les rendre bons.

Il paroît que ç'a été le sentiment des Apôtres, qu'il suffisoit d'être Chrétien, c'est-à-dire, d'être baptisé, pour être sauvé: maxime plus politique que religieuse, qui a valu Constantin au Chris-

tianisme & qui, entre les mains de gens plus habiles, auroit pû mériter à votre Religion le titre d'Universelle ou de Catholique, que vous lui déférez ici fausement, puisqu'il est clair, qu'elle ne domine que dans une très-petite partie de l'univers.

C'EST ce préjugé qu'on gaignoit le ciel par la seule action de se faire Chrétien, qui a fait insérer dans le Symbole l'article de la rémission des péchés. Cette rémission est exprimée ici de la manière la plus absolue. D'où vient c'est que si on y eût ajouté la condition de la satisfaction, par la voye du repentir & de la pénitence, comme la Religion payenne en offroit autant, & qu'elle agréoit mieux aux hommes, personne ne se fût fait Chrétien.

ENFIN nous voilà arrivés aux deux dernières propositions de votre Symbole. Il s'agit dans l'une de la résurrection de la chair. Mais d'où vient que Saint Paul dans son Epître à Timothée, Chap. 2. v. 18. prononce anathême contre Philete & Hyménée qui se feroient de la même proposition pour annoncer cette résurrection de la chair? Il est certain que St. Paul pensoit comme moi que cette expression étoit trop

abrégée; & en effet comme elle vient à la suite de choses qu'on représente comme étant déjà, il semble que cette résurrection soit déjà faite, ou qu'elle se fait incessamment. D'ailleurs, comme rien n'est spécifié dans l'expression, on peut en conclure que Mahomet n'est pas dans l'erreur, quand il assure que les hommes ressusciteront avec une chair animale & sujette aux mêmes passions qui nous travaillent en cette vie.

LA maniere de parler indéfiniment, est le vice qui régné dans tout le Symbole. Vous croyez la vie éternelle, dites-vous. Mais par la maniere générale dont vous vous exprimez, vous semblez exclure tous les hommes de la mort éternelle. Et l'on doit rapporter ceci à ce que nous venons de dire du préjugé affecté, ou de bonne foi, que tous les Chrétiens seroient sauvés. Il convenoit de balancer les sacrifices qu'on exigeoit des nouveaux convertis, par l'espoir de récompenses dont la certitude équivalût, autant que cela se pouvoit, à celle des pertes qu'on souffroit actuellement en se faisant Chrétien.

LE CHRÉTIEN.

MAIS ce que vous apercevez d'ha-

main dans la Religion Chrétienne, & ce que moi-même je suis forcé d'y reconnoître pour tel, suffit-il pour engager à l'abdiquer? J'avoue que si l'examen de la Religion conduisoit à y renoncer, je serois dans un extrême embarras; car d'un côté, je n'en vois point de meilleure, quant aux faits qui lui servent de preuves, & aux dogmes dont elle exige la croyance; & de l'autre, je vois que la morale du Christianisme est la meilleure & la plus conforme à notre situation en ce monde, de toutes celles qui existent actuellement. Tout y ramene l'homme à l'homme & à son Créateur, & ne peut qu'opérer notre félicité.

LE PHILOSOPHE.

SCAVOIR si l'on doit suivre la Religion Chétienne considérée comme l'ouvrage des hommes & seulement à cause de l'excellence de sa morale, est une question qui tient à beaucoup d'autres, & que nous ne pouvons vuidier dans cette séance. Mais si vous voulez me revenir voir demain, je vous promets d'éclaircir ce point. Quand une Religion n'est plus respectée comme divine, la soumission à ce qu'elle prescrit peut de-

venir une affaire de sentiment ou de tempérament, ou de simple déférence pour les loix civiles, si elles en défendent l'infraction, ou enfin de préjugé respectueux pour l'Instituteur. Aussi dès qu'une Religion en est réduite à ce point, elle n'est plus, & tout son Etre est perdu. La foi des mysteres que comporte une loi religieuse, en est toute la base, & dès qu'on y touche, l'édifice est ébranlé. Les Chrétiens affermis par le sang & par une longue habitude de la croyance de leurs dogmes, ont voulu, pour s'affujettir l'universalité des hommes, entreprendre de raisonner sur leurs dogmes, sur leurs mysteres, & d'en démontrer la probabilité; & par ce procédé, si contraire à la maxime qui veut que le silence & l'obscurité accompagnent toujours la Religion, ils n'ont point acquis ce qui leur manquoit & ont perdu beaucoup de ce qu'ils avoient. Ce n'est pas que les mysteres du Christianisme l'emportent, quant à l'absurde, sur ceux des autres Religions. Les Epiphanies d'Osiris chez les Egyptiens, & la présence réelle de Jésus sur tous les autels de la Chrétienté, n'ont pas un degré de probabilité

les premiers à raisonner sur ces o

Pour ne dire qu'un mot en
sur vos mysteres, je pensè qu'
agi sagement en se contentant
d'abord que Dieu étoit présent
autels. Mais dès qu'en éclairc
question, on a ajouté que Jésus
étoit réellement dans chaque h
près la consécration, & dans
particule même de l'hostie, & 1
lement comme Dieu, mais comm
me, en un mot tel qu'on l'avoit
Judée, on a détruit tout le 1
Des gens attentifs n'ont pas ma
sentir qu'il est impossible qu'u
matériel de 5. pieds & quelques

qu'un corps qui n'avoit point d'étendue, n'étoit point un corps. La présence réelle, l'Enfer & le Paradis sont trois dogmes qui n'ont pas plus de fondement l'un que l'autre. Nous concevons les substances indestructibles, quant à l'essence, mais comme périssables, quant à la forme. Par quelque préparation que passent ces substances, il faut de nécessité qu'elles tiennent toujours essentiellement de leur nature : en sorte qu'il n'est pas plus possible que mon corps soit éternellement récompensé dans le ciel, ou puni dans l'enfer, ou qu'un corps pareil au mien soit réduit en une ligne, ou à l'invisibilité, qu'il ne l'est qu'un morceau de bois ne se brûle point dans le feu, ou qu'une lieue de chemin soit réduite à une toise.

CEUX d'entre vous qui ont réduit à l'ame seule l'espoir des peines & des récompenses, n'ont pas mieux réussi. Il faut absolument que les ames soient des substances créées ; autrement elles seroient éternelles ; mais comme vous supposez l'éternité en Dieu, & que vous ajoûtez qu'il est infini, il doit comprendre l'infinie éternité : & alors, comprenant tout, les ames seroient nécessairement de ses

parties. Or, il est absurde de prétendre que Dieu punisse ou récompense des parcelles de sa propre substance.

DANS ce principe qui est le plus vraisemblable, & le plus communément suivi parmi vous, que les ames sont des substances créées, le dogme qui admet leur peine ou leur récompense est extravagant. Avez-vous donc oublié cet axiome incontestable, que tout ce qui a eû un commencement aura une fin? D'ailleurs la nature spirituelle que vous donnez aux ames, les met à l'abri de la crainte des peines; & je ne vois pas ce qui pourroit faire leur félicité. Quand, mettant à part tout ce que vos mystiques ont imaginé de l'enfer, je réduirois la peine du dam à la seule privation de Dieu, je soutiens que l'ame spirituelle n'est point susceptible d'une telle privation; car voir est un acte physique, & qui, convenant aux corps, ne fçauroit convenir à l'esprit pur & dégagé de toute matiere.

Vous m'allez dire qu'il nous arrive journellement d'appercevoir par les yeux de l'esprit, au moyen de la réflexion, des Etres qui n'ont nulle réalité. D'où vous conclurrez que la faculté spirituelle n'a pas besoin d'objets corporels pour

agit, ni d'être elle-même une table matérielle, pour recevoir l'impression phantastique des Êtres intellectuels. Pour vous répondre en deux mots, il est utile de distinguer la nature des divers objets apperçus par ce que vous appelez l'âme.

1°. CETTE faculté apperçoit souvent des Êtres qui n'existent point hors d'elle-même, & qui n'ont de réel que le phantôme qu'elle s'en représente.

2°. IL arrive, & c'est le plus ordinairement, que l'imagination se représente des formes qui n'ont point d'existence hors d'elle, ni dans la nature; mais qu'on y prenne garde, les formes partielles de ces formes génériques sont prises dans les corps que nous connoissons. Les Sphinx n'existent pas plus que les Centaures; mais les Êtres qui en tout ou en partie les composent sont l'homme, la femme, le cheval &c.

LA faculté qui apperçoit en nous, ne le fait que de trois façons. Ou elle voit les objets tels qu'ils sont dans la nature & n'ajoute ni ne retranche rien à l'idée de cheval qu'elle conçoit, par exemple: ou elle réunit les idées génériques du cheval & de l'homme qu'elle considère comme partielles alors; pour en

faire la forme d'un Centaure: ou enfin elle considère comme des Êtres des choses qui sont seulement des qualités ou des accidens d'Êtres, comme la couleur, la grandeur, la beauté, la bonté &c. Mais soit que l'âme considère les Êtres ou leurs propriétés, c'est toujours dans la nature qu'elle puise les objets de son action; c'est toujours à l'impression que des objets corporels ont précédemment faite sur elle, qu'elle est redevable de ses conceptions actuelles. Ensorte que pour la rendre susceptible de peine ou de punition non-corporelle & purement spirituelle, il faut qu'on lui ôte la faculté de recevoir les impressions de la matière. Et si l'on s'obstinoit à soutenir qu'elle est également capable de recevoir les impressions des divers agens matériels & spirituels, il n'y auroit point de doute qu'elle ne fût au moins en partie matérielle, & comme telle périssable à la façon de nos corps, & non susceptible par conséquent d'une peine ni d'une récompense éternelle.

L'ÂME des justes, dites-vous, verra Dieu; la peine de l'âme des réprouvés fera de ne le point voir. Dieu est infini, dans votre hypothèse: & comment votre âme, créature finie, pourra-t-elle

appercevoir l'infini ? Il faudra donc que Dieu la rende infinie comme lui.

L'ÂME des réprouvés ne verra point Dieu : je le crois, on l'y a bien plus de distance entre le ciel & l'enfer, qu'entre vous & moi ; cependant le moindre voile met votre ame dans l'impossibilité d'appercevoir mon corps.

L'ÂME, me direz-vous, a une connoissance de Dieu ; & c'est cette connoissance qui lui en rend la privation si douloureuse en enfer. Où a-t-elle acquis cette connoissance ? Ce ne peut être qu'à l'instant de sa création. Mais si le bien suprême consiste dans la vue de Dieu, par quelle injustice Dieu punit-il une ame encore innocente, en l'envoyant habiter un corps ? Si la vue de Dieu est un bien infini, la privation de cette vue, ne fût-ce que pour un très-court espace de temps, est un supplice infini ; & je ne m'étonnerois plus de voir tant de méchans, si votre hypothèse étoit fondée.

Qu'on ne m'objecte point que cela étoit dans l'ordre des choses. Ce raisonnement est pitoyable. Si Dieu vouloit être adoré, il a ses Anges ; il pouvoit en multiplier le nombre. L'homme, supposé doué d'une ame spirituelle,

Je, est le plus malheureux de tous les animaux. Il n'a comme eux que les facultés propres à son Être, & souvent dans un très-foible degré; & sans jouir de plus de plaisir que le reste des Êtres de sa sphere, il est dévoré par une inquiétude sur son sort futur, qui est bien capable d'empoisonner tous ses plaisirs, s'il y livre son imagination.

Je voudrois bien qu'on me dît pour quelle raison Dieu s'est déterminé à douer l'homme d'une ame, plutôt que le lion ou tel autre animal? Puisque toutes les fonctions de l'ame sont indépendantes de la matiere, il étoit indifférent de la placer dans tel ou tel individu. Il est fatal à l'homme d'avoir été choisi.

FIN du quatrieme Dialogue.

LE Saducéen, d'accord sur la matérialité de l'ame avec le Philosophe, craignoit & avec raison de ne s'y point trouver sur le reste. Il brûloit d'envie de s'éclaircir; mais il falloit attendre son tour. Pour le Chrétien, il se promettoit toujours que la morale de la Religion étoit la meilleure; il falloit, en na la regardant même que comme une institution civile, s'y conformer exacte-

ment, & par amour pour l'ordre, & par respect pour la bonne intension du Législateur. Nous allons voir s'il persistera dans son sentiment.

DIALOGUE V.

ENTRE LE PHILOSOPHE, LE
CHRÉTIEN ET LE SADUCÉEN.

LE PHILOSOPHE.

J'AI, dit-il parlant au Chrétien, une question préliminaire à vous faire. Êtes-vous heureux dans votre Religion, & trouvez-vous une entière satisfaction à accomplir ses préceptes? Je me suis fait une loi, qui est de ne jamais tirer de l'erreur ceux qui y trouvent leur félicité. Car comme c'est à raison des passions qui nous agitent, que nous envisageons les objets, il arrive souvent que tel qui jouit de tout le bonheur dont il est susceptible au sein des préjugés, devient le plus malheureux des hommes, si on lui montre la vérité.

Tous les humains ne sont pas également faits pour la saisir. Il en est des Religions comme des femmes : c'est souvent par ce qu'elles ont de mauvais qu'elles plaisent.

LE CHRÉTIEN.

Je manquerois de sincérité en vous disant que c'est à la Religion que je suis redevable du peu de bonheur dont je jouis. Je suis même forcé d'avouer que je ne me procure que rarement quelque satisfaction, sans donner l'entorse à un ou à plusieurs des préceptes qu'elle m'impose ; infraction qui fait de ma vie une alternative continuelle du plaisir, au repentir de l'avoir goûté. Cependant je ne hais point ma morale ; & lorsque je m'en écarte, je sens que c'est moins la faute du principe qui m'est prescrit, que la mienne propre.

LE SADUCÉEN.

La position où vous vous trouvez est celle de tous les hommes persuadés de la vérité d'une Religion quelconque. Notre Législateur a trouvé la source de cette situation. Le combat perpétuel que nous éprouvons, résulte du bien qui est resté en nous, & du mal qui l'ac-

compagne, depuis la corruption de notre nature par le péché d'Adam. Nulle autre loi que celle de Moyse ne rend bien raison de ce contraste entre nos penchans & nos devoirs.

LE PHILOSOPHE.

IL régné, je l'avoue, un contraste bien frappant entre nos devoirs & nos inclinations ; mais il y a apparence que cette différence ne seroit pas si remarquable, si nous vivions encore dans l'état de pure nature. Ce qui me le fait croire, c'est que nous n'éprouvons pas les mêmes obstacles, lorsque nous nous acquitons de certains devoirs, que de certains autres. Il faut distinguer dans les Religions entre les préceptes ou points de morale qui leur sont particulièrement propres, & ceux qui sont communs à tous les hommes de différentes croyances.

DANS la première classe, il faut encore se garder de confondre certains préceptes relatifs aux temps, aux lieux & aux personnes.

LES loix de propriété prescrites par Moyse & très-utiles en Asie, où elles subsistent encore indépendamment de la loi Judaïque, seroient absurdes sous la

Zône glaciale. Cependant ceux des Juifs qui se trouvent habiter les climats froids ne laissent point de pratiquer ces loix. Elles faisoient leur bonheur dans l'Orient ; elles leur deviennent extrêmement à charge dans le Nord. Ce n'est point la faute du Législateur, mais bien celle de ceux qui les pratiquent. Tout ce qu'on peut en ce cas reprocher à Moïse, c'est de ne s'être pas assez expliqué sur la nature des lieux où ces pratiques étoient essentielles. Mais comme il falloit que ces institutions passassent pour divines, il n'en pouvoit dire davantage.

Nous venons de voir que les loix de Moïse relatives à la propriété, l'étoient aussi aux lieux pour lesquels elles étoient faites. Disons la même chose de celles que Jésus-Christ porta sur l'aumône. Ces loix regardoient les personnes. Une Religion dont les membres primitifs n'étoient que des gueux, avoit un besoin essentiel du précepte de la charité. Ce n'est pas que ce précepte ne fût plus ancien que le Législateur des Chrétiens ; tous les Instituteurs l'avoient posé. Mais Jésus, qui en avoit plus besoin qu'eux, le rendit de rigueur. D'un moyen de plus grande perfection, il fit

un moyen absolu de salut. Dans les anciennes Religions, il suffisoit de donner ce qu'on demandoit : selon Jésus-Christ, il faut donner son manteau à quiconque ne nous demande que notre robe. Ses successeurs ont donné à ce précepte toute l'ampliation dont il étoit susceptible. Il a été des temps parmi les Chrétiens où l'on étoit privé de la sépulture lorsqu'on ne léguoit rien aux Eglises. Quand un homme mouroit *ab intestat*, l'Evêque nommoit un Clerc à la discussion de ses biens, pour en distraire ce qu'il convenoit de prendre, c'est-à-dire, ce qu'on supposoit que le défunt eût légué s'il ne fût pas mort sans tester. Ils ont même fait consister le vrai mérite à donner, à se dépouiller de tout sans qu'on nous le demandât, & en faveur de l'opulent, comme du nécessaire. S'ils eussent mis eux-mêmes en pratique le précepte de l'aumône, les richesses ne seroient pas restées un instant dans la main d'une même personne, & la confusion n'auroit pas tardé à paroître.

TANT que l'Eglise Chrétienne a été composée d'un petit nombre de misérables pécheurs auxquels peu suffisoit, ce principe n'a rien eu d'absolument dan-

gereux. Mais quand elle est venue à s'aggrandir, que les chefs ont pris le faste des puissances civiles, il a été fatal au monde, parce qu'il a fait un grand nombre de pauvres, que les aumônes, qui se refroidissoient à mesure que la Religion s'éloignoit de sa source, ne pouvoient plus faire subsister.

Vous verrez dans l'écrit que je vous ai remis hier, quels maux sont nés des largesses faites aux Prêtres, dès qu'ils les ont employées à leurs propres besoins réels ou supposés.

On eût obvié à ces inconvéniens en cessant de donner aux Prêtres dès qu'ils ont eû assez pour subsister. Peut-être n'auroit-on pas moins rempli l'idée du Législateur en agissant ainsi & l'on se seroit réservé dans tous les cas le pouvoir d'assister ceux qui ont des besoins réels & naturels. Comme les secours doivent être proportionnés à l'état des personnes, il semble que les hommes ne devoient jamais se dépouiller du droit de faire par eux-mêmes un acte qui exige tant de précautions.

La maxime qui rend la chasteté préférable au mariage & le précepte qui rend celui-ci indissoluble, en le restreignant à une seule personne, a sa source

dans la nécessité où Jésus se trouvoit de contraster avec l'ancien Législateur des Hébreux. On ne trouve ni dans les lieux, ni dans les personnes la raison de ces prohibitions. On peut donc les regarder comme nées uniquement du caprice du fondateur, qui étoit garçon, ou de son intérêt.

L'ORDRE de garder la chasteté pour une plus grande perfection, ne sçauroit convenir à nulle société; car une société de gens qui voudroient être parfaits à ce prix, ne subsisteroit pas longtemps. Une preuve que cette maxime est contre nature, c'est la peine qu'on a à s'y conformer, & le plaisir qu'on sent à l'enfreindre. Mettez un Juif & un Chrétien dans le même cas; l'un n'aura point de remords, l'autre sera déchiré de repentir parce que la loi du Juif lui permet de se multiplier, & que celle du Chrétien, si elle ne le lui défend pas, ne lui en accorde au moins la permission, que comme par condescendance pour sa foiblesse.

LA différence qui se remarquerait en ce cas, ne seroit point une preuve de la fausseté de la maxime évangélique, si elle ne se rencontroit qu'entre deux personnes. Mais de toutes les Religions du

monde, la Religion Chrétienne est la seule qui ait préconisé la virginité; comme elle l'a fait. Or dans ce cas, comme dans tous ceux où la nature ne s'exprime pas sensiblement à chaque Etre, c'est la multiplicité des témoignages qu'il faut suivre. Ils sont toujours conformes au vœu de la nature. Ce qu'il y a de singulier, tant est grand l'empire de la nature; c'est que ces mêmes Prêtres qui rassemblés divinisent la virginité, sont sans cesse, & par leurs discours & par leur conduite, l'apologie de l'acte qu'ils proscrivent.

Au reste, ce point de votre morale est d'autant plus absurde, qu'il est impraticable à bien des gens; & que ceux qui s'y conforment par tempérament n'en ont aucun mérite de plus. La nature doit l'avoir en horreur; & si elle étoit l'ouvrage d'un Etre distingué d'elle, il ne lui seroit pas moins répugnant.

CHEZ VOUS on ajoute des conditions à la virginité qui la rendent plus gênante. Il ne suffit pas dans certains Ordres d'être chaste actuellement; il faut encore promettre avec serment de l'être toujours; comme si l'homme pouvoit prévoir quel sera sur lui dans l'avenir l'effet de certaines causes phy-

ques indépendantes de lui & sur lesquelles il n'a aucune sorte d'empire.

Ces promesses, que vous appelez des vœux, ne sont point dans la nature, sous quelque point de vue qu'on les considère. En bute aux impressions continuelles de tous les objets qui nous environnent, nous n'avons de force que pour ne pas toujours résister à leurs impulsions, que pour nous laisser entraîner par la loi victorieuse du plaisir. La résistance que nous lui opposons n'est que pure grimace; & si elle est sincère dans quelques-uns, elle n'est pas continue. La preuve de ce que j'avance se tire des désordres privés & publics qui résultent des vœux, de quelque nature qu'ils soient.

L'INDISSOLUBILITÉ du mariage est encore une source de plus de maux. Le pardon & l'oubli des injures peut se supposer plus facilement entre particuliers; mais il est barbare d'exiger que deux personnes qui se haïssent & qui en ont souvent de bonnes raisons, partagent une même couche. Jésus en portant cette loi, vouloit se distinguer de Moïse, & arrêter l'abus de la loi du divorce que les Juifs avoient portée à l'excès. Il ne pouvoit pas présumer que son pré-

cepte seroit accompli de rigueur ; ce n'étoit pas non plus son intention, puisque, comme il le dit, il ne vouloit point détruire la loi de Moÿse, mais l'accomplir. Ses premiers sectateurs n'ont point cru qu'il eût parlé strictement en ce cas. Nous voyons la loi du divorce en vigueur dans les premiers siècles du Christianisme, & ce n'est qu'après Charlemagne qu'on en trouve la suppression.

CETTE loi portée par Jésus-Christ est vicieuse ; & en voici quelques preuves. 1°. En certains pays chauds, comme en Espagne, où les femmes sont peu fécondes, on a été contraint d'enfreindre cette loi d'une manière implicite, en tolérant les concubines, & accordant une légitime à leurs enfans.

2°. EN d'autres pays septentrionaux comme la Pologne, on a préféré d'admettre plutôt mille vétilles religieuses que d'abandonner le droit de convoler à de secondes noces, lorsque les premières sont mal assorties.

3°. EN France, la loi civile a barré la rigueur de la loi sacrée. Elle sépare quant aux biens & aux corps ; mais elle ne permet pas de passer à un nouveau mariage, parce qu'elle regarde avec l'Eglise, le premier lien comme indissoluble

table tant que vivent les deux parties qui l'ont contracté. Mais comme en ce cas il s'agit d'atténuer une loi & d'en invoquer une autre, & que par ménagement pour la loi sacrée, la loi civile a rendu les séparations très-difficiles, peu de gens y ont recours. On peut dire qu'en France & en Italie le divorce subsiste, mais d'une manière illégale, d'une manière aussi préjudiciable à la population de ces lieux qu'au repos & au bonheur des particuliers. De quelque part que vienne le motif de désunion entre deux Epoux, il est toujours sûr qu'il y a une partie innocente, laquelle est punie comme la coupable; & qu'en en supposant une qui soit inhabile à se reproduire, c'est toujours une créature que la nature perd par la loi de l'indissolubilité du mariage. C'est encore de cette même loi que naît cette foule de célibataires, qui sont tout à la fois la cause d'une perte inestimable pour la nature, & des troubles sans nombre qui déshonorent les familles & les conduisent à leur perte.

ENFIN cette loi née du caprice du Législateur n'est bonne tout au plus que pour un peuple peu nombreux, & où l'on verroit naître un nombre égal d'in-

dividus mâles & femelles. Elle avoit été portée primordialement en Asie; elle n'a pû y subsister. Les opinions ne tiennent pas longtemps dans un lieu où elles ont à combattre le physique du climat.

Le renoncement à soi-même que prescrit la Religion Chrétienne, est encore un point de morale très-mal conçu. Comment concilier ces deux préceptes, dont l'un commande de se haïr, & l'autre d'aimer son prochain comme soi-même? Le renoncement à soi-même, s'il étoit pratiqué en général, anéantiroit la loi plus ancienne & mieux fondée des secours mutuels. Comment dans l'abnégation parfaite de soi-même, un Pere pourra-t-il prendre soin de son fils? La violation d'une loi entraîne celle d'une autre. De-là, on voit parmi les Chrétiens peu d'hommes qui renoncent à eux-mêmes, & qui se rendent utiles aux autres.

On peut dire en général que ce renoncement absolu n'est point pratiqué; mais on ne scauroit nier qu'il est un grand nombre d'humains qui aiment leur prochain. L'un de ces deux actes nous plaît, l'autre nous répugne. Nous venons de dire que ces deux préceptes,

quoique contenus dans le même livre , font diamétralement opposés. Donc l'un est faux & l'autre vrai. Pour sçavoir lequel des deux a la vérité de son côté , il suffit d'examiner lequel ne répugne pas à la nature ; lequel est le plus généralement suivi. C'est sans doute l'amour du prochain. Votre Législateur a rendu lui-même ce précepte inviolable ; mais il n'avoit pas la faculté de faire que deux propositions contraires fussent néanmoins vraies.

IL seroit inutile de nous arrêter à cette multitude de préceptes subalternes , qui consistent à se mortifier , à jeûner , à n'avoir qu'un habit , à ne point s'inquiéter du lendemain. Les plus sages d'entre vous sçavent quel cas ils doivent en faire ; & je suis sûr qu'il n'est aucun de vos Prélats qui les mette en pratique. Je vois que vous m'attendez à cet admirable précepte qui ordonne de faire le bien & de fuir le mal. Cette loi portée par le Christ , lui est antérieure ; elle date de l'existence de la nature , & tous les Etres bien constitués s'y soumettent sans réserve , chacun selon son genre & les besoins de ce genre. Il ne faut pas être Chrétien pour la suivre , aussi est-elle observée ; si vous

le remarquez bien , par tous les hommes en général , soit qu'ils vivent en société ou errans. Et s'il y a des exceptions à faire , je crois que c'est principalement dans les pays où il y a une institution religieuse. Ces sortes d'institutions , & sur-tout la votre , imposent un si grand nombre d'obligations minutieuses à ceux qui les adoptent , qu'ils n'ont pas le temps de remplir les obligations essentielles. D'ailleurs la pratique des grands principes n'entre pour rien dans le système d'intérêt qui fait le fond d'une Religion quelconque : en sorte que les Prêtres n'appuyent que rarement sur ces points capitaux dont l'exercice leur est au moins indifférent , & rebattent sans cesse les oreilles de choses frivoles ou absurdes dont il leur est intéressant que le peuple soit infatué. Une chose est à remarquer ; c'est que tous les Législateurs religieux se sont accordés sur les principaux points de morale , tels que sont ceux qui regardent le respect dû à une première Cause , la tendresse & l'amour paternel & filial , l'amour du prochain , & en général la fuite du mal & la recherche du bien ; mais leur conformité ne va pas plus loin , & à l'exception de quelques

maximes indifférentes, ils sont dans une perpétuelle opposition. Ne diroit-on pas que la nature les a contraints sur ces chefs de rapport, & que tout le reste est l'ouvrage de leurs préjugés, de leurs goûts & de leurs intérêts?

L E C H R É T I E N .

Je sens malgré moi qu'il est impossible de pallier les vices de la morale Chrétienne. Un grand nombre de personnes pensent comme vous sur cet objet, & vû les progrès des lumieres en ce siècle, on ne sçauroit douter qu'il ne soit le tombeau du Christianisme. Mais convenons d'une chose, qui est, qu'il faut une Religion aux hommes. Cependant je ne m'apperçois pas que vous donniez la préférence à aucune de celles qui existent. Toutes, selon vous, sont un amas mal digéré de quelques maximes génériques, communes à toutes les sectes, & de préceptes arbitraires & particuliers à chaque Législateur.

L E P H I L O S O P H E .

Je sçai qu'il faut une religion aux sociétés; mais la nature a-t-elle jamais négligé le soin de leur en donner une? Quand toutes les institutions religieuses

qui sont dans le monde seroient détruites au même iustant, les hommes n'en seroient pas pour cela un moment sans religion. Quelques efforts qu'ayent pu faire la tyrannie des Princes & l'autorité des Pontifes, ils n'ont pu anéantir la religion éternelle & universelle gravée en caracteres indélébiles dans le cœur de tous les Etres qui pensent. On verra tomber, avec le temps, tous les préceptes humains; mais l'instant où l'on cessera de les pratiquer, sera celui où les préceptes naturels, affoiblis par le préjugé, reprendront toute leur vigueur. La soumission au précepte absurde qui ordonne de se haïr soi-même, s'évanouira, sans porter la moindre atteinte à celui de l'amour du prochain, quoique tous deux émanent, à votre égard, de la même source. Pour ne pas croire à Jésus-Christ, on ne croira pas moins qu'il faut fuir le mal & chercher le bien. C'est de ce précepte qu'on peut dire avec raison qu'il contient tout ce qu'il est utile de sçavoir & de pratiquer. Il renferme & la loi & les oracles de la nature.

C'EST donc mal à propos que l'on s'allarmeroit sur la chute de certains systèmes religieux : un système plus simple,

qui subsiste conjointement avec eux & malgré eux, est tout monté, & tout préparé pour les remplacer. Il n'a pas à craindre les troubles qui accompagnent ordinairement les nouveaux établissemens, parce qu'il est tout établi, que tous les hommes le suivent, souvent même sans y penser, & que si on ne s'apperçoit pas que dans toutes les opinions, il soit le sentiment dominant, c'est qu'on n'y veut pas faire attention, ou qu'on a intérêt de se le dissimuler. Approfondissez le principe de la recherche du bien & de la fuite du mal; prenez le temps nécessaire à cet examen, & vous verrez qu'il suffit à tous les hommes. Vous observerez même, en y regardant de près, que la conduite de ces personnages que vous canonisez à cause des grands sacrifices que vous croyez qu'ils ont faits en leur vie, n'a point d'autre base que la recherche du plaisir & la fuite de la douleur, le tout comparativement, & relativement aux intérêts & aux préjugés; car en bien des rencontres le plaisir & la douleur, le bien & le mal sont respectifs.

FIN du cinquieme Dialogue.

Il est bien certain que ces deux pro-

positions, fuyez la douleur & cherchez le plaisir, font toute la base de la Religion naturelle, & que la multitude de conséquences qui peuvent s'en tirer, seroient plus que suffisantes pour former une institution capable de lier & de resserrer même les sociétés. Il ne l'est pas moins qu'un système uniquement formé sur ce principe n'apporteroit aucun trouble dans l'ordre civil d'un Etat, entant que ses loix civiles seroient fondées sur l'équité & conformes au droit de la nature. Tout ce qui y répugneroit courroit risque de subir le sort des opinions mystiques; mais cela ne pourroit préjudicier qu'à quelques particuliers, & la grande classe s'en trouveroit mieux.

IL étoit bien du goût du Saducéen & du Chrétien, qu'en cas d'une révolution religieuse on remît en honneur ces excellens préceptes : ils entrevoyoient une morale très-pure & très-simple en découler comme de sa source. Le Juif, sur-tout, homme pacifique, se congratuloit dans l'avenir d'une religion qui n'étant point susceptible d'hérésie, dispenseroit les Pontifes de la cruelle peine de faire brûler les Hérétiques. On tient toujours à sa secte par quelque côté. Il

se flattoit des rapports qu'il croyoit trouver entre la Religion naturelle & celle de Moÿse. Un seul point les arrêtoit tous deux. La morale sortoit naturellement de nos deux préceptes; mais ils n'en voyoient dériver aucun culte. Cela les jettoit dans un extrême embarras. Tous deux tenoient pour certain cet axiome : il est un Dieu; donc il faut qu'il y ait un culte.

D'AILLEURS, disoit le Chrétien, je vois ce Philosophe être partisan du bien & détester le mal: il prétend même que tous les hommes, généralement parlant, ont du penchant pour l'un, & de l'aversion pour l'autre; mais je ne vois point à qui il rapporte les actions, ni quel motif il donne à l'abstinence de mal faire. Si l'on s'en tient à ce qu'il nous a dit jusqu'ici, la fin de l'homme c'est l'homme même.

CE seroit aller un peu loin, dit le Seducéen. Je suis né dans une opinion qui n'admet ni peines ni récompenses au delà de cette vie; mais nous croyons que la félicité ou la misère de cette même vie actuelle est conditionnelle, & qu'elle dépend d'un Souverain Etre qui en dispose à raison que nos actions lui plaisent ou lui répugnent. Aussi nous

abstenons-nous de faire le mal autant qu'il est en nous, & rapportons-nous à Dieu le bien que nous croyons faire. Cela me paroît conséquent, reprit le Chrétien. S'il n'est aucun objet auquel on rapporte ses actes, & qui en juge, pour ensuite y proportionner les récompenses & les peines, ces actes me paroissent indifférens en eux-mêmes, & pourvû qu'ils ne lèzent point la loi nationale, ou que ses ministres l'ignorent, ils sont toujours bons, s'ils tournent à l'avantage de celui qui les produit. La question m'embarrasse, dit le Juif; mais je ne suis pas en état de la résoudre. Ne nous hâtons pas de prononcer. Cet homme ne prétend ni ma victoire, ni votre offrande, & n'a point intérêt de nous tromper. D'ailleurs il ne se donne aucune autorité, & je suis sûr qu'il n'en sera pas moins notre ami, quand nous rejetterons son opinion.

L'INTÉRÊT qu'ont les Prêtres, dans toutes les Religions, à soutenir la vérité de leurs dogmes, rendra toujours suspects & leur persuasion & les raisons qu'ils en donnent. Un Scavant du dernier siècle disoit que s'il y avoit une Religion révélée & un culte, il seroit facile, pour qu'une telle Religion

entraînât tous les hommes, ou qu'elle se fît connoître à chacun d'eux en particulier par un moyen sensible, ou que ses ministres & ses prédicateurs fussent des Êtres extraordinaires, dont la langue fût entendue de tous, sans qu'aucuns la pussent prononcer, & qui vécuissent d'une manière non commune au reste des hommes, sans manger rien de ce qu'ils mangent, sans boire, que leurs vêtements, fournis par la Divinité, ne s'usassent point, en sorte qu'ils ne fussent à charge à personne. Il faudroit encore, ajoutoit-il, qu'ils nâquissent tout élevés dans leur art, & qu'on ne fût point obligé de les fouetter pour leur apprendre ce qu'ils doivent un jour enseigner aux autres.

Si l'on exigeoit ces conditions, n'allons même pas si loin, si l'on réduisoit l'état de Prêtre au simple nécessaire, & que sa condition n'excédât point celle du Soldat, il est sûr que le nombre en seroit très-petit. Qu'on les ramene à leur institution primitive, & la classe s'affoiblira à vue d'œil. Les richesses ont toujours été l'écueil des divers sacerdoces qui ont inondé la terre. C'a été dans la vue d'en acquérir qu'il s'en est établi de nouveaux; qui après être

parvenus à un degré excessif de fortune, ont été renversés par d'autres, qui n'affectoient moins d'avidité que pour surpasser leurs prédécesseurs en rapines. Qu'on lise attentivement l'histoire de toutes les Religions, on verra que l'ambition des Pontifes payens donna lieu au système de Moÿse, dont le culte étoit peu coûteux d'abord & ne consistoit qu'en viande, en pain & toile, pour l'entretien des Prêtres; que dans la suite Jésus se réduisit au plus simple nécessaire; & que ce fut par un principe d'économie que l'on adopta la Religion Chrétienne, qui condamnoit également les richesses & l'orgueil fastueux des Ministres Payens & Juifs, montés de son temps au plus haut point. D'après ce qui s'est passé avant nous, & la connoissance que nous avons des révolutions religieuses, on peut conjecturer que le Christianisme qui a été dans son plus haut point d'élevation dans le 10. 11. & 12^e. siècles, est voisin de sa chute. Ses richesses immenses feront le motif de sa destruction; parce qu'il n'est qu'une certaine masse de richesses réelles dans un Etat, qui devient languissant dès qu'elles sont accumulées dans un seul

corps, & que, dût-on employer la violence, il faut tôt ou tard lui rendre la circulation qui lui est essentielle, & que chaque Ordre y participe en proportion.

Nous avons vû que le Philosophe en supposant la destruction de tous les cultes actuels, qu'il traitoit d'illusoires, en avoit un tout prêt pour leur substituer. Mais tous ces cultes supposés faux dans les conséquences, n'étoient pas moins respectables dans l'hypothèse, puisque ce n'étoient que diverses manieres d'adorer le Souverain Etre. Cette fin de toutes les Religions borne la curiosité & satisfait la paresse de l'homme. Nos Néophites en blâmant respectivement les usages religieux, dont ils connoissoient le faux, en vénéroient le motif; mais à qui rapporter le culte présupposé? Ils vont l'apprendre.

DIALOGUE VI.**LE PHILOSOPHE, LE SADUCÉEN, ET LE CHRÉTIEN.**

LE CHRÉTIEN.

J'AI lû avec toute l'attention dont je suis capable, l'écrit que vous m'avez prêté. L'établissement de la Religion Chrétienne m'avoit jusqu'ici paru tenir du prodige; actuellement je sens qu'il n'est qu'humain, & qu'on pourra, toutes les fois qu'on se rencontrera en de pareilles circonstances, en faire un semblable sans secours surnaturels. Comme d'un autre côté, les sectateurs du Christianisme ont parfaitement démontré l'illusion & la fausseté des autres cultes, il s'en suit que de toutes les Religions existantes, il n'en est pas une seule vraie, ni par conséquent une seule qui mérite votre croyance.

LE SADUCÉEN.

DOUCEMENT: votre Religion, toute

superbe & jalouse qu'elle est, n'a jamais osé arguer de faux la Religion de Moïse. Elle s'est contentée d'avancer qu'elle étoit prescrite, n'ayant été donnée aux Juifs que pour un temps, & que pour les amener insensiblement & par degrés à la foi de mystères plus sublimes que Jésus a enseignés aux hommes; mystères dont, suivant les Chrétiens, les types étoient renfermés dans la Religion Judaïque. Il seroit beau voir le Christianisme attaquer le Judaïsme comme faux, lui qui n'est qu'une branche schismatique de l'ancienne Religion; qui en a conservé les principaux usages; qui ne s'en est séparé absolument que plus de trois siècles après la mort de Jésus. Pierre & le plus grand nombre des premiers Disciples, auroient sans doute anathématisé vos Docteurs; car pendant toute leur vie le culte qu'ils rendoient à Dieu étoit un mélange de Judaïsme & de quelques nouvelles opinions. Notre Loi sera toujours un code respectable aux Chrétiens, parce que de sa vérité dépend celle de la leur. Ils se retranchent sur ce que nous n'entendons pas notre propre institution; mais cette distinction, vous en sentez la force.

volité. Autant vaudroit dire qu'un Saxon n'entend pas l'Allemand.

LE PHILOSOPHE.

Ne croyez pas que les Chrétiens soient persuadés de la vérité de votre Religion. Ils ne lui ont déferé le titre de divine que par intérêt. Moÿse avoit par ses allégories ouvert la porte à tous les Prédicans. Les nouveaux sectaires réfléchirent sur le poids qu'une haute antiquité donneroit à leurs opinions; ils adoptèrent le double sens qu'offroient vos livres, abandonnant la lettre au mépris des fables usées de l'ancienne Mythologie. Il y a beaucoup d'apparence que vos livres serviront encore de base à plus d'une imposture. Cette époque de la création, cette origine du mal & du péché, enfin ce détail, quoique confus, du prétendu premier âge du monde, tout cela est une besogne toute faite dont plus d'un fourbe profitera. Aucune Mythologie n'a parlé aussi affirmativement que Moÿse sur ces faits hors de vraisemblance. Si Jésus, tout ami qu'il paroïssoit être de vos constitutions religieuses, eût trouvé ailleurs ce qu'il a trouvé chez vous, il y a long-

longtemps que vos Livres divins auroient été condamnés au feu.

MAIS vous convenez que la Religion Chrétienne est fautive; & pensez-vous que, si la votre eût été vraie, Dieu auroit permis qu'elle servît de fondement à l'imposture, & que sans force ni vigueur, elle fût contrainte d'errer dans l'obscurité? Quelle idée avez-vous donc de votre Dieu & de ses loix? S'il ne vous eût donné votre Religion que pour un temps, sans doute il en auroit parlé à Moïse, son organe sensible. Il ne l'a pas fait: donc elle devoit durer toujours. Et c'est ce qui seroit arrivé, si elle fût émanée de la Divinité. Vous soutenez Dieu immuable; & en même temps vous supposez qu'il varie dans ses décrets. Il faut au moins être d'accord avec soi-même.

D'AILLEURS la Religion de Moïse est un tissu de traits qui sentent l'humanité, grossière même. Lisez vos livres, de bonne foi, vous verrez que Moïse n'est parvenu à vous donner des loix, qu'en faisant périr ceux qui sçavoient bien certainement qu'il n'avoit point droit d'être votre Législateur. Vos absurdes sacrifices ne pouvoient être agréables qu'aux Lévités qui les dévorient,

& non à la Divinité, qui n'a besoin de rien, & de qui, de votre propre aveu, vous tenez & votre Etre & votre bien-être.

LE SADUCÉEN.

COMME c'est l'intention qui détermine la nature des actions, en supposant que la Divinité n'ait point commandé nos sacrifices, ils pouvoient toujours nous la rendre favorable, en conséquence de notre bonne foi. Il n'est pas absurde de penser que la Divinité veuille bien augmenter le bien-être de celui qui se prive volontairement d'une partie du sien, dans la vue de l'honorer.

LE PHILOSOPHE.

NON, dans un sens. Mais n'est-ce pas d'après la conduite des hommes que vous avez jugé de celle de Dieu? Un propriétaire de fonds ne donne ces mêmes fonds qu'à certaines conditions, sans lesquelles il se trouveroit réduit à un pire état que celui à qui l'abandon en seroit fait. Si le Rentier ne satisfait pas, le Seigneur le dépossède; & le fait punir, s'il a dégradé; quelquefois même il le rend esclave, ou l'emprisonne, suivant les coutumes. Voilà le type de votre Dieu,

& j'y trouve aussi celui du Paradis & de l'Enfer des Chrétiens. Je le disois il n'y a pas longtemps : c'est dans la nature que nous puifons toutes les images dont nous formons nos idées.

LE SADUCÉEN.

JE pars d'un principe : ce n'est pas nous qui sommes les auteurs des biens dont nous jouifsons. A qui donc déférerons-nous le culte de reconnoissance ?

LE PHILOSOPHE.

LA reconnoissance doit être analogue à la personne à qui on la doit. Si Dieu dévorait les offrandes qui lui font présentées, plus de doute qu'il ne fallût les continuer. Hors ce cas je n'en vois qu'un à excepter ; c'est celui où la Divinité prescriroit par un signe évident, qu'elle entend qu'on pourvoye aux nécessités d'un certain nombre d'hommes caractérisés spécialement, & destinés d'une façon plus particulière à son service que le reste de la société.

POUR justifier les oblations il faudroit prouver que l'Être auquel on les adresse manque de ce qui lui est offert, mais qu'il a toute autre chose en sa puissance, & qu'il en fait part à ceux qui sup-

plément à ses besoins. Si votre Dieu est dans ce cas, vos offrandes sont faites conformément à la saine raison. Mais votre thèse est toute différente. Votre Dieu est maître absolu de tout, & n'a besoin de rien. Un culte de pure gratitude, me semble, lui conviendrait mieux, (je parle aux Chrétiens & aux Juifs) que des fondations pécuniaires, & que de la graisse de bouc & de génisse, qui ne peuvent lui être d'aucune utilité.

LE CHRÉTIEN.

Nous pensons tous que nos sacrifices ne sont d'aucune utilité à Dieu ; mais ils ont un autre motif : comme il est essentiel que tous les actes de l'homme se rapportent à la Divinité, afin que sa présence universelle retienne ceux que l'espoir de l'impunité porteroit à pécher dans le secret, les sacrifices servent à rappeler continuellement cette présence. D'ailleurs il ne suffit pas d'offrir à Dieu quelque don, pour expier des forfaits ; il faut que le don nous prive, & que cette privation que nous éprouvons soit encore accompagnée du remords & de la ferme résolution de ne plus tomber dans la même faute.

OR, si une fois vous supprimez cette fin unique de toutes les actions de l'homme, quel sera le frein que vous apporterez aux passions dérégées? L'homme rapportant tout à l'homme ne manquera pas de pallier ses travers; & se devenant de plus en plus indulgent à lui-même, il en viendra bientôt au point de se permettre tout. Alors les désordres bouleverseront tous les Etats, & le crime n'aura plus rien à craindre.

LE PHILOSOPHE.

IL faut donc, selon vous, un frein aux hommes. Si cette proposition n'est par vraie en particulier, elle peut le devenir en général dans une société corrompue par le préjugé. Les premiers hommes, si l'on en croit vos Livres Saints, n'ont pas connu ce frein, puisque nous ne voyons Dieu adoré parmi eux qu'après un laps de temps considérable, qui s'étoit écoulé depuis la création jusqu'à Enos. Quoi qu'il en soit, il s'agit de sçavoir si votre question s'étend sur un plan général de Religion, ou seulement a rapport à l'état d'un particulier, qui pourvu qu'il se conforme extérieurement aux loix du pays dans lequel il vit, est très-libre d'ailleurs

de fixer à son gré les objets de sa croyance.

LE CHRÉTIEN.

www.libtool.com.cn

L'AMOUR de la paix me feroit désirer, qu'au moins dans chaque société il n'y eût qu'une Religion. Mais parlons de bonne foi ; l'homme peut-il se refuser à l'existence d'un Souverain Etre ? Et en supposant que ce premier Etre fût une chimere, pourroit-on se dispenser de l'admettre, sans renverser tout l'ordre du monde ?

LE PHILOSOPHE.

IL est démontré par l'expérience que les habitudes s'incorporent en notre nature, de manière qu'elles s'y confondent & ne font plus qu'une avec elle. Je suppose donc qu'il seroit difficile de ramener les hommes à une religion qui seroit telle que l'homme en la pratiquant n'auroit que la vertu pour but, & le titre de vertueux pour récompense. La vertu n'a plus ces attraits dont nos Peres l'ont décorée, & qu'elle possédoit réellement ; elle est maintenant maigre & hideuse. On l'a dépouillée de tous ses ornemens pour en vétir des fantômes qu'on ne voit pas mieux qu'el-

le , mais qu'on sent moins.

Pour des hommes foibles & corrompus , une Religion dogmatique & la supposition d'une première Cause , deviennent nécessaires. Si vous êtes d'un tempérament délicat , tendre , craintif , n'entreprenex jamais de sortir du Déisme. Il faut , à quelque prix que ce soit , une Dulcinée aux Dom Quichottes. Vous feriez bien quelques pas dans l'opinion contraire : la nature qui ne respire que pour la liberté , sembleroit vous conduire comme par la main à sa conviction ; mais au premier instant de foiblesse , que vous payeriez cher un court intervalle de tranquillité ! Le reste de votre vie seroit un combat continuél entre votre raison & votre préjugé. L'une vous reprocheroit sans cesse votre lâcheté & vous porteroit à de nouveaux efforts pour secouer le joug ; l'autre gourmanderoit continuellement votre témérité & vous solliciteroit au retour. On ne captive jamais la raison quand elle a apperçu la liberté ; & le préjugé n'est jamais plus à craindre que lorsqu'on a laissé échapper l'occasion de le vaincre.

VOTRE esprit a toujours été flaté de votre divine origine ; votre vanité s'at-

tend à des délicés éternelles, d'autant plus alléchantes qu'elles sont réservées à l'espèce humaine seule. La persuasion de votre immortalité entre dans la composition de votre bonheur ; & les soins que quelques-uns prennent pour se rendre recommandables à la postérité, sont un foible échantillon de ce que d'autres sont capables de faire pour l'éternité. Ces prétentions sans nombre sont fomentées par l'amour-propre ; & si quelquefois la nature veut énerver les promesses qui les fondent, parce qu'elles sont conditionnelles de son esclavage, on ne manque pas de rapporter ces tentations à un mauvais principe, quoiqu'elles ne soient que le jeu d'un ressort qui se détend.

A force de contraindre la nature, la vertu s'atténue. Le combats se rallentissent, ou les victoires deviennent plus fréquentes. C'est ici le triomphe du préjugé. On attribue à la persévérance l'effet de la décrépitude. On s'applaudit d'avoir résisté, & d'être enfin parvenu au point qu'on desiroit. C'est alors qu'on blâme sans pudeur ceux qui éprouvent les mêmes sensations que nous-mêmes avons éprouvées sans vouloir faire attention qu'on ne l'emporte sur les

passions que parce qu'elles sont éteintes.

UN partisan du Déisme n'a point à se plaindre quand les choses lui réussissent ainsi. Il s'est privé de bien des plaisirs ; mais il lui reste peu de temps à vivre ; & ce court intervalle sera délicieux pour lui , parce qu'alors plus que jamais ses préjugés le berceront du bonheur éternel.

MAIS malheur à un tel homme, s'il vient à perdre en même temps ses préjugés & ses passions. En vain il rappellera la nature à son secours , pour le dédommager , au moins en partie , du temps qu'il a perdu. Le terme qui suit la caducité, est la mort , & plus on veut contraindre les sens à suivre les penchans de l'esprit , quand ils n'en ont plus la force , & plus on accélère la destruction totale de son Etre. Le seul parti à prendre en ce cas , c'est de consentir qu'une éternité de privation succède à un temps pendant lequel on n'a joui de rien.

Je ne suis entré dans cette digression, que pour vous faire sentir de quelle conséquence il est de bien consulter la nature , avant que d'embrasser une opinion. Quelle affaire exige plus de soin ? C'est de ce choix que dépend le bon-

heur où le malheur de notre vie entière, & surtout de cet intervalle qui est entre l'âge mûr & notre destruction; parce que c'est le temps où nous songeons le plus à nous-mêmes.

Il ne suffit pas, pour se déterminer à un choix dans cette matière, de se considérer actuellement. Il faut se placer dans les différentes positions, où l'on présume qu'on pourra se trouver dans le cours de la vie; comparer ensemble les sacrifices, & l'espoir; se mettre sous les yeux les démonstrations respectives des diverses opinions; & s'interroger soigneusement soi-même pour savoir quel parti on prendroit dans un tel cas, s'il arrivoit que la conviction se refusât de part & d'autre. Outre que dans toutes les opinions il est des difficultés à surmonter, lorsqu'on veut approfondir, c'est qu'il est des choses qu'on sent, mais qui ne sont point accompagnées de cette lucidité nécessaire pour les faire sentir aux autres; & enfin d'autres choses encore que je verrai & expliquerai à plusieurs qui en seront vivement frappés, tandis qu'elles ne vous éfleureront pas seulement l'esprit.

EN général on peut dire que c'est un travail immense que la destruction des

préjugés. Le passage d'une croyance à une autre croyance n'est rien en comparaison de ce qu'il y a à faire pour parvenir à ne croire rien. Quoiqu'il ne s'agisse que d'opérations purement spéculatives, il se fait une révolution dans le physique; & cette refonte de tout l'Être demande une organisation vigoureuse, & à laquelle il ne manque rien pour former d'immuables résolutions.

Nous parlions, il n'y a qu'un moment, de l'état d'un homme qui, sur le déclin de son âge, s'apercevrait qu'il a été la dupe de ses préjugés: celui qui après en avoir secoué le joug, s'y soumettroit de nouveau, seroit plus malheureux encore. Le sacrifice de sa vie ne lui paroît pas capable d'expier son crime. La vue de ces malheureux qui, rongés de remords & navrés de douleur, expirent sur la roue, n'est qu'une foible image des supplices qu'endure un homme qui, au moment suprême, rentre sous l'empire de l'opinion.

CE retour est d'autant plus à craindre, qu'au terme de la caducité, la terreur naturelle d'une destruction prochaine se joint à l'ascendant qu'ont eû sur nous nos premiers principes. Nous n'avons plus besoin de ces raisons qui nous

140 DIALOGUES

tranquillisoient au sein des plaisirs, & qui étoient les mobiles de notre supériorité aux opinions. Notre esprit qui s'affoiblit à mesure que notre corps décline, perd nécessairement la forme de tous les raisonnemens. Il faut donc se préparer à n'avoir pour défense contre les attaques de l'opinion, que le souvenir de la substance de ces raisonnemens, ou seulement la certitude de leur valeur passée, qui n'a pu changer avec la situation de notre corps. Si l'on a bien approfondi une vérité en santé, & qu'on l'ait admise sur ce pied; comme ce qui est vrai de sa nature, l'est toujours, c'est en vain qu'on en changera les termes, pour la détruire en moi. Je peux sans risque m'en tenir à la première démonstration, sans qu'il soit besoin que, pour cela, je me rappelle les diverses propositions affirmatives ou négatives qui la composent.

LE CHRÉTIEN.

Je sens par les efforts qu'il m'a fallu faire, pour en venir seulement où j'en suis actuellement, ce qu'il en doit coûter à quiconque veut se délivrer du joug de toute opinion; mais je me crois assez de force pour aller plus loin. Je suis

d'autant plus en sûreté contre ces retours tant à craindre, que je ne me rendrai qu'à l'évidence ; & je vous crois assez complaisant pour résoudre mes difficultés, quand l'occasion se présentera d'en faire.

LE SADUCÉEN.

Je serois moins surpris de voir un partisan de l'ame immortelle passer à la négation d'un premier Etre, qu'un pur Déiste au sens où nous le sommes. Les absurdités dont fourmillent plusieurs systèmes Religieux, entre autres le Christianisme, en avilissant l'idée d'un Dieu, peuvent conduire à l'athéisme ; car de la croyance d'un Etre suprême imparfait, & absurde, tel que l'admettent les Chrétiens qui ne sont pas instruits, à la négation de ce même Etre, il n'y a pas loin : le bon sens & la raison semblent y conduire.

LE PHILOSOPHE.

PEUT-ÊTRE qu'après un mûr examen, vous trouverez que vous en êtes tous deux aux mêmes termes. C'est le propre de l'homme de croire que son opinion, lors même qu'il l'abroge, étoit la

meilleure à suivre, excepté celle qu'il a nouvellement embrassée.

FIN du sixieme Dialogue.

Un défaut très ordinaire aux hommes, c'est l'inconséquence. Le Saducéen n'avoit pas tort quand il pensoit qu'un Chrétien pouvoit passer plus facilement à l'athéisme, qu'un Déiste; en les supposant tous deux d'un caractère égal d'esprit. Les extrêmes sont faciles à atteindre, & à force d'avoir trop cru, on en vient à ne plus rien croire. Mais s'il avoit raison à l'égard de deux personnes non instruites, il ne raisonnoit pas juste par rapport à deux autres personnes éclairées. Que peut penser de la Divinité un homme de bon sens élevé dans l'opinion de l'ame mortelle & périssable? Que la fonction de cette Divinité se borne à remuer la matière, qu'elle est éternellement occupée à faire pleuvoir à propos sur le champ de son Dévot, & à lui rendre une vache pour un veau qu'il lui a offert; & pour peu qu'un tel homme trouve de la répugnance à donner un si vil emploi à Dieu, il faut qu'il le gratifie d'une éternelle inaction. Mais ce Dieu

plongé dans l'infini repos , ce poids étranger , inutile à la nature , pourquoi existe-t-il ? Il n'existe , il n'a existé de toute éternité , que pour créer , dans un temps limité , la nature , & l'entretenir sans se mouvoir , par certaines loix qui , immuables comme lui , n'ont plus , par-là-même , besoin de leur Auteur pour continuer d'aller.

Mais quand on supposeroit l'action continuelle de Dieu pour opérer l'entretien du monde , qu'est-ce que cette action , nécessaire puisqu'elle est , peut exiger de la part d'un Saducéen qui ne craint ni n'espere rien au delà de la vie présente ? Tout son espoir se borne à quelques retours lucratifs de dons qu'il sacrifie : & il faut avouer qu'une hypothèse fondée sur une base aussi fragile est bien peu sûre ; & qu'il a fallu trouver un peuple aussi avide de gain que le sont les Juifs , pour oser s'en promettre la durée pendant quelques siècles.

Le Saducéen éclairé peut donc franchir presque sans obstacle l'intervalle qui se trouve entre son opinion & l'athéisme. Celui qui ne l'est pas doit trouver plus de difficultés , parce que jugeant seulement de la réalité de son fan-

tôme , par les conséquences qu'on a tirées de son existence , il est certain que , quand il compare la multiplicité de dogmes absurdes que certaines sectes en ont tirés , avec le culte simple qui lui est prescrit , il en conclut que son sentiment est le bon , puisqu'il n'est pas accompagné de toutes les absurdités qu'il voit ailleurs ; ou du moins qu'il ne s'en aperçoit pas. Nous avons un exemple de ce que je dis sous nos yeux. Les pays où la Réforme s'est faite ont embrassé une espece de Déisme : dans ces provinces peu d'Athées. L'Italie , qui le croiroit ? en contient plus , au centuple , que l'Angleterre & la Hollande.

Tous ceux qui admettent la spiritualité & l'immortalité de l'ame , agissent conséquemment en admettant un Etre Souverain. La premiere opinion suppose la seconde. Et comment , sur-tout parmi les Chrétiens , des gens qui reçoivent tant d'impossibilités comme des vérités démontrées , ne recevraient-ils point le dogme d'une premiere Cause qui dans les infinies perfections qu'ils lui attribuent , renferme une infinité d'impossibilités & de contradictions ? Il seroit singulier de voir des personnes ad-

admettre une foule d'absurdités secondaires & dérivées, & rejeter en même temps l'absurdité générale & le principe d'où toutes les autres découlent.

Les Matérialistes dogmatiques, c'est-à-dire, ceux qui ont été conduits à leur opinion par un enchaînement de conséquences justes, tirées d'un principe certain; ces Matérialistes, dis-je, font aux Déistes un reproche semblable à celui que nous venons de voir qu'on pourroit faire aux Chrétiens, s'il s'en trouvoit dans le cas que nous avons supposé. Vous admettez un Dieu, leur disent-ils, & vous niez les cultes que divers peuples lui rendent. Dans l'énumération des attributs de votre Divinité, vous sentez qu'il y a au moins, des improbabilités. Eh, dites-nous, s'il vous plaît, si Dieu, qui a voulu qu'il existât en lui des propriétés incompatibles, telles que sont l'infinie miséricorde qui doit tout pardonner, & l'infinie justice qui doit tout punir, ne sçauroit aussi avoir voulu faire le monde à une telle époque, le noyer à une telle autre; donner une loi aujourd'hui aux Juifs, & la révoquer demain; envoyer son fils pour en porter une nouvelle, & le faire pendre pour avoir injurié le Ma-

gistrat Hébreu. Qui sçait si ce n'est pas à dessein que voulant couronner la Virginité, il a fait de la Mere du genre humain une Coquette. Il n'est plus impossible que Dieu se trouve à la fois sur tous les Autels Chrétiens du monde, que d'être présent par-tout, sans néanmoins se trouver dans la matiere. Est-il plus difficile de créer un univers que de redresser un boiteux? Enfin citez-nous un dogme, un mystere d'une Religion quelconque, qui répugne plus à la saine raison, que l'existence d'une infinie spiritualité avec, nous ne disons pas, un monde infini, mais seulement une particule matérielle, qui enfin, si petite qu'elle soit, occupe une place.

IL est une espee de Déistes différens de ceux à qui l'on vient de parler. Ce sont ceux qui n'admettent aucune action en Dieu & qui assurent que les actions des hommes lui sont absolument indifférentes, de quelque nature qu'elles soient. On peut bien dire de ces Déistes, qu'ils ressemblent aux Danaïdes. Pourquoi se charger d'un fardeau inutile?

LA plus grande atteinte qu'on ait pu porter à la liberté naturelle des hommes, a été de supposer un Dieu. On s'est

mis en droit de les asservir aux plus ridicules superstitions, dès qu'on est parvenu à les infatuer de l'existence d'une première Cause distincte de la Nature! Tous les cultes sont des conséquences de cette opinion ; & l'on ne peut s'empêcher d'avouer que quiconque l'a une fois admise, doit, pour agir conséquemment, adopter un système religieux.

DANS cette supposition le Désiſte doit craindre ; car a-t-il assez vécu, a-t-il eu assez de secours & de lumières pour discerner, entre les divers cultes établis, quel est le véritable ? D'ailleurs qui ſçait ſi cet Etre tout-puiſſant n'a pas voulu pour ſon plaisir être adoré diſſerſement ; & ſi l'on ne court pas également riſque de ſe perdre en frondant le culte des Chinois & en ne ſuivant pas celui des Chrétiens ?

CETTE raifon de la poſſibilité de plufieurs cultes contraires, ou d'un ſeul abſurde, en ſuppoſant une Divinité abſolue, eſt bien capable de faire aller en avant tout homme qui a tant fait que de ſecouer le joug de la religion, quand les ſectes actuelles ne lui offrent rien de meilleur que ce qu'il a quitté.

OUTRE les raifons que nous venons de voir, il eſt des preuves que les par-

risans de chaque système mettent en avant ; & quand nous aurons entendu nos interlocuteurs , nous serons en état de juger de la valeur de ces preuves. Au fond le partisan de la nature n'a pas besoin de démontrer son opinion : il lui suffit de battre celle de son adversaire & d'en faire voir la vanité. Car enfin c'est à celui qui suppose, à étayer sa supposition ; & l'on doit la regarder comme fautive , dès que ceux-là-mêmes qui la défendent ne la peuvent soutenir.

DIALOGUE VII.

LE PHILOSOPHE, LE CHRÉTIEN ET LE SADUCÉEN.

LE CHRÉTIEN.

JE sens qu'il est d'autres précautions à prendre , lorsqu'il s'agit de former un système général de croyance , auquel tout un peuple doit être asservi , que dans le cas où il n'est question que d'une

Religion particulière, adoptée par un seul homme, ou par un petit nombre. Ainsi bornons-nous à nous-mêmes.

www.libtocol.com.cn
LE S A D U C É E N.

SANS doute ; & la position où nous nous trouverons soit que nous adoptions ou rejettons l'hypothèse d'une première & souveraine Cause, nous fera sentir, au moins en général, celle où se doit trouver un peuple qui n'admettroit point de Dieu, vis-à-vis d'un autre qui auroit embrassé l'opinion contraire. D'ailleurs nous n'avons point envie de devenir Prédicans, & la dispute nous regardant personnellement, en fera beaucoup plus libre.

LE PHILOSOPHE.

COMME vous ne différez entre vous que dans les conséquences, & que tous deux vous êtes d'accord sur le principe, il est bon de convenir que les raisons qui militent contre l'un, sont applicables à l'opinion de l'autre. Cela n'empêchera pas que vous ne fournissiez à votre gré, séparément, les raisons que vous croirez concluantes en faveur de votre hypothèse. Car je sçai qu'entre les partisans d'une première Cause, il en

est peu qui soient d'accord sur sa nature & sur ses attributs : & cette diversité n'est pas une foible présomption de la vanité de leur hypothèse.

POUR mettre quelque ordre dans notre conférence , fixons nos personnages. Vous dites qu'il est une première Cause , un souverain Etre , un Dieu enfin distinct de la nature matérielle & sensible , & qui possède , dans un degré infini , une infinité de propriétés. Moi , je nie qu'il existe un tel Etre. Exprimez donc , je vous prie , quels sont les motifs de crédibilité qui vous portent à l'admission d'une hypothèse , qui me paroît absurde.

LE SADCÉEN.

JE vais les exposer. 1°. L'ordre de l'univers , sa création & son entretien.

2°. LE chef-d'œuvre du mécanisme de certains Etres , tels que l'homme , &c. &c.

3°. LA présence & la puissance actuelle d'une Providence.

TELLES sont les preuves *à posteriori*.

CELLES *à priori* consistent 1°. Dans l'impuissance où est la matière de produire, ce que nous voyons. Si elle eût pu être créatrice ou simplement for-

matrice, elle le seroit toujours, & nous verrions continuellement de nouvelles formes. D'où suit

2°. L'EXISTENCE d'un principe distinct de la nature, & supérieur à la nature, à laquelle il a donné ce qui lui manquoit pour être.

3°. ENFIN l'idée que j'ai d'un tel Être séparé de la nature; idée d'autant moins répugnante, que je la trouve être celle de tous les hommes de tous les siècles, qui, divisés sur le reste de leurs opinions, se sont accordés sur celle-ci.

LE PHILOSOPHE.

COMME les preuves à *priori* sont les plus fortes, & même les seules qui soient précieuses ce seront elles que je vais attaquer, & celle que vous posez en dernier lieu, sera la première renversée.

1°. L'IDÉE actuelle de l'existence d'une première Cause, peut être en vous l'effet du préjugé, comme l'est celle de plusieurs autres points, auxquels vous donniez précédemment votre consentement, parce que vos pères vous en ont transmis le respect avec l'éducation. L'idée de Royauté réveille en vous celles de sainteté & de vénérabilité; cependant il est des Rois qui ne sont ni saints

ni vénérables. Mais la sagacité des loix a donné cette attribution aux Souverains, & veut qu'on la regarde comme inhérente à leurs personnes, sans distinction : & le soin qu'elle prend de ramener à cette croyance, par la voye des châtimens, ceux qui osent s'en écarter, lui a jusqu'ici donné une sorte d'universalité. Comme cette maxime entre dans le plan de toute éducation civile, il est peu d'hommes qui n'en soient pénétrés. Si un enfant y répugnoit, il seroit châtié, & peut-être l'avez-vous été plus d'une fois, avant d'acquérir l'idée que vous avez de Dieu.

Si Dieu avoit voulu que son existence se manifestât par celle de son idée, cette idée seroit dans la tête de tous les hommes, & elle seroit la même chez tous. Or il y a actuellement & il y a toujours eû des hommes, & des peuples entiers même, qui n'ont point eû cette idée : vos Ecritures avouent qu'avant Enos elle n'existoit point : & dans le nombre des hommes qui disent l'avoir, cette idée, elle varie à l'infini : *Quot capita, tot sensus.* Je vous laisse à tirer la conséquence.

ON ne peut répondre à ce raisonnement qu'en admettant la prédestination ;

mais dans cette hypothèse, il m'est inutile d'agir. Je me conforme à la volonté de Dieu, en niant son existence, puisqu'il ne veut pas que j'en aye l'idée.

D'AILLEURS prenez garde que dans l'idée que vous avez de Dieu, il n'entre que des idées ou des parcelles d'idées, prises dans la nature; ce qui ne convient nullement à un Être purement spirituel. Il faudroit pour la validité de votre motif de crédibilité que l'idée que vous avez de Dieu n'eût aucune affinité avec celle des Êtres corporels, ni avec leurs diverses qualités.

Vous me direz qu'en transférant à la Divinité certaines propriétés des Êtres corporels, vous épurez ces images par la qualité infinie que vous leur donnez; mais cette opération de votre esprit est-elle capable de changer la nature des propriétés, & de corporelles, qu'elles étoient, les faire devenir spirituelles? D'ailleurs qu'est-ce que l'infinité? C'est, répondrez-vous, l'exclusion de toutes limites; mais cette exclusion de limites ne change point la nature de la propriété. Étendez la force, qui est une propriété corporelle, tant qu'il vous plaira, elle n'en acquerra aucun degré de spiritualité. Il en est de même de

la pesanteur , de la légereté &c. Le mouvement infini sera toujours un accident de la matiere ; tant qu'il sera le résultat du choc des corps matériels. Enfin si vous ne pouvez définir autrement l'infinité qu'en disant qu'elle est l'exclusion des limites ; comme la nature jouit de cette exclusion , puisqu'il n'est aucune de ses extrémités au delà de laquelle il ne se trouve de l'espace , votre attribut essentiel conviendra également à Dieu & à la matiere ; & tout ce qu'on en pourra conclure , c'est qu'il existe deux infinis dans le monde. Conclusion absurde , & qui faisoit la base du ridicule systême des Manichéens , qui admettoient deux Principes égaux ; mais qu'on n'a pas besoin de détruire.

2°. JE répondrai , à la fois , à vos deux autres preuves *à priori* , & je commence par la première , dont la seconde n'est qu'une conséquence.

L'INDUCTION que vous tirez , que la matiere n'a jamais pu produire ni former , de ce qu'elle ne forme ni ne produit plus de nouveaux Etres , n'est pas juste. De ce qu'une femme n'a plus d'enfans actuellement , inférer qu'elle n'en a jamais eu , est une assertion téméraire. Nous ne connoissons aucun

principe d'une vertu éternelle. Mais pour que nous donnions ce nom à une chose, il suffit qu'elle ait produit une fois; surtout si ses effets sont tellement constitués, qu'ils puissent à leur tour devenir des principes d'autres effets, qui portant en eux les mêmes germes reproducteurs, assurent l'éternelle durée de leur genre. Telle a été l'œconomie de la nature. Il étoit essentiel à l'ordre qu'elle cessât de produire, après avoir une fois jetté hors de son sein les germes principes de chaque genre. Cela prouve à merveille & son indifférence & sa sagesse. Si vous mettez un Dieu, un Etre intelligent, à sa place, la thèse change. Comme cet Etre connoissant n'a dû se déterminer à produire que dans la vue d'un plus grand bien, relatif n'importe à qui, il ne doit point cesser de produire; car le bien ne peut être poussé trop loin. La cessation de produire des Etres originaux, s'accorde bien mieux, avec l'indifférence qu'a la nature de faire ceci ou cela; & comme abstraction faite des formes, elle ne connoît ni ne sent, il lui est égal de produire, ou d'entretenir, ou de détruire, quoiqu'il y ait une grande disparité entre ces actes. Si elle

étoit connoiffante & capable d'intelligence, & que, comme votre Dieu, l'infinité fût attachée à ses propriétés, il auroit fallu qu'elle fit un choix entre ces différens actes: d'où il seroit arrivé nécessairement qu'elle auroit toujours, & sans interruption, ou produit, ou entretenu, ou détruit. Dans votre sentiment, si Dieu a créé & que l'acte ait été bon, il doit toujours créer; mais réduisons-nous à l'entretien des Etres: il fera donc éternel; car ce qui une fois a été bon ne peut cesser de l'être. Mais ici se présente une impossibilité: car que dirons-nous du principe que tout ce qui a eû un commencement doit avoir une fin?

IL ne s'enfuit pas cependant que, de l'état actuel du monde, on puisse inférer qu'il a toujours été le même, mais par la même raison que les substances ne peuvent être détruites, quant à l'essence, la matiere considérée en général, & comme le sujet & les accidens des corps, a toujours existé. Il a pu être un temps où les formes ne subsistoient pas; mais les conditions des Etres ont toujours existé, ensemble ou séparément. Au reste il ne faut point entendre le mot matiere comme

un nom propre, & qui désigne un corps particulier; c'est un terme formé, & qui n'exprime pas un individu, mais dont nous nous servons pour exprimer par abréviation, cette chose sans forme & sans nom qui sert de base aux diverses formes, & qui, comme un autre Prothée, est susceptible, soit naturellement, soit par le secours de l'art, de prendre toutes celles qu'on veut lui donner.

MAIS sous quelque acception qu'on prenne le mot de matière, il reste toujours pour constant qu'elle est éternelle. Son existence actuelle en est la preuve. Elle n'a pu se créer elle-même: vous en convenez. Dieu n'a pu lui donner l'être; car il auroit pris son type, ou ce rien, ou enfin cette idée qui lui a servi à la créer, ou dans lui-même, ou hors de lui-même. Être infini, il n'a pu trouver de types ni d'idées hors de lui-même, puisqu'il est l'exclusion de toutes limites; & que par-là il excède le néant même; sans quoi le néant seroit plus infini que l'Être. Il n'a pu prendre le type de la matière en lui-même; car alors, s'il étoit vrai de dire qu'il est spirituel, on ne pourroit le dire infiniment spirituel, puisqu'au moins

il auroit en lui des types qui, s'ils n'étoient pas encore matière à certaines époques, ne laissent pas d'avoir toutes les dispositions propres à devenir matière, comme il est arrivé dans la suite.

Tout est infini en Dieu : donc ses vœux le font ; il a voulu l'existence de la matière : donc la matière sera éternelle. On peut, par le même argument, soutenir que si Dieu l'a voulu créer, il a dû la créer au premier terme de l'éternité ; car qui a pu empêcher l'effet de ses vœux ? ce ne peut être qu'un autre vœux opposé à celui-là, ou la volonté d'une cause supérieure à la première cause. Je vous laisse à choisir laquelle de ces deux opinions vous plaira le mieux.

MAIS revenons. Vous imaginez une cause séparée de la matière, parce que, dites-vous, elle est inhabile à se modifier d'elle-même. Observez d'abord que vous ne connoissez point la matière privée de formes. Loin d'en connoître la substance, à peine en apercevez-vous quelques accidens ; & dans l'instant même que vous vous appliquez, à l'aide de la lentille, à découvrir une de ses propriétés, elle en exerce des milliers qui vous échappent. Par la même raison que vous ne concevez pas com-

ment la nature peut produire des Êtres, il ne me tombe pas sous les sens comment une première Cause spirituelle a pu la prendre où elle n'étoit pas & lui donner des propriétés qu'elle ne possède pas elle-même.

SANS doute, ce que nous connoissons de la matière, ce que nous en avons sous la main, n'est pas capable de donner l'Être à un individu organisé. Ces parties de la matière sont moins des substances que des accidens. Ce sont des portions qui ont reçu leur forme, & qui sont bornées à l'inaction, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur forme actuelle, elles périssent sensiblement & retournent dans la matrice générale des Êtres, pour, à la suite des temps, y acquérir de nouvelles formes, de nouvelles propriétés, par la voye de dépuration, & d'où elles resortent de nouveau, sous une figure résultante de la nature des sujets qui ont agi sur elles dans le temps de leur rénovation. Ainsi cette pierre qui sert de borne, est dans une parfaite inertie, parce qu'elle est extirpée de son centre naturel. Mais attendez qu'elle ait perdu sa forme actuelle, qu'elle soit périée sensiblement; suivez ses particu-

les détachées là où elles iront; examinez les divers mouvemens d'attraction & de répulsion qu'elles éprouveront; ne laissez pas échaper les accroissemens qu'elles essuyent par la rencontre des particules analogues ou contraires à leur nature, des sympathies & des antipathies; suivez-les dans les progrès de dépuration: voyez-les, au sortir du creuset de la nature, reparoître sous la forme de la plus délicate molécule; ne les perdez point de vue: bientôt toutes ces préparations vont vous paroître inutiles; la molécule va disparoître, & sembler s'anéantir. Mais, quel prodige! cette foible molécule étoit le germe de la plus énorme pierre qu'on eût jamais vue. Encore quelques milliers d'années, ou peut-être de siècles, & sa cime atteindra les nuées. Elle borroit une maison, on va bâtir une ville dessus.

NOTRE vie est souvent trop courte pour suivre la nature dans une de ses plus simples opérations, & notre vue trop foible pour appercevoir son procédé dans les moins compliquées; mais en faut-il conclure qu'elle n'agit pas, surtout lorsque nous sommes barrés par la contradiction, quand nous voulons sup-

Supposer un autre agent qu'elle ?

LA maniere dont la nature entretient les Etres , ne sçauroit former une question, c'est par la voye de la putréfaction & de la génération, deux termes également éloignés & voisins l'un de l'autre, & qui justement sont les moyens entre la possibilité d'Être & l'Être réel. Ce qui arrive dans un grain de bled, Être qui, comme l'homme, joue son rôle dans la chaîne infinie des choses, arrive dans chaque individu.

ICI se présente une difficulté, que je me fais pour vous éviter la peine de me la proposer. En admettant, comme on est contraint de le faire, l'alternative de corruption & de génération, on ne peut que remonter dans l'échelle des Etres à l'infini; mais comme il a fallu que la putréfaction précédât la génération, sans quoi il y auroit des effets sans causes, & que pour y avoir putréfaction il a été nécessaire qu'il y ait eu un germe disposé à être putréfié, que d'ailleurs l'état actuel de la nature ne nous offre que des effets dans les germes que nous voyons, effets dont le plus léger examen nous indique la cause, on demande comment ce premier germe a pu être produit & par qui ?

C'EST précisément à ce point de la dispute, qu'il seroit à souhaiter que l'intervention d'une premiere Cause pût satisfaire un esprit attentif. C'est peut-être quand la curiosité des hommes les a emportés jusque-là, qu'ils ont invoqué une Divinité, pour les tirer du labyrinthe où ils se trouvoient plongés. Comment parler sûrement d'un fait qui n'a point eu de témoins? Qui ne craindroit de s'égarer dans un mystere ignoré même de la Nature qui en est l'Auteur & dans le sein de laquelle il s'est passé? Il est facile d'imaginer que c'est à cet écueil que la raison humaine est venue échouer. L'homme né paresseux crut qu'il lui étoit impossible de franchir ce vaste & obscur intervalle, écoulé entre le premier point de l'éternité & celui où il connut son existence. D'un autre côté son orgueil ne vouloit pas qu'il restât court sur une époque si intéressante à sa curiosité, & lui suggeroit tout bas de trancher la difficulté en se donnant une divine origine.

LA proposition étoit doublement flatteuse: elle ne manqua pas d'être agréée. Heureux pour les hommes, s'ils s'en fussent tenus à l'admission de ce principe dénué d'évidence, & s'ils n'en eus-

sont pas tiré des conséquences fatales à leur repos!

Cependant l'esprit humain livré sans réserve au fantôme qu'il venoit de se forger, donna tout son effort pour l'orner de ce qu'il crut de plus beau dans la nature; il le chargea, il l'accabla de propriétés, & quoique la nature continuât d'exercer sous les yeux des hommes, ces mêmes facultés dont ils tenoient en vain de la dépouiller, ils s'obstinoient à la regarder comme un corps sans vie, & comme un automate qu'un habile Mécanicien faisoit mouvoir. Mais des Philosophes attentifs remarquoient que d'un côté cette première Cause, ce premier Point, impliquoit contradiction; ou qu'il étoit la nature elle-même ou qu'il n'existoit point: que d'un autre côté la nature sembloit agir par sa propre force, sans choix, sans connoissance, sans détermination précise; qu'on en accéléroit ou retardoit les opérations, par le secours d'agens qu'elle-même produisoit; ce qui ne seroit point arrivé si une cause séparée d'elle & supérieure, lui eût imprimé son action. Car n'ayant que la faculté de souffrir & de recevoir l'action d'un principe tout-puissant & existant hors d'elle, elle eût toujours

produit déterminément telle ou telle modification à raison de l'impression reçue d'en-haut.

Si la nature étoit affervie à un principe étranger, connoissant, intelligent & voulant, ce seroit inutilement que je tenterois de redresser un arbre tortu, ou d'en courber un qui seroit droit; en vain je planterois un chêne sur un terroir propre à l'orme; en vain je voudrois faire meurir tel fruit dans une saison contraire à sa maturité: tout l'art seroit inutile, & il n'y auroit que l'emploi de moyens divins qui pût interrompre l'effet d'une volonté divine. Mais où cette main divine a planté un grain de fennevé, je l'arrache & lui substitue un grain de bled qui produit. Cela ne fait point honneur à l'immutabilité de Dieu.

CES observations étoient suffisantes, & il falloit en rester là; mais il ne suffit point à notre curiosité de sçavoir qu'une chose est. Nous voulons encore sçavoir comment elle est. De là ces nombreux systêmes sur la formation du monde: systêmes qui en dernière analyse, se réduiroient peut-être à nous apprendre ce que nous sçavons tous sans qu'il nous en coute aucun effort; c'est-à-di-

re, que le monde est, & que peut-être il a pris l'Être d'une telle manière plutôt que d'une telle autre.

Tous ces systèmes montrent une in-fatigable sagacité dans leurs Auteurs ; mais ils ne sont pas sans difficultés. L'Hylée de Platon, les Formes d'Empédocle, les Atômes d'Epicure, les Monades, les Entéléchies, les molécules de divers Philosophes ont toutes les leurs. L'opinion qui veut que le monde n'ait été d'abord qu'une masse molle où tout étoit confondu est peut-être la plus satisfaisante.

IL faut remarquer que si l'on n'explique pas précisément dans tous ces systèmes de quelle manière le monde s'est fait, on y démontre au moins qu'il s'est fait sans le secours d'aucune force étrangère, & par la seule force naturelle de la matière. Or, comme c'est de sa prétendue inertie que vous tirez votre conclusion, qu'il faut, en donnant le repos à la matière, qu'un autre Être lui donne le mouvement ; je conclus aussi à mon tour, que la matière étant susceptible de se mouvoir par elle-même & le mouvement lui étant inhérent, comme il a été prouvé tant de fois, je conclus, dis-je, qu'elle n'a pas besoin qu'un

Être étranger & existant hors d'elle-même, la remue.

Nos conséquences sont également justes, il ne s'agit plus que d'établir la vérité de nos principes.

DANS la suite peut-être, je vous ferai voir que, quand même il seroit impossible d'établir un système probable de matérialité, en prenant un juste milieu entre ceux qui ont déjà été faits, votre système d'une Divinité n'en seroit pas plus probable, ni même moins faux; parce que, quoique nous ne puissions dire au juste comment la nature fait ce que nous voyons, néanmoins ce qui est, convient à l'Ouvrière aveuglé & indifférente qui en est l'auteur, & non à une Divinité intelligente, bonne & sage, qui possédant le souverain bien dans son infinité, ne peut jamais produire le mal que nous voyons dans le monde.

FIN du septieme Dialogue.

EN sortant de ce dernier entretien, le Saducéen & le Chrétien s'aperçurent qu'ils étoient plus tristes qu'à l'ordinaire, ce dernier sur-tout; car, quoique depuis longtemps il eût senti la vanité de quelques points de sa doctrine, il ne s'attendoit point à se voir privé de

l'éternité. A l'aide de mes propres forces, disoit-il au Saducéen, j'ai quelquefois été jusqu'à supposer ma Religion purement humaine; mais je m'en consolais par l'idée d'un Etre suprêmement bon, vengeur du crime & rémunérateur de la vertu dans les hommes, de quelque croyance qu'ils fussent.

Je ne craignois ni n'espérois rien après la mort, reprit le Saducéen; & j'avois mes garans dans la personne de Moysé & de Salomon, les plus sages de tous les hommes. Mais je voyois en Dieu un conservateur de mon Etre & de ma fortune, que je voue tous les jours à sa providence. C'est sur ses soins que je me reposois, en quittant des femmes chéries, qu'un accès de violence ou de foiblesse peut me ravir à chaque instant, & que je confiois de précieuses richesses à l'inconstance des eaux. Seul & sans défense, j'ai traversé des pays barbares ou étrangers, & cela sans crainte, parce que je croyois, avec David, qu'un Ange me soutenoit, de peur que je ne heurtasse mes pieds contre la pierre. A la vue de quelque péril dont j'ai été menacé, j'ai promis de plus considérables sacrifices que ceux que j'avois coutume de faire, & opposé au danger

qui me poursuivoit, la vertu des sacrés caractères que je porte continuellement sur ma poitrine : ces ressources me tranquilloient d'autant plus , que je ne doutois point de leur efficacité , après l'expérience que j'en avois.

IL me semble, dit le Chrétien en interrompant le Juif, que n'espérant rien au delà de cette vie, il vous devoit être plus facile qu'à un autre, d'embrasser l'opinion du Philosophe. L'athéisme est assez conséquent dans un homme qui n'admet point l'immortalité de l'ame ; car enfin que risque-t-il ? Tout au plus, de n'être pas heureux en ce monde : & peut-être trouveroit-il à s'en consoler, par la comparaison qu'il feroit de son état à l'état plus malheureux encore de bien des gens persuadés de l'existence de Dieu.

MAIS , continua-t-il , j'ouvre les yeux , & je pense entrevoir la vérité. Plus sensibles au bien physique qu'à la satisfaction idéale , plus attachés à l'actuel qu'à l'avenir , sous quelque nom que ce soit , les hommes n'ont d'autre mobile que leur intérêt propre. Toutes les opinions qui flatent cet intérêt doivent être indestructibles ; celles qui le combattent se succèdent rapidement,

c s'évanouissent enfin. Je ne doute pas que la connoissance distincte des motifs qui font admettre une Divinité par les hommes (je parle des hommes éclairés) ne pût conduire à l'athéisme. Dieu est pour le Saducéen, un Mercure protecteur du commerce; pour le Musulman, il est le fils de Vénus qui préside aux plaisirs; comme il est pour le Chrétien, un Despote cruel, qu'on n'aime pas, mais qu'on craint. Ces diverses acceptations de la Divinité sont toutes fondées sur le physique de la nature de ceux qui l'admettent. Les Juifs, très-pauvres à leur origine, avoient besoin d'un Dieu conquérant & *fertiliseur*; dans la même position, à-peu-près, les Romains invoquerent Mars. D'ailleurs comme l'action de la Divinité sur vous, ne s'étend pas au delà de la vie, je conçois, d'après la réflexion que je viens de faire, qu'ayant moins de raisons de la craindre, vous avez plus de motifs de l'aimer. Toutes les sectes ne sont pas dans la même position. Dans ma Religion, par exemple, l'espoir des récompenses n'équivaut point à l'attente des châtimens.

CE seroit donc, reprit le Juif en sou-

riant, un grand service à rendre à ceux de votre croyance, que de les convaincre qu'il n'existe point d'Être suprême au sens où on l'entend. L'intérêt que je prends au bonheur de tous mes semblables, & au votre en particulier, m'oblige à ne point laisser imparfait l'ouvrage commencé par notre Philosophe, & quoique la démonstration de son hypothèse pût altérer ma félicité, je veux l'entendre parler encore.

ON convint du jour où l'on se réuniroit chez le Philosophe, & l'on se sépara.

DÈS que nos Interlocuteurs furent rassemblés au jour indiqué, l'existence de Dieu fut remise en question. Peut-être, dit le Philosophe, que tout ce qu'on a écrit sur ce sujet pour ou contre, n'est d'aucune utilité. Je crains bien, qu'en parlant de l'existence de Dieu, nous ne ressemblions à ceux qui combattent la chimere. Essayons de réduire la dispute à certains termes. Tout dépend, ce me semble, de la discussion de vos preuves à *posteriori*. Ecartons avec soin de nous livrer aux spéculations sur la manière dont les choses ont été faites : qu'il nous suffise

de ſçavoir qu'elles ſont. Le reſte ſera toujours un myſtère pour nous. Mais ſi nous en venons à concevoir que ce qui eſt a pu prendre. L'Etre ſans le concours d'une puissance étrangere, il reſtera pour conſtant que la Divinité eſt, au moins, inutile. Cela ne ſera pas une démonſtration de ſa non-exiſtence; mais alors ce ſera à ceux qui ſont dans cette opinion, à nous prouver qu'un Etre exiſte indépendamment de ſon inutilité; & toutes les preuves, ſupérieures ou inférieures, qu'ils nous ont précédemment adminiſtrées; ſeront en pure perte pour eux: il leur faudra changer de batterie. Toutes les preuves des Théiſtes ſe réduiſent, ſi on y prend bien garde, à l'utilité d'un Dieu dont l'impulſion fait mouvoir une nature impuiſſante; ainſi faire diſparoître cette prétendue impuiſſance, c'eſt annihiler le reſſort ſuppoſé; à moins qu'on ne nous montre qu'il eſt impoſſible que la matiere ait les vertus que nous appercevons en elle. J'ai mis par écrit mes réflexions ſur ce ſujet; & après les avoir entendues, vous ſerez les maîtres d'en conférer avec vos Docteurs, & de me faire part de leurs objections, ſi

vous les trouvez plausibles. Croyez, au reste, que s'il étoit des preuves claires de l'existence de la Divinité, ceux qu'on nomme Athées deviendroient les plus zélés partisans de cette opinion, qui ne peut que flater l'amour-propre & la paresse. Ils n'attendent que la démonstration: Et par quelle fatalité s'obstine-t-on à la leur refuser, si elle est possible, ou à les persécuter si le fait n'est pas vrai?

F I N.



AVER-

www.libtool.com.cn